This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

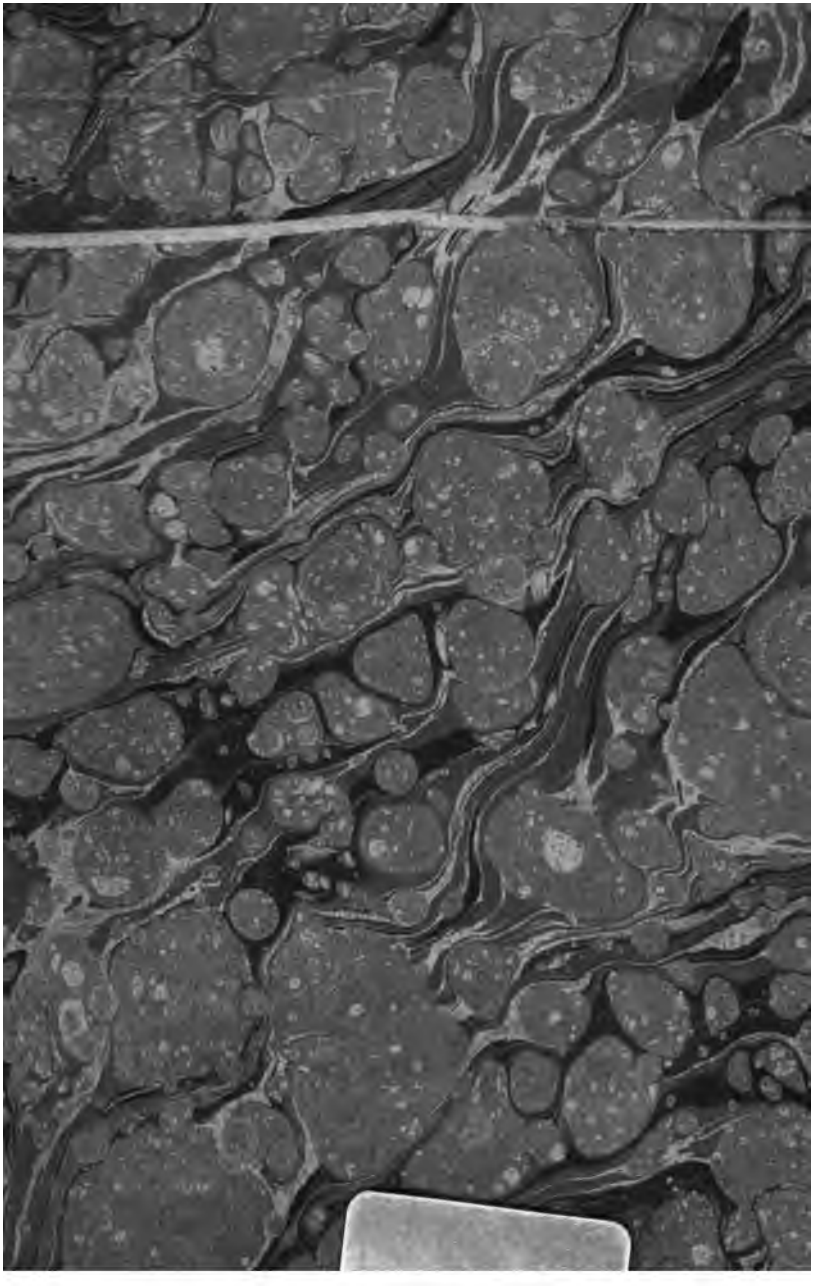
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

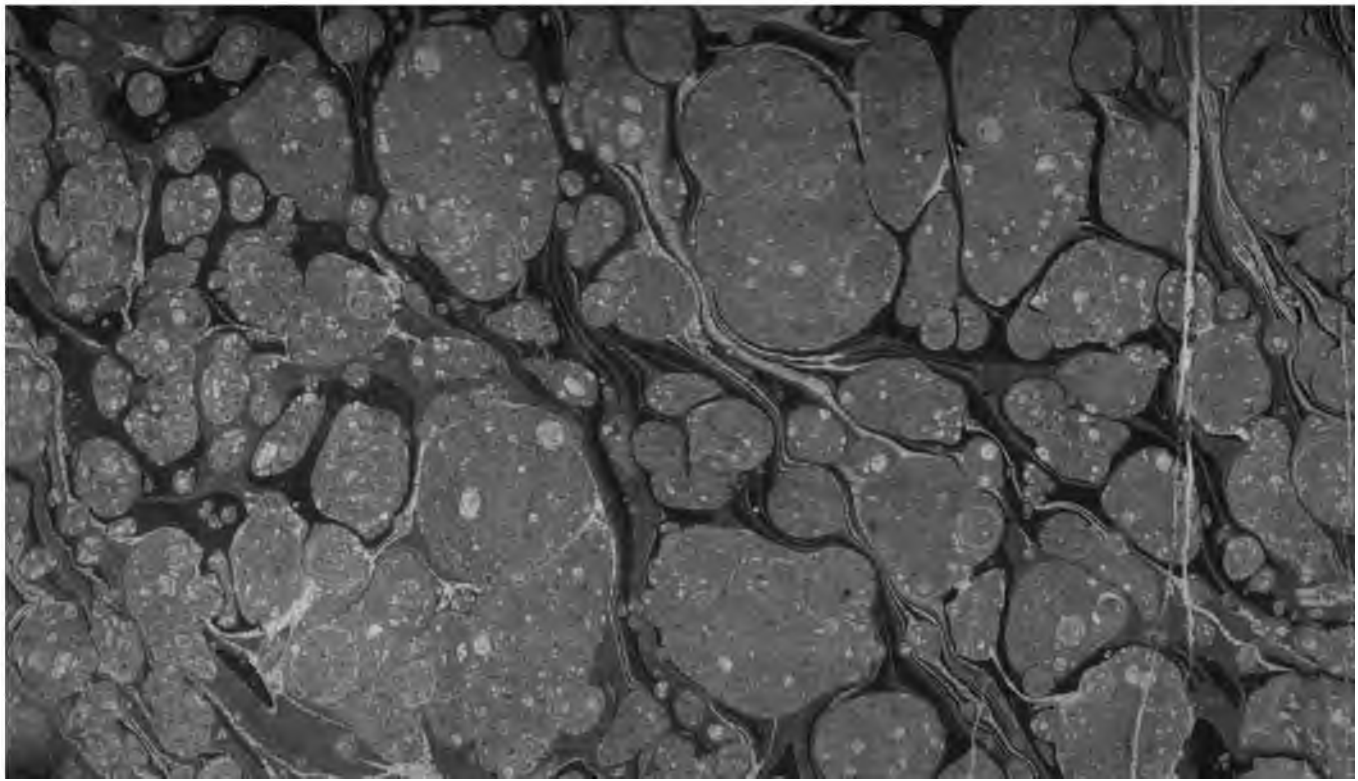
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

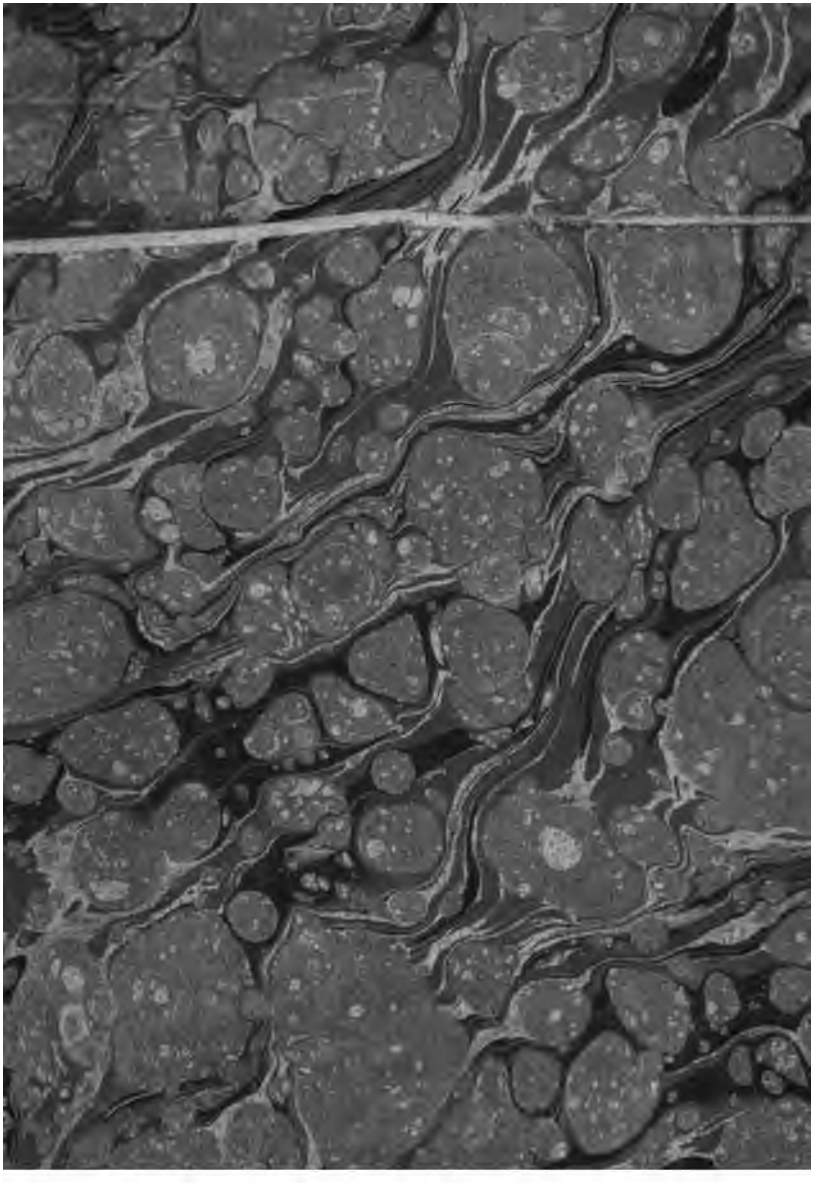
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

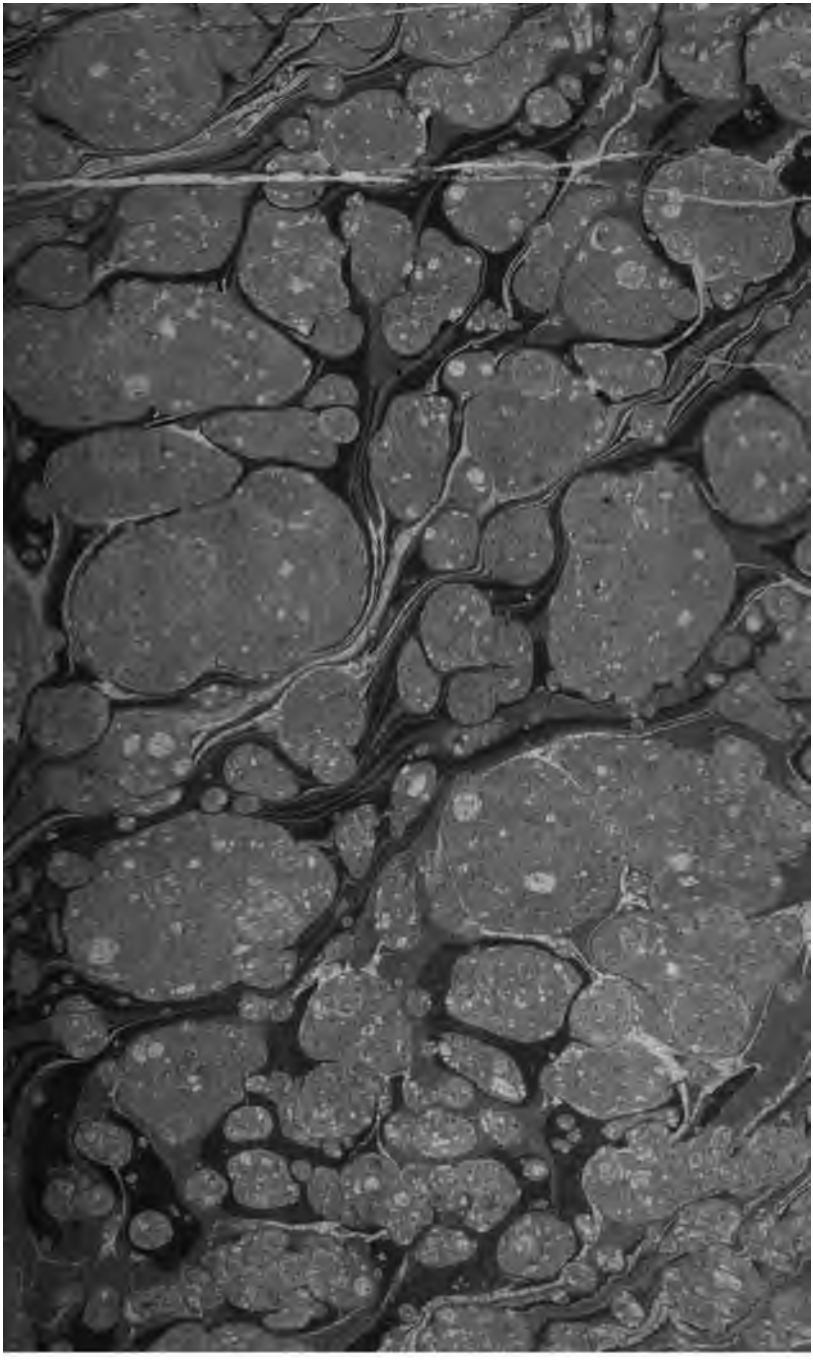
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`









SYSTÊME

PHYSIQUE ET MORAL

DE LA FEMME.

SYSTÊME

PHYSIQUE ET MORAL

DE LA FEMME,

OU

TABLEAU

PHILOSOPHIQUE

De la Constitution, de l'État organique du tempérament, des Mœurs et des Fonctions propres au Sexe.

PAR P. ROUSSEL,

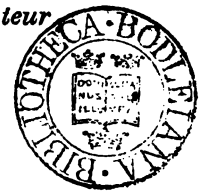
De l'Institut National de France, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier.

NOUVELLE ÉDITION

Augmentée de l'Eloge historique de l'Auteur

Par J. L. ALIBERT,

Médecin de l'Hôpital Saint-Louis.



A PARIS,

Chez CRAPART, CAILLE ET RAVIER, Libraires, rue Pavée-St.-André. N. 12.

AN XI --1803.

165. f. 26.

ÉLOGE

HISTORIQUE

DE

PIERRE ROUSSEL,

PAR J. L. ALIBERT.

IL est une alternative bien cruelle dans la destinée de l'homme sensible; il faut que la mort vienne l'arracher ici bas aux plus chers objets de son affection, ou qu'il leur survive pour les regretter. J'avoue que cette désolante pensée plonge souvent mon ame dans une profonde mélancolie. Elle a dû naturellement renaître dans le cœur de ceux qui ont le bonheur inestimable de connoître et d'apprécier le docteur Roussel.

Il étoit né à Ax, département de l'Arriége; c'est dans cette ville qu'il commença son éducation. Il vint l'a-

Éducation de Roussel.

chever dans l'un des colléges de Toulouse, et il y obtint plusieurs succès. Parvenu à l'âge où l'on fait choix d'une profession, l'instinct de l'étude le décida pour la science qui offre le champ le plus vaste aux méditations philosophiques. L'université fameuse de Montpellier brilloit alors de tout son éclat. Lamure et Venel, par des vues profondes et lumineuses, dégageoient la médecine des entraves de la routine et des ténèbres de l'empirisme. Barthez surtout jetoit les fondemens de sa grande renommée, par l'éloquence de son enseignement et la perfection de ses méthodes. Roussel se nourrit avidement de leurs leçons. On prévoit aisément ce que dut devenir un tel élève avec de tels maîtres. Toutefois, il avoit déjà beaucoup appris, qu'il se mêloit encore dans la foule de ceux qui veulent apprendre. Ses condis-

ciples surpassés l'admiroient déjà, qu'il se doutoit à peine de son talent. C'est le propre des vrais favoris de la science, de n'en voir jamais les limites. Dans l'ardeur insatiable qui les anime, ils s'imaginent tout ignorer, tant qu'il leur reste quelque chose à découvrir.

Son arrivé à Paris, ses liaison avec Bordeu.

Cette précieuse modestie, qui prêtoit un nouveau charme au caractère aimable du docteur Roussel, fut très-profitable aux progrès ultérieurs qui doivent lui mériter tant de gloire. Paris offroit de grandes ressources à son génie penseur et méditatif. Il s'y rendit, non, comme tant d'autres, pour y faire servir son état à l'établissement de sa fortune, mais pour y grossir le trésor des connoissances qu'il avoit acquises dans la savante école qui l'avoit formé. C'est là qu'il eut occasion de se lier étroitement avec

l'un des médecins qui ont le plus honoré leur siècle et leur patrie. Je veux parler de Bordeu qui, à cette époque, étoit trop illustre pour être heureux. Les entretiens de Roussel consolèrent les ennuis pénibles de son ame. Rien de plus touchant que le commerce intime de ces deux philosophes, qui s'éclairoient l'un l'autre, en se rendant un mutuel hommage. Malheureusement, cette union si douce ne fut pas de longue durée. Une mort inattendue arracha Bordeu du théâtre de ses succès. Roussel pleura sur le mausolée de ce grand homme, et devenant l'interprète de la douleur publique, il immortalisa ses regrets avec cette éloquence entraînante qui fait aimer à-la-fois le panégyriste et le héros (1).

(1) Le docteur Roussel fit paroître cet éloge, qui est véritablement un modèle dans ce genre

Dans cette affreuse solitude du cœur, où laisse la privation soudaine d'un ami, il dut chercher à se distraire de ses chagrins, par des travaux utiles et par son zèle ardent pour l'humanité. On dit que les premiers penchans de la vie influent d'une manière puissante sur le genre d'idées que nous adoptons. Croira-t-on que l'amour fut en quelque sorte le génie du docteur Roussel ? Il étoit très-jeune encore que ce sentiment s'étoit éveillé dans son ame. C'est alors que son imagination inspirée commença à méditer sur les goûts, les mœurs, les passions et les habitudes des femmes, et qu'il fit une étude constante de leur constitution physique et des attributs moraux qui en dérivent. Bientôt il coordonna les faits qu'il

Il publi son *Systém physique moral de l Femme.*

de littérature, en 1772. Il vient d'être publié de nouveau à la tête de l'ouvrage de Bordeu sur les maladies chroniques.

avoit recueillis, et en composa un corps de science aussi intéressant que le sujet. Je ne chercherai point à analyser ce livre, où tout est à sa place, où tout brille de ses véritables couleurs. Je craindrois de ternir cette glace polie qui reproduit si bien à mes regards le chef-d'œuvre des dieux et de la nature!... Avec quel art n'a-t-il pas disserté sur l'empire de la beauté, à laquelle, peut-être, il fut plus sensible qu'aucun autre homme! avec quel charme il a su retracer, et la grace naïve qui enchaîne, et l'adroite coquetterie qui appelle, et la pudeur mystérieuse, cette prompte et délicate combinaison de l'instinct, qui répond au desir même en le repoussant, et tant d'autres caprices aimables qui doublent le prix de la conquête, en prolongeant le rêve de l'illusion la plus enivrante! Des artistes célèbres ont peint l'au-

teur d'Émile couronné par des enfans. Je voudrois qu'on représentât l'auteur du SYSTÊME PHYSIQUE ET MORAL DE LA FEMME, recevant le même hommage de ce sexe enchanteur dont il a dévoilé l'organisme avec tant de finesse et tant de pénétration (1).

---

(1) Quand cet ouvrage parut pour la première fois, il eut un succès extraordinaire. On peut rappeler ici le jugement qu'en a porté Laharpe dans sa correspondance littéraire : « M. Roussel, » dit-il, écrit avec élégance et intérêt, sans déclamation et sans fausse chaleur. Ses observations » sont d'un vrai philosophe, et son style est à-la-» fois d'un écrivain sage et d'un homme sensible. » Quoique le fond de son ouvrage soit nécessairement un peu scientifique, il se fait lire partout » avec agrément ». Au surplus, on aime à associer à la lecture de ce beau livre, ce qu'ont écrit sur un semblable sujet Thomas, Saint-Lambert et mon ami Legouvé, dans un poëme sur le *Mérite des Femmes*, où abondent toutes les richesses de l'imagination et du sentiment.

Il prépare les matériaux de son *Système physique et moral de l'homme.*

Ce n'est pas le succès rapide qu'obtint cet ouvrage, qui rendit heureux le docteur Roussel; c'est le plaisir de le composer. Il y a tant de volupté à répandre ses sentimens et ses pensées!... Ce n'étoit pas d'ailleurs assez pour lui d'avoir émis, sous des formes aussi élégantes, ses vues précieuses sur la plus belle moitié de l'espèce humaine. La peinture physique et morale de l'homme devoit servir de pendant à cet ingénieux tableau, et en accroître en quelque sorte l'éclat par l'effet agréable des oppositions et des contrastes. Qui eût pu avoir des données plus fixes que lui pour exécuter cette nouvelle entreprise? L'anatomie, flambeau de notre art, ne l'avoit pas seulement initié dans la connoissance matérielle de nos organes; il avoit fait une étude profonde des passions, et s'étoit longtemps nourri de l'histoire des peuples. Des-

cartes et Montesquieu avoient éclairé la philosophie par la médecine, Roussel vouloit éclairer la médecine par la philosophie. Aussi passoit-il sans cesse de ses méditations particulières sur l'homme à des méditations générales sur la nature des institutions civiles et sur la destinée des empires. Il est à regretter sans doute que le public ne puisse jouir encore de la totalité de son ouvrage. Un ancien a dit que les hommes d'un mérite supérieur étoient comme l'abeille industrieuse qui exprime le suc le plus doux des plantes les plus arides. Roussel, par la sagacité de ses recherches, et par le charme pénétrant de son style, a su donner à la science des phénomènes de la vie une évidence, pour ainsi dire, géométrique, qui peut seule la faire avancer. Rien n'a été oublié dans un cadre si vaste. Après avoir rapidement démontré

plus heureuse à tout ce qui émanoit de son cœur. Ainsi il avoit appris à s'exprimer avec cet éclat de pensées et cette élévation de l'ame qui entraînent universellement les suffrages. Il avoit fait une étude particulière de Stahl; or, on sait qu'une des raisons pricipales qui ont empêché la doctrine de cet auteur profond d'être plus connue, c'est qu'il négligeoit de polir ses ouvrages. Tel est ici bas le triste sort de la vérité, qu'elle a souvent besoin d'être parée de fleurs pour être accueillie. Aussi le docteur Roussel avoit-il entrepris de composer un extrait raisonné de toutes les productions du médecin allemand, afin de les mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. Cet extrait n'a point été publié, quoiqu'il ait été très-longtemps et très-impatiemment attendu.

Le docteur Roussel pensoit et tra-

vailloit habituellement beaucoup, sans s'assujétir à aucun plan. Il est auteur d'une multitude de morceaux détachés qui sont perdus pour la science, parce qu'ils sont épars dans des recueils scientifiques ou littéraires. Comme la modicité de sa fortune l'obligeoit à coopérer à la confection des journaux, il y dissipoit en quelque sorte les richesses de son esprit. On l'a vu souvent refaire en quelque sorte un livre, qu'il étoit chargé d'analyser, surtout quand l'intérêt des matières le captivoit; il montroit d'ailleurs beaucoup de justice dans ses jugemens. Son goût pour la vérité s'étoit affermi par l'étude des sciences physiques et naturelles, et il fixoit les objets sous toutes leurs faces avec une finesse de tact dont peu d'hommes auroient été capables.

Ses travaux comme journaliste.

Il y a environ trois années qu'à

Il publie une note sur les sympathies.

ma sollicitation, il fit insérer dans les actes de la société médicale une note curieuse sur les sympathies. Il avoit été spécialement déterminé à s'occuper de cette matière, à l'occasion de huit lettres publiées sur le même sujet, à la suite d'une excellente traduction de Smith, par une dame qui tient à-la-fois le sceptre de la beauté et le flambeau de la philosophie(1). Roussel pensoit que ce rapport en vertu duquel les divers organes qui constituent un corps vivant, exercent les uns sur les autres une influence souvent indépendante de tou-

(1) Ces lettres sont pleines de vues nouvelles, que Smith lui-même traduiroit aujourd'hui. Il est impossible de parler avec plus de charme et d'attrait du plus doux sentiment de la nature humaine. Madame Condorcet prouve que les femmes sont aussi appelées au privilége de la méditation sur les sujets les plus importans et les plus difficiles.

te connexion physique, n'avoit pas été encore assez profondément médité, parce qu'on ignoroit peut-être la valeur et l'étendue d'un semblable phénomène. Il vouloit en conséquence qu'on poursuivît cette étude dans les êtres privés de système nerveux, et qu'on recherchât surtout comment il s'effectue entre les organes des animaux, chez lesquels le cerveau et les nerfs sont très-peu distincts de la moëlle épinière. Convaincu par des exemples sans nombre que les parties d'un être vivant correspondent et se mettent, pour ainsi dire, à l'unisson par leur simple état de contiguité, il soupçonnoit que les liaisons sympathiques n'étoient dans quelques circonstances que le résultat d'une véritable faculté imitative; et que l'imitation étoit peut-être aux êtres animés, ce que l'attraction ou les affinités chimiques sont à la

matière brute et inorganique. C'est de cette loi majeure et universelle qu'il faisoit dériver la sociabilité, penchant primitif et inhérent à notre existence, qui a dû précéder la réflexion toujours tardive de l'homme. Il croyoit que la nature accoutumée à gouverner par des impressions le monde sensible, avoit dû rendre constant cet attrait irrésistible, et le soustraire jusqu'à un certain point à nos combinaisons et à nos calculs. Les motifs de l'association ne sont-ils pas journellement expliqués par ce qui s'observe dans les animaux, qui, pour la plupart, ne vivent pleinement et entièrement qu'à coté de leurs semblables? quel spectacle merveilleux que cette puissance sympathique exercée par la reine-abeille sur les bourdons animés au travail par son unique présence; et qui, pour parler comme l'auteur, ne vivent

vivent que pour elle ou par elle! On sait avec quelle rapidité se communiquent par l'intermède des sens de la vue, de l'ouïe, du toucher, tant d'autres effets imitatifs ou sympathiques, tels que ceux de la pitié, de la peur, du rire, des larmes, du bâillement, des convulsions, du fanatisme et de l'enthousiasme (1).

(1) « Il faut voir, dit le docteur Roussel, les » effets de cette contagion sociale dans ces grands » mouvemens qui agitent quelquefois les trou- » peaux humains, tels que les émeutes populaires, » les alarmes, les terreurs paniques. Alors, la » passion d'un ou de plusieurs individus devient, » par la plus rapide des communications, la pas- » sion de tous, et acquiert, comme la flamme, » une force qui se multiplie en s'étendant. Elle » ne se transmet point par l'expression froide et » lente de la voix articulée, mais par le langage » prompt et pénétrant des accens, par les regards, » un aspect effaré, le frémissement de tous les » membres; ou plutôt, on n'a qu'à se rencontrer, » qu'à se voir, pour se transformer l'un dans

Roussel étoit persuadé que la doctrine des sympathies aggrandie et perfectionnée, jetteroit quelques lumières sur des phénomènes encore ignorés, et spécialement sur le problême de la génération, et sur l'étiologie des maladies épidémiques. Il remarquoit une analogie très-manifeste entre le virus particulier qui communique la vie, et le principe contagieux qui développe une affection morbifique. C'est ainsi que la hardiesse de son génie savoit envisager

---

» l'autre; de sorte qu'il n'y a plus de volonté par-
» ticulière, mais une impulsion commune qui a
» le caractère d'un effet physique, tel que la
» chute d'une montagne, ou le bouleversement
» des vagues émues de la mer. Cette force aveugle
» agit même plus ou moins sur les réunions par-
» tielles d'hommes; et pour peu qu'une assemblée
» soit nombreuse, la raison y cède bientôt la place
» à un pouvoir d'un autre ordre, à celui des im-
» pressions affectives et contagieuses, qui s'em-
» parent d'elle et la maîtrisent à son insçu ».

sous le point de vue le plus vaste, l'un des sujets les plus féconds pour le physicien, le moraliste et le philosophe.

Succès de Roussel dans la pratique de la Médecine.

On a vu jusqu'à présent avec quel zèle il rassembloit tous les faits qui pouvoient éclairer la théorie de la médecine dont il aimoit l'étude avec transport. Mais on peut dire aussi qu'il n'étoit pas moins habile dans la pratique de cet art. Il est des médecins qu'Hippocrate compare à de méchans pilotes. En effet, les fautes de ces derniers s'aperçoivent rarement, lorsque le vent est favorable. Dans le cas contraire, s'ils sont surpris par une tempête furieuse, on voit bientôt que c'est par ignorance qu'ils ont laissé périr le vaisseau. Cette sage comparaison du vieillard de Cos, ne sauroit s'appliquer au docteur Roussel. Son zèle et ses lumières ont éclaté dans des circonstances dif-

ficiles. La femme d'un littérateur célèbre étoit tombée dans un état de marasme et de langueur, par les suites presque toujours fâcheuses d'un enfantement laborieux. Qu'on se représente les angoisses de cet époux infortuné, lorsqu'il se vit menacé du malheur terrible de lui survivre !... Roussel s'offrit comme un dieu bienfaisant. Il rendit l'espoir et le bonheur à la tendresse conjugale. Dans l'ivresse de sa joie, le poète fit éclater sa reconnoissance, dans une épître pleine de charme et de sentiment, qu'on ne peut lire sans émotion, et qui mérita quand elle parut, le suffrage de tous les gens de goût (1).

(1) Cette épître est de M. Blin de Sainmore. Elle fut adressée au docteur Roussel par la voie du journal de Paris, durant son séjour aux eaux de Bourbonne-les-Bains, où ce dernier avoit accompagné le docteur Richard très-infirme et très-âgé. Nous

Si je voulois fouiller dans la vie modeste du docteur Roussel, je pour-

---

pensons que le lecteur nous saura gré de transcrire ici cet excellent morceau de poésie, qui honore autant son auteur que celui qui l'a inspiré.

J'ai lu vingt fois l'œuvre brillante,
Où, de Buffon heureux rival,
Tu peins d'un style original,
De ce sexe qui nous enchante,
Et le physique et le moral ·
Tout étonné de te comprendre,
Comme moi chacun admiroit
Les fleurs, la grace et l'intérêt,
Qu'à pleines mains tu sais répandre
Sur l'aridité d'un sujet.
Mais en aimant le vrai qui frappe
Dans tes ouvrages pleins de feu,
Au fond du cœur, je croyois peu
A l'évangile d'Esculape;
Tu penses bien qu'après ce dieu,
Les prêtres n'avoient pas beau jeu.
Pardonne, le secret m'échappe:
Oui, pour moi le savant Bordeu
Étoit encor, j'en fais l'aveu,
Moins infaillible que le pape.
Avec un corps robuste et sain,
On n'est pas obligé de croire
Aux grands talens d'un médecin;

rois citer beaucoup d'autres traits analogues à ceux que je viens de rap-

---

Stahl lui-même étoit du grimoire,
Et son livre, quoique divin,
Dormoit en paix dans mon armoire.
Cette inaltérable santé,
Que je ne dois qu'à la nature,
Bravoit avec impunité
Le charlatanisme en fourrure,
Qui préside à la faculté.
Aujourd'hui, grace à tes miracles!
Esculape est un dieu pour moi;
Quand ta voix dicte ses oracles,
Il m'y faut bien ajouter foi.
J'aime Euridice : à cette belle
L'hymen m'unit des plus doux nœuds;
Aux sermens que j'ai faits pour elle,
Dans ce siècle, époux scandaleux,
J'ai le malheur d'être fidèle.
Quand ma compagne mit au jour,
Avec une crise mortelle,
Le premier fruit de notre amour,
J'étois mourant presque autant qu'elle;
Et je n'ai pu dans ce moment,
Goûter la douceur d'être père;
Mais cette crainte passagère
M'annonçoit un plus long tourment.
Qu'elle a payé bien chérement
L'unique fils dont elle est mère!

porter. Une femme dont le nom excite l'estime et l'intérêt, et qui doit

---

Son lait s'aigrit dans sa prison.
Doux nectar pour qui le consomme :
Ce premier aliment de l'homme
S'est changé pour elle en poison.
Pendant six mois avec courage,
Souffrant sans cesse un mal nouveau,
Elle alloit, au printemps de l'âge,
Pour jamais descendre au tombeau.
Tu vis ses maux et mes alarmes :
Ton cœur sensible en eut pitié.
Ton savoir et ton amitié
En doux transports changeant mes larmes,
Ont fait revivre ma moitié.
A mes feux pour jamais ravie,
J'allois donc la pleurer sans toi !
Oui, c'est à tes soins que je doi
L'unique charme de ma vie.
Que ne puis-je par mes écrits,
Immortaliser ce service !
Ah ! si Pluton, sourd à mes cris,
M'eût enlevé mon Euridice,
Tu m'aurois vu, dans mon malheur,
Descendre avec elle aux lieux sombres,
Et des accens de ma douleur,
Comme Orphée, attendrir les ombres !
Mais par ton art et tes secrets,
A l'Euridice qui m'engage
Tu rends la vie et les attraits,
Et tu m'épargnes le voyage.

la vie aux soins touchans qu'il lui a rendus, m'écrit ces paroles mémorables. « Je lui ai personnellement » tant d'obligation, il a donné à ma » famille tant de preuves de zèle et » de dévouement, et j'ai toujours été » si pénétrée de la rareté de son mé- » rite et de l'excellence de son cœur, » qu'il étoit pour moi un être surna- » turel ». On me permettra d'ajouter ici une anecdote curieuse qui m'a été racontée par M. Imbert son ami, et qui méritoit de l'être, parce qu'il lui ressemble sous plusieurs rapports. Bordeu avoit été contraint de faire un voyage; il chargea Roussel de veiller, pendant son absence, à la santé d'une jeune dame, dans le cas où son assistance seroit réclamée. Quelque temps après, il fut effectivement appelé; mais comme le vulgaire ne juge souvent du mérite d'un homme, que par le faste qui l'envi-

ronne, on trouva Roussel dans un appartement si modeste, qu'on augura mal de son talent : on ne le reçut pas en conséquence avec les égards qui convenoient à la dignité de ses fonctions. Roussel se retira en dédaignant cette injure, et en annonçant une hémorragie qui arriva effectivement à l'heure qu'il avoit indiquée. On imagine aisément qu'un tel accident dut commander l'estime et la confiance : on fut supplier le docteur Roussel de revenir ; il y consentit avec bonté ; et la malade fut bientôt guérie.

Le docteur Roussel se livre à l'étude de la politique.

Avec un talent si supérieur pour l'exercice de sa profession, Roussel néanmoins se vit bientôt contraint d'y renoncer. Le spectacle continuel de la misère et du malheur fatiguoit trop la sensibilité excessive de ses organes ; il se livra dès-lors avec une ardeur soutenue à l'étude de la

politique. Personne n'ignore que la science des Gouvernemens est infiniment simplifiée par celle de l'homme. Roussel méditoit avec d'autant plus de fruit sur les formes, la nature et le génie des sociétés, qu'il y étoit en quelque sorte étranger. Il observoit d'autant mieux le monde, qu'il n'en étoit ni trop loin, ni trop près, et qu'il avoit l'air de n'être qu'un témoin de ce qui se fait dans la vie. Personne n'a mieux parlé que lui des maladies politiques; il disoit que l'instabilité et l'exagération des idées étoient aux actes de l'entendement, ce que les convulsions sont aux mouvemens du corps: il ajoutoit qu'une irritabilité extrême étoit l'effet constant de cette dégradation organique, et se manifestoit par l'intolérance; que l'énergie de ceux qui en étoient atteints étoit hors des limites de la nature, et par conséquent

vicieuse ; que c'étoit une force déréglée comme celle des maniaques, qui ne savoit que renverser et détruire ; car il n'y a que les mouvemens mesurés et bien ordonnés, qui puissent créer. Dans ses méditations constantes sur l'organisation politique des Empires, il avoit vu des traits de différence bien remarquables, entre les mouvemens qui ont précédé ou suivi la fondation des républiques anciennes, et les troubles suscités au sein des révolutions modernes. Dans celles-là, les hommes qu'on a vu produire et fomenter ces agitations extraordinaires, avoient un but qu'ils vouloient atteindre, et jamais ils n'ont franchi la limite posée par leurs entreprises et leurs pensées ; dans celles-ci, au contraire, c'est une fatale divagation des esprits, sans motif comme sans objet, qui les précipite aveuglément dans

tous les écarts, ou les fait errer sans cesse au gré des passions et des emportemens populaires.

Son opinion sur le droit de tester.

Le docteur Roussel avoit beaucoup réfléchi sur les principes de l'ordre social; il a peint avec la plume de Cicéron, la foi des engagemens, et le respect pour la propriété. Il regardoit ce dernier droit comme si essentiel au bonheur politique d'un Etat, qu'il ne croyoit pas que la mort même dût en borner l'exercice dans certaines circonstances. Il admiroit cette loi de Solon qui, lorsqu'Athènes eut agrandi ses richesses et ses relations, permit que tout homme qui n'avoit point d'enfans, pût disposer à son gré de sa fortune. « La propriété, » disoit-il, comme la plupart des « autres biens, perdroit beaucoup de » ses charmes, si par la pensée on » ne pouvoit en étendre la jouissance » au-delà de notre courte existence.

» L'imagination agrandit l'espace où » la nature nous a circonscrits; elle » n'embellit pas seulement la vie, » mais encore elle nous délivre en » quelque sorte de la mort, en nous » faisant espérer de nous survivre à » nous-mêmes par les bienfaits, en » nous faisant croire qu'après avoir » cessé d'être, nous tiendrons en- » core à ceux que nous aimons, par » quelque chose qui dure plus que » nous ».

Ses idées sur les élections.

Mais pour mieux juger des vertus et du caractère sublime du docteur Roussel, il faudroit se rappeler ces exhortations philosophiques qu'il adressoit à ses concitoyens à l'époque où se convoquoient les assemblées primaires; avec quelle éloquence majestueuse, il savoit les pénétrer d'enthousiasme pour ce droit inestimable d'élire, qui rappelle au peuple son indépendance et sa grandeur,

en assurant sa félicité ! Plein d'estime et d'admiration pour le système représentatif, qui ôte à la liberté sa turbulence et ses périls, sans la déshériter de ses avantages, avec quelle force il savoit manier les armes puissantes de la raison, pour démontrer les suites désastreuses d'un mauvais choix ! On l'a vu s'indigner contre l'indifférence coupable de tant d'individus qui compromettent les communes destinées de la patrie, en laissant agiter sans eux les plus chers et les plus grands intérêts de l'Etat. Quel fruit en effet ne peut-on pas retirer de la présence des hommes sages, dans ces assemblées nombreuses où toutes les passions font tumulte pour faire réussir une entreprise, ou triompher une opinion où toutes les vengeances sont déchaînées, où les suffrages ne sont plus dirigés par l'attrait de l'estime, mais

par des affections pernicieuses que suggère l'esprit de parti, ou que commande l'unique similitude de quelques pensées, au milieu de ce délire universel des esprits, de toutes ces haines toujours profondes, toujours agissantes, où les institutions politiques sont souvent menacées de n'avoir d'autre puissance pour se mouvoir que les forces aveugles de quelques individus égarés ou furieux! quel plus noble privilége d'ailleurs que celui de n'obéir qu'à ses volontés propres, en ne reconnoissant que les lois émanées de ceux qu'on a revêtus soi-même de la magistrature et du pouvoir !

Travaux de Roussel sur Lycurgue et Gouvernement de Sparte.

On demandera peut-être dans quelles sources le docteur Roussel avoit puisé ce goût du vrai, et surtout cet amour pour des matières d'un intérêt si puissant et si universel. C'est dans la lecture des anciens

dont l'étude fut constamment la passion des sages. Il méditoit sans cesse sur la nature de leur législation, et il a retracé avec les couleurs les plus énergiques celle de Lycurgue, de cet homme extraordinaire qui retrempa, pour ainsi dire, la nature humaine, pour l'assortir à ses lois sublimes et majestueuses. Dans ce vif enthousiasme que fait naître la contemplation des républiques de l'antiquité, il comparoit le Gouvernement de Sparte « à ces ouvrages » merveilleux que l'art n'a produits » qu'une fois, et qu'il n'a pas osé tenter de nouveau, comme s'il eût été » étonné lui-même de son succès ». Il n'est pas, du reste, surprenant qu'un philosophe, perpétuellement livré à la considération des phénomènes physiques de notre économie, se soit passionné de préférence pour une organisation sociale qui veilloit

sans

sans cesse à la santé du corps et à la liberté de l'ame. Ce qu'on admire le plus dans ses réflexions déjà publiées dans quelques journaux, ce n'est pas uniquement cet enchaînement méthodique de tant de faits souvent reproduits par la plume des historiens, ce sont ces mêmes faits envisagés sous le point de vue le plus vaste et le plus nouveau; c'est le pinceau d'une ame vigoureuse, toujours au niveau des grands objets dont elle s'occupe, et qui fait tout revivre sous des couleurs aussi ravissantes qu'animées; c'est ce coup d'œil philosophique de la pensée, qui juge avec tant de facilité les effets incalculables des institutions politiques, qui analyse avec tant de justesse tous les élémens de la puissance et de la prospérité des nations. On se croit avec lui en face de la statue vénérée du grand législateur de Sparte, au mi-

lieu de cette grande famille d'hommes libres et vertueux, où la force des mœurs fait l'unique force des lois, et où tous les sentimens humains sont mis en activité pour concourir au bonheur de tous. On assiste aux assemblées de ce sénat auguste dont l'immobilité majestueuse tempère, arrête ou balance le pouvoir; on participe à ces banquets publics qui n'étoient pas seulement pour les citoyens une école de tempérance et de frugalité, mais qui servoient à resserrer les liens de l'union publique et de l'amitié confiante, comme si l'instant de la journée où l'on satisfait un besoin dont le but est de remonter les forces physiques de l'économie, étoit aussi le plus favorable pour donner plus d'énergie et de constance à tous les sentimens affectueux du cœur humain. Cependant quelle que fût l'admiration du docteur

Roussel pour un Gouvernement qui prouve à-la-fois, suivant la pensée de l'auteur, et la puissance de l'éducation, et l'extrême flexibilité de l'homme, il étoit loin de croire que les institutions des républiques anciennes pussent être à l'usage de tous les temps et de tous les peuples. Aussi fut-il profondément épouvanté des maximes de quelques démagogues forcenés qui, à l'exécrable époque de la terreur, pervertirent toutes les idées, et couvrirent la France de sang et de pleurs.

Ses réflexions sur l'ouvrage de madame de Staël

J'ai déjà fait mention de l'habitude très-remarquable que le docteur Roussel avoit contractée, de s'associer au travail de tous ceux dont il étoit chargé de faire connoître les ouvrages, en agrandissant sans cesse le cadre de leurs pensées. Cela tient au privilége particulier qu'avoit son esprit, de se féconder par les idées

des autres, au point qu'il paroissoit toujours en savoir davantage que ses lectures ne lui en avoient appris, même sur les sujets les plus étranges et les plus élevés. C'est, par exemple, ce qui lui arriva, lorsqu'il rendit compte de l'immortel ouvrage de madame de Staël, sur les rapports de la littérature avec les institutions sociales. Il fut d'abord pénétré d'un sentiment d'admiration qu'il ne put dissimuler, pour cette réunion étonnante d'observations aussi neuves que profondes; mais bientôt, en discutant sur des matières d'un ordre si supérieur, il ajouta des éclaircissemens sur les Grecs et les Romains, qui firent preuve de son long commerce avec l'antiquité. C'est à cette même époque, qu'il chercha à combattre le principe de la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain. La seule considération de quelques peuples

anciens qui ont tout embrassé dans leurs conceptions, qui ont applani les routes de tous les arts et de toutes les sciences, qui, enfin ont rempli le monde des monumens de leur gloire et de la puissance invincible de leur génie ; cette seule considération, dis-je, lui parut une objection insoluble contre le dogme de la marche progressive de la pensée. Il est sans doute manifeste que chaque siècle peut ajouter à la masse de nos acquisitions morales et intellectuelles ; mais en est-il de même pour la force active qui les combine, et n'y a t-il pas en effet une certaine mesure de puissance répartie sur nos facultés, qu'il n'est pas donné à l'homme de dépasser, sans sortir en quelque sorte de lui-même ? Que prouveroit d'ailleurs le perfectionnement de quelques méthodes ou de quelques procédés de notre raison ?

Ces moyens, au contraire, ne peuvent-ils pas plutôt contribuer à affoiblir qu'à fortifier les ressorts de la pensée, comme l'habitude d'être traîné sur un char, affoiblit la faculté de marcher? Roussel regardoit donc comme plus probable que la nature a, s'il est permis de le dire, achevé l'homme dès son origine; et qu'elle a pu lui donner la somme entière d'idées qu'il est susceptible de concevoir, puisque toutes sont relatives à ses besoins et à son bonheur.

Détails sur vie privée de Roussel.

Le docteur Roussel a ressemblé à peu d'hommes. Sous ce point de vue, l'histoire de son caractère, de ses goûts particuliers, de ses affections privées, doit intéresser tous les cœurs sensibles. Il aimoit la retraite et les mœurs simples. Il vivoit habituellement chez M. Falaize, citoyen aussi recommandable par ses lumières que par ses vertus, qui le chérissoit ten-

drement, et qui l'a pleuré avec amertume. La voix de la reconnoissance doit éterniser les bienfaits de cette famille respectable qui l'avoit, pour ainsi dire, adopté. Roussel alloit aussi très-souvent à Auteuil, chez madame Helvétius, et il en donne lui-même les raisons dans l'éloge qu'il a fait de cette femme célèbre. « Comme ses manières, dit-il, n'a-» voient rien d'emprunté de la so-» ciété, on pouvoit garder avec elle » celles qu'on avoit. Sa maison étoit » un lieu de relâche, un asyle contre » les règles et les formes fatigantes » du monde, et l'on se croyoit tou-» jours, avec elle, dans le sanctuaire » de la nature ». C'est là qu'il eut occasion de jouir des entretiens du docteur Cabanis, pour lequel il conçut une estime qu'on ne peut exprimer. Quelle eût été sa joie, s'il eût pu être le témoin des succès obtenus

Quant au caractère du docteur Roussel, n'oublions pas de dire qu'il y a eu entre lui et La Fontaine, un rapport que tout le monde a aperçu; et je ne doute pas qu'il n'eût recommencé ce grand homme, s'il s'étoit livré aux mêmes études que lui. Il avoit sa grace, sa bonhommie, son in-

---

thodique et lumineux ; Tracy qui a écrit un ouvrage si profond sur la science de l'entendement et l'analyse des idées ; Boisjolin qui a égalé Pope dans sa belle imitation de la forêt de Windsor ; Suard, Garat, Praslin, Gallois, Thurot, Amalric, Laromiguière, Lenoir-de-la-Roche, Murville ; le célèbre littérateur Ginguené dont il alloit souvent visiter la retraite dans la délicieuse vallée de Montmorency ; et Richerand dont je ferois ici l'éloge, si je ne tenois à lui par tant de tendresse et tant d'amitié! Roussel chérissoit aussi beaucoup deux frères très-estimables qu'il avoit à Paris, dont l'un enseigne avec un talent distingué, dans une maison nationale consacrée à l'instruction publique.

génuité, ses distractions, sa paresse, sa galanterie et son innocente malice. Comme lui, il faisoit ses délices de la lecture de Platon, de Plutarque et de Rabelais; comme lui, il avoit une indifférence complète pour beaucoup d'objets, ce qui lui faisoit oublier ce qu'on nomme dans le monde *convenances de la société*; comme lui, enfin, il négligeoit ses affaires et sa fortune. Une autre circonstance de leur vie ajoute au parallèle, en les rapprochant d'une manière frappante. Les bontés de madame Helvétius rappellent celles de madame la Sablière, et les bienfaits de M. Falaize qui écarta de lui tous les besoins, redonnent le souvenir de ce bon M. d'Hervart, dont le nom a été constamment associé à l'éloge du fabuliste français.

La vie du docteur Roussel offre quelques traits de caractère qu'il est

intéressant de rappeler. Il étoit extrêmement jaloux de sa liberté, et ne pouvoit souffrir qu'on lui imposât la moindre gêne, ni qu'on l'assujétît à la moindre formalité. Un jour, je le rencontrai sur la route d'Auteuil ; je le complimentai sur le mariage d'un de ses frères. « Vous « devriez l'imiter, lui dis-je ; votre « charmant ouvrage vous donne tant « de droits au bonheur que donnent « les femmes »! *Je vous avoue*, me répondit-il (avec cet accent méridional qu'il n'a jamais quitté, parce qu'il ne savoit être que lui-même), *je vous avoue que cette idée m'est souvent venue ; mais il faut aller devant le prêtre, devant le magistrat : c'est une affaire qui ne finit pas.*

On a déjà vu plus haut que Rousseel avoit pour les femmes une tendresse, pour ainsi dire, générale. Il regardoit leur conversation comme le plus

doux remède pour un cœur malade. Dans une circonstance, il s'étoit pris d'un violent amour pour une personne jeune et belle qu'il avoit guérie. Mais selon son usage, il dissimula ses sentimens. Un jour, on vient lui annoncer qu'elle est mariée. Aussitôt, sa blessure semble se rouvrir. *Ah!* s'écria-t-il, *j'en suis bien fâché! je ne l'aurois pas cru!* et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

Toutefois, dans ses dernières années, on le voyoit rechercher de préférence la compagnie des femmes parvenues à un âge mûr. Il jugeoit qu'elles ont, à cette époque de leur vie, je ne sais quel charme qui touche et attendrit encore l'homme sensible: que, semblables, comme on l'a dit, à ces belles peintures dont le temps n'a fait que radoucir les couleurs, elles fixent encore sans éblouir, et qu'elles donnent souvent tout le

bonheur de la passion, sans en communiquer le délire.

Roussel étoit souvent livré aux atteintes d'une mélancolie, qui l'attaquoit surtout au renouvellement des saisons. C'est alors qu'il avoit besoin d'être consolé. Une fois, il courut à minuit chez M. Imbert son ami. *La tête me tourne*, dit-il; *je me sens très-mal. Je me suis rendu chez vous pour implorer vos soins.* M. Imbert le fait approcher du feu, et rassure son imagination alarmée. Bientôt la conversation change d'objet, et s'engage sans dessein sur une matière d'un grand intérêt. Roussel parla avec tant de chaleur, qu'il oublia d'être malade.

Ce philosophe-pratique par excellence, ne tenoit à aucune coterie, et n'a jamais rien fait pour obtenir les suffrages dus à ses travaux. D'ailleurs, il étoit très-indifférent pour

la gloire : je l'ai vu rire des peines qu'on se donne pour l'acquérir ; il n'avoit d'autre besoin que celui de faire partager à autrui les sentimens qu'il éprouvoit lui-même ; et sa plume couroit ça et là, au gré de ses douces inspirations.

Il saisissoit les ridicules avec beaucoup de sagacité ; mais il en parloit sans fiel et sans amertume ; il étoit un peu comme madame de Sévigné : il rioit tout doucement de son prochain, quand ce prochain lui prêtoit à rire.

Il savoit que les hommes sont trompeurs, et se fioit à tout le monde. Un jour, on lui reprochoit sa négligence à réclamer une somme d'argent qui lui étoit due. On viendra me payer chez moi, répondit-il avec distraction.

M. Roussel a vécu près de soixante

ans, et son cœur n'avoit point encore vieilli. Au milieu des modifications sans nombre qu'imprime la société, il est resté tel que la nature l'a fait. Rien n'avoit altéré la pureté de ses mœurs et son innocence primitive. Personne n'a mieux prouvé que lui que les hommes naissent bons.

Son ame étoit comme la nature, pleine d'images douces et riantes. Jamais il n'a éprouvé ni la crainte, ni la haine, ni la vengeance, ni aucun des tourmens ordinaires du cœur humain. Par son aimable insouciance, il s'étoit fait pardonner jusqu'à ses succès; et malgré l'éclat de ses talens, il a franchi le torrent de ce monde, sans que l'envie l'ait aperçu.

Quoique Roussel ait constamment vécu

vécu dans un état de pauvreté (1), il n'a jamais éprouvé aucun besoin. Il étoit heureux par l'étude, heureux par ses pensées, heureux par ses sentimens, heureux par tout ce qui l'entouroit.

Le docteur Roussel étoit d'une petite stature : sa physionomie exprimoit la candeur et la bonté. La finesse et le ton spirituel de sa conversation contrastoient singuliérement avec l'extrême simplicité de ses vêtemens et de ses manières.

Avec tant de qualités morales, et un esprit si distingué, il n'a jamais

(1) Roussel n'avoit d'autre revenu que le produit de son travail dans les journaux, et une pension de huit cents livres que lui faisoit le C. Chaptal. On sait que ce dernier honore son ministère par les services signalés qu'il rend aux sciences et aux arts, en encourageant ceux qui les cultivent.

atteint les honneurs, parce qu'il mettoit, à s'en rendre digne, un temps que tant d'autres mettent à les briguer. Cependant, dans ces dernières circonstances, le sénat de la France l'avoit, pour ainsi dire, deviné dans sa solitude, et il ne lui avoit manqué que deux suffrages pour être porté au corps législatif.

Mort du docteur Roussel.

J'arrive à la partie la plus douloureuse de cet éloge. Depuis longtemps, le docteur Roussel étoit plus souffrant qu'à son ordinaire. Il quitta Paris avec une santé chancelante, pour se rendre près de Chateaudun, dans cette même famille au sein de laquelle il vivoit habituellement, et dont la société faisoit ses délices et son bonheur. L'affoiblissement de ses organes, dut nécessairement le disposer aux atteintes d'une fiévre épidémique, qui régnoit alors dans

ces cantons. Les soins attentifs dont il fut l'objet, ne purent le soustraire à la violence des symptômes, et le deuxième jour complémentaire de l'an X, la philosophie, les lettres, et l'amitié firent une perte irréparable: dans les angoisses d'une agonie déchirante, il ne proféra aucune plainte, et mourut aussi calme qu'il avoit vécu.

M. Falaize étoit lui-même en proie à une maladie très-grave, quand ce coup terrible vint le frapper; malgré ses souffrances et ses chagrins, il s'occupa de tous les détails relatifs à la sépulture de son ami: il voulut que ses restes fussent déposés dans un lieu solitaire, où personne ne pût les troubler. Les travaux rustiques furent soudainement suspendus: tous les villageois en pleurs, accompagnèrent la dépouille du philosophe

modeste qui honora tant de fois leur asyle, et il fut inhumé au milieu de la douleur profonde qu'il inspiroit, et de la pompe touchante de la nature.

PRÉFACE

DE

L'AUTEUR.

Le sujet dont il s'agit ici, est bien éloigné d'être épuisé; et quand il le seroit, on y reviendroit encore. On y sera souvent ramené par un mouvement dont on ne démêlera pas toujours la nature : on croira peut-être ne céder qu'au desir de trouver la vérité, lorsqu'on ne fera que donner le change à un penchant plus agréable. Si j'ai été la dupe d'une pareille foiblesse, voici du moins les motifs apparens qui me l'ont déguisée.

Le résultat approfondi de mes lectures ne m'a jamais présenté qu'un amas confus d'observations, de réflexions, de maximes relatives à la constitution de la femme, vraies pour la

plupart, mais répandues dans différens ouvrages dans lesquels il n'étoit parlé de la femme que d'une manière accessoire, ou dans lesquels elle n'étoit envisagée que sous quelque point de vue particulier. Si, d'un côté, les philosophes ont bien observé le moral, d'un autre, les médecins ont bien développé le physique, du moins autant qu'il est possible. Il eût été seulement à desirer que ces derniers se fussent un peu plus arrêtés sur la constitution générale de la femme, et n'eussent point paru la regarder comme un être semblable en tout à l'homme, excepté dans les fonctions particulières qui caractérisent le sexe. Ces fonctions paroissent avoir absorbé toute leur attention; et si, sur cet objet, ils ne nous ont pas procuré toutes les connoissances qu'on eût pu attendre de leurs recherches, il faut s'en prendre au soin trop jaloux que la nature a pris de nous cacher la vérité, ou à l'insuffisance des moyens qui nous ont été donnés pour la découvrir.

Dans tous ces livres de médecine, où l'on se

propose d'exposer la nature et l'état de l'homme sain, et connus sous le nom de Physiologies, on ne fait ordinairement mention de la femme, que lorsqu'on vient à parler du flux menstruel, de la génération, et de l'excrétion du lait. Dans les traités des maladies des femmes, on se borne à une simple exposition des parties qu'on croit être le siége accoutumé des affections de ce sexe. Enfin, les accouchemens donnent lieu d'examiner la conformation du bassin, et celle des parties qu'il renferme. Mais toutes ces connoissances solitaires représentent les membres séparés d'un corps, *disjecti membra poetæ*, qu'il falloit réunir, pour leur donner l'unité, l'ensemble et l'accord nécessaires à un tout. J'ai cru que ce corps auroit tous les traits convenables, si, à des considérations sur la constitution fondamentale de la femme, qui en composeroient le tronc, on prenoit la peine de lier, pour en former les membres, toutes les notions détachées et particulières que nous avons sur les fonctions du sexe. C'étoit le seul

moyen d'avoir la Physiologie ou le Système physique de la femme.

D'ailleurs, cette méthode de rapporter à un centre commun tous les objets de nos connoissances, qui ont quelque rapport entr'eux, est, comme chacun sait, de la plus grande utilité pour en augmenter le nombre, comme pour en faciliter l'usage. Plusieurs notions, qui se tiennent ensemble, et qui aboutissent toutes à un même point, n'occupent dans notre esprit que la place d'une idée; ce qui doit soulager beaucoup notre incapacité naturelle, et suppléer jusqu'à un certain point aux bornes étroites de l'entendement humain. Il en résulte aussi cet avantage, que lorsqu'on a besoin de rappeler quelqu'une de ces notions, elle se présente accompagnée de toutes celles avec qui elle a quelque liaison. Chacune d'elles forme un tableau qui met sous nos yeux une grande quantité d'objets à-la-fois, et semble par-là multiplier les richesses de notre esprit; au lieu que l'abondance même d'idées trop éloi-

gnées et trop difficiles à rapprocher, équivaut à une stérilité réelle.

On me saura peut-être gré d'avoir resserré et offert, sous un même point de vue, les connoissances que nous avons relativement à la constitution physique de la femme. Mais l'ouvrage eût été encore bien imparfait, le point qui pouvoit le rendre intéressant eût été oublié, si je n'eusse, en même temps, considéré le rapport qu'ont avec cette constitution les mœurs, le caractère et les inclinations particulières au sexe. En me bornant au premier objet, je serois peut-être parvenu à produire une belle statue; mais plus on en auroit admiré les proportions, plus on eût ardemment desiré, comme Pigmalion, que le sentiment vînt en développer les ressorts, et y répandre ces graces, cette fraîcheur et cet éclat qui ne peuvent être que le fruit de l'impulsion facile et libre de la vie. Pour prévenir un souhait si légitime, j'ai fait en sorte que ma statue fût animée; c'est-à-dire, qu'après avoir considéré

la femme par son côté physique, je l'ai examinée par son côté moral.

En cela, j'ai, sans doute, rappelé la médecine à ses véritables droits. J'ai toujours été persuadé, que ce n'est que dans son sein qu'on peut trouver les fondemens de la bonne morale, et que si rien peut conduire la médecine à sa perfection, on devra cet avantage à l'attention qu'on aura de ne perdre jamais de vue ce ressort intérieur qui régit les êtres animés. Les anciens médecins n'ont peut-être pas été assez convaincus de cette vérité. Voilà, vraisemblablement, pourquoi il y eut si peu de relation entre ces derniers et les anciens philosophes. C'est peut-être aussi la raison qui fait que dans leurs recherches ils se sont trouvés les uns et les autres conduits à des résultats qui ne sont pas toujours justes. Il a dû être difficile aux uns d'évaluer exactement les facultés morales de l'homme, sans connoître l'influence qu'a sur elles son organisation physique: les autres ont dû faire bien des faux pas,

en se préoccupant trop des causes matérielles des maladies, et en ne considérant pas assez la liaison que la plupart des dérangemens de notre corps ont avec les affections de notre ame.

Parmi les philosophes modernes, il y en a deux qui paroissent principalement avoir senti la nécessité de faire marcher de front ces deux genres de connoissances. L'un est Descartes, et l'autre Montesquieu. Le premier, en donnant au mécanisme plus d'extension qu'il n'en doit avoir, et en voulant plier les êtres organisés aux principes généraux dont il s'étoit servi pour expliquer la formation et l'arrangement de l'univers, a fait en médecine les mêmes écarts qu'il a faits dans la physique. Quelques vérités (1) qui s'élèvent du sein même de ses erreurs, attesteront du moins

(1) Il a dit que si l'on pouvoit trouver quelque moyen de rendre les hommes plus sages et plus ingénieux, ce ne seroit que dans la médecine.

que ce grand homme a porté ses regards sur l'art de guérir. Montesquieu, moins empressé de rapporter les effets qu'il examinoit, à des principes généraux, s'est plus attaché à considérer les causes particulières qui les produisent, et s'est servi quelquefois heureusement du flambeau de la médecine, et de quelques-unes des vérités qu'elle fournit, pour pénétrer dans les sombres détours du cœur humain, et découvrir la base profonde sur laquelle porte la législation des différens peuples. D'autres philosophes se sont plus ou moins étayés des principes de cette science. Quoiqu'elle fournisse à M. Rousseau les armes même qu'il emploie pour la combattre, les idées de ce philosophe y prennent quelquefois ces couleurs fortes que les vérités scientifiques prêtent toujours à l'éloquence. La *Théorie des sentimens agréables* est une fleur que M. de Pouilly a dérobée à la médecine; et les médecins se féliciteront toujours que M. de Buffon ait daigné parer des richesses

de son style les connoissances brutes, mais précieuses, qu'il en tire quelquefois.

Si des philosophes qui ont fait de la morale le principal objet de leurs méditations, ont cru devoir connoître l'organisation physique de l'homme, quelques médecins n'ont pas cru pouvoir donner à leurs connoissances médicinales de base plus solide que la morale. Parmi les médecins modernes, Stahl est celui qui a le plus insisté sur le moral, lorsqu'il a développé les causes de nos affections corporelles. En faisant de l'ame le principe de tous nos mouvemens vitaux, il a renversé la barrière qui séparoit la médecine et la philosophie. D'après ces dogmes, il n'est plus permis d'être médecin, sans connoître le jeu des passions, l'influence des habitudes, et la différence qu'il y a entre une machine active, et dont tous les mouvemens sont spontanés, et une machine mue par un enchaînement de ressorts inanimés. Son système doit à jamais laver les médecins des imputations de matérialisme,

dont l'ignorance maligne de leurs ennemis les a quelquefois chargés, ou auxquelles la légèreté imprudente de quelques-uns d'entr'eux peut avoir donné lieu. Si son système est le plus orthodoxe, il est aussi le plus vrai, le plus simple et le plus conforme aux faits. On a dit qu'il semble n'être qu'une extension des principes d'Hippocrate.

Stahl auroit, sans contredit, subjugué toute la médecine, si, plus complaisant pour ses lecteurs, ou plus zélé pour sa réputation, il eût pris le soin de polir ses ouvrages, et d'y répandre ces agrémens, dont la vérité même a si souvent besoin (1); et surtout s'il se fût

(1) Stahl, d'abord professeur en médecine dans l'université de Hall, et ensuite médecin de Frédéric II, roi de Prusse, est regardé comme le fondateur d'une école très-célèbre. Des causes que nous aurons un jour occasion de développer, ont empêché la plupart des médecins d'en connoître à fond les principes. Les ouvrages de quelques médecins Français les ont fait seulement

trouvé dans une position aussi avantageuse que Boerhaave. Il vivoit dans un temps où ce dernier jetoit à la hâte les fondemens d'une réputation qui devoit ressembler à ces fortunes prodigieuses acquises par le commerce, et qu'un événement contraire vient renverser un instant après. Les Hollandais, comme on l'a déjà remarqué, la secondoient et la sou-

---

pressentir. Quelques dissertations de Stahl, traduites ou citées dans différens écrits, ont fait desirer à tous ceux qui ont le goût de la vraie médecine, d'être à portée d'approfondir les ouvrages de ce médecin extraordinaire, auquel on croit que la chymie seule doit ses fondemens, mais auquel la médecine doit peut-être encore davantage. Cette raison nous a déterminé à faire un extrait en français, et accompagné de remarques critiques, de tous les ouvrages de Stahl, relatifs à la médecine. Il formera un corps complet qui embrassera toutes les parties de cette science. La plus grande partie de cet ouvrage, intéressant par son sujet, verra incessamment le jour, si des raisons particulières ne viennent suspendre nos travaux.

tenoient, comme un fonds qu'ils étoient intéressés à faire valoir; et si des marchands qui portoient le nom de Boerhaave, jusqu'aux extrémités du monde, étoient les instrumens les plus propres à étendre sa célébrité, on conviendra du moins qu'elle auroit pu avoir des garants plus solides et moins suspects.

Maintenant il n'y a plus d'illusion; les avantages d'un style précis et élégant ne peuvent plus racheter, dans les ouvrages de Boerhaave, les erreurs auxquelles ils ont pendant quelque temps servi de voile. La raison, délivrée du prestige qui lui en avoit imposé, n'y découvre aucun grand principe; tout y porte sur des petits ressorts désunis ou mal assemblés; c'est un édifice formé de cailloutage, que la moindre secousse ébranle. La faculté de médecine de Montpellier, qui voit, depuis quelques années, combien ses fondemens sont ruineux, tâche d'en éloigner ses candidats, avec le soin charitable qu'on auroit pour des passans en danger d'être écrasés par une

une maison prête à s'écrouler. Si ce zèle opère quelque bien, on le devra surtout aux lumières de MM. Varnel, Lamure, Barthez. M. Fouquet, médecin très-distingué de la même faculté, nous a aussi, dans son article *Sensibilité* de l'Encyclopédie, et dans son excellent Traité sur les Pouls organiques, ouvert la route à de nouvelles vérités. Un des plus célèbres médecins de la faculté de Paris, M. de Bordeu, qui a le premier préparé cette révolution, est aussi celui qui aura contribué de la manière la plus efficace à la consommer, par des ouvrages qui lui assurent une gloire immortelle.

Beaucoup d'autres médecins de la faculté de Paris, ont de même secoué le joug d'une autorité qui captivoit les esprits sans les éclairer. La sagacité active de M. Gardane, le discernement profond de M. Robert, la sage pénétration de M. Roux, et de feu M. Vandermonde, son estimable prédécesseur dans la rédaction du *Journal de Médecine*, ne de-

voient pas naturellemen s'accommoder d'une médecine noyée dans les vides raisonnemens d'une mécanique incertaine, où les effets sont toujours rapportés à des causes douteuses ou controuvées; appuyée sur des explications versatiles qui font que l'ignorance trouve plus souvent, dans un babil aisé, des moyens pour amuser ou tromper les malades, que des ressources pour les guérir. Ils concourent tous, avec autant de succès que de savoir, à établir un plan de médecine plus simple, plus lumineux, plus *spiritualisé*; car la sensibilité qui en doit faire la base, en exclut à jamais l'appareil compliqué des moyens physiques, sur lesquels les médecins mécaniciens et les disciples de Boerhaave l'avoient échafaudée; ils paroissent y substituer une logique attentive à considérer ce que le moral et le physique peuvent l'un sur l'autre, et à ne pas chercher toujours, dans des causes éloignées et matérielles, la raison de certaines affections qui tirent leur source des seules erreurs de

la nature, ou des mouvemens irréguliers de la vie.

C'est d'après ces idées, sans doute, que M. le Camus, médecin de la même faculté, nous a donné la *Médecine de l'Esprit*, ouvrage qui renferme des vérités utiles, mais étouffées par la redondance excessive d'une érudition superflue. L'auteur semble s'y être plus occupé à faire voir qu'il connoissoit les idées des autres, qu'à bien présenter les siennes. Il n'auroit pas dû renoncer au goût général de sa patrie, pour prendre celui de quelques médecins étrangers, dont les productions volumineuses et inabordables par l'affectation ridicule et fatigante avec laquelle on y entasse les citations, sont destinées à occuper une place considérable dans les bibliothèques, mais condamnées à n'être jamais lues.

J'ai fait un essai des mêmes principes sur la constitution de la femme. Stahl m'a souvent servi de guide. Lorsque que j'ai voulu

tendu, dans le chapitre qui traite de l'accouchement naturel.

Je termine le tableau par cette fonction qui n'en est pas moins un devoir naturel pour les femmes, quoique la plupart d'entr'elles aient pris le parti de s'en dispenser, et soient parvenues à la faire regarder comme une faveur de leur part lorsqu'elles veulent s'y assujétir, je veux dire l'allaitement. Lorsque la femme s'est acquittée de cette fonction, qui est une de celles qui la distinguent spécialement de l'homme, sa tâche est finie. Après avoir donné la vie à un nouvel être, elle lui a donné la force de la conserver lui-même. Tout ce que la nature avoit fait de particulier pour la femme, n'étoit que pour la conduire là; lorsqu'elle y est arrivée, le plan de la nature est rempli.

SYSTÊME
PHYSIQUE ET MORAL
DE LA FEMME.

PREMIÈRE PARTIE.

Des différences générales qui distinguent les deux Sexes.

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale de l'Homme et de la Femme.

PARMI les différentes manières dont la nature travaille à la reproduction des espèces, elle a voulu que l'espèce humaine dût la sienne au concours de deux individus semblables par les traits les plus généraux de leur organisation; mais destinés à y coopérer par des moyens particuliers et propres à chacun. La différence de moyens constitue le sexe, dont l'essence ne se borne point à un seul organe, mais s'étend, par des nuances plus ou moins sensibles, à

toutes les parties ; de sorte que la femme n'est pas femme seulement par un endroit, mais encore par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée.

Il est cependant un temps où ces nuances sont nulles ou imperceptibles. L'homme et la femme, dans les premières années de la vie, ne paroissent point, au premier aspect, différer l'un de l'autre : ils ont à peu près le même air, la même délicatesse d'organes, la même allure, le même son de voix. Assujétis aux mêmes fonctions et aux mêmes besoins, souvent confondus dans les mêmes jeux dont on amuse leur enfance, ils n'excitent dans l'ame du spectateur, qui les contemple avec plaisir, aucun sentiment particulier qui les distingue ; ils ne lui paroissent tous les deux recommandables que par cette tendre émotion qu'excite toujours en nous la vue de l'innocence jointe à la foiblesse. Indifférent et isolé, chacun d'eux ne vit encore que pour lui-même ; leur existence, purement individuelle et absolue, ne laisse encore apercevoir aucun des rapports qui doivent dans la suite établir entr'eux une dépendance mutuelle.

Cet état équivoque ne subsiste pas longtemps ; l'homme prend bientôt des traits et un carac-

tère qui annoncent sa destination ; ses membres perdent cette mollesse et ces formes douces qui lui étoient communes avec ceux de la femme : les muscles, qui sont les principaux instrumens de la force animale, font disparoître ou rendent plus dense, par leurs contractions réitérées, le tissu muqueux qui remplissoit leurs interstices et les énervoit (1) ; ils acquièrent

(1) Le tissu muqueux ou cellulaire, qu'on n'a jamais si bien connu que dans ce siècle, et surtout que depuis la publication de l'ouvrage de M. de Bordeu sur cette matière, est une espèce de toile qui enveloppe tous les organes, qui forme une partie de leur substance, qui leur sert de lien et de moyen de communication; de sorte qu'il est lui-même une espèce d'organe universel. Ce tissu ou cette matière cellulaire, ainsi appelée, parce qu'elle est composée d'une infinité de cellules qui communiquent entr'elles, se trouvent en plus ou moins grande quantité, plus ou moins développé dans chaque sujet; et cette différence en met non seulement beaucoup dans la forme et l'habitude extérieure des personnes du même sexe, mais elle forme encore un des caractères essentiels et généraux qui distinguent les deux sexes. Ce tissu, qui quelquefois n'a pas plus de consistance que de la gelée, et ressemble à une matière muqueuse, est, comme toutes les autres parties, animé par la sensibilité, ou par ce qu'on appelle le mouvement tonique qui lui donne le ressort et l'action.

par-là plus de saillie, et tendent à donner à chaque organe une forme plus décidée. Ce n'est plus bientôt le même individu ; la teinte rembrunie de son visage, et sa voix devenue plus grave et plus forte, annoncent en lui un surcroît de vigueur nécessaire au rôle qu'il va jouer : la timidité de l'enfance a fait place à un instinct qui le porte à braver les périls; il ne craint rien, parce qu'un sang bouillant qui s'agite dans ses vaisseaux, et qui cherche à franchir (1) les digues qui le retiennent, lui fait croire qu'il peut beaucoup. Sa taille haute, sa démarche fière, ses mouvemens souples et assurés, ses nouveaux goûts, ses nouvelles idées, enfin tout retrace en lui l'image de la force, et porte l'empreinte du sexe qui doit asservir et protéger l'autre.

La femme, en avançant vers la puberté, semble s'éloigner moins que l'homme de sa constitution primitive. Délicate et tendre, elle conserve toujours quelque chose du tempérament propre aux enfans. La texture de ses organes ne perd pas toute sa mollesse originelle.

(1) Les jeunes gens, surtout les jeunes garçons, sont sujets à des hémorragies excessives du nez et de la poitrine. STHAL. *Dissert. de morbis aetatum.*

Le développement que l'âge produit dans toutes les parties de son corps, ne leur donne point le même degré de consistance qu'elles acquièrent dans l'homme. Cependant, à mesure que les traits de la femme se fixent, on aperçoit dans sa forme, dans sa taille et dans ses proportions, des différences dont les unes n'existoient point, et les autres n'étoient point sensibles. Quoiqu'elle parte du même point que l'homme, elle se développe néanmoins d'une manière qui lui est propre ; de sorte que, parvenue à un certain âge, elle se trouve peut-être avec étonnement pourvue de nouveaux attributs, et sujette à un ordre de fonctions étranger à l'homme, et jusqu'alors inconnu à elle-même ; enfin, il se découvre en elle une nouvelle chaîne de rapports physiques et moraux, qui devient pour l'homme le principe d'un nouvel intérêt propre à l'attirer vers elle, et pour elle une source de nouveaux besoins. Ces rapports, du côté du physique, sont en partie le résultat des modifications du tissu cellulaire, qui acquiert de l'expansion dans les organes destinés à marquer spécialement le sexe, tandis qu'il s'affaisse ou se resserre dans les autres parties ; et un des effets les plus marqués de ce changement, c'est de rendre plus sensibles les proportions natu-

relles des piéces qui forment la charpente du corps. Nous allons examiner quelles sont les particularités que ces piéces offrent aux yeux des anatomistes, pour jeter ensuite successivement les regards sur les autres parties qui entrent dans la structure de la femme.

CHAPITRE II.

Des parties solides qui servent de base au corps de la Femme.

ON convient généralement que les parties qui servent d'appui et de fondement à la machine humaine, c'est-à-dire les os (1), ont moins de volume et de dureté dans la femme que dans

(1) On sent qu'une discussion sur l'origine des os seroit ici étrangère à notre objet. Nous les considérons tout formés. M. de Bordeu attribue leur formation à un adossement successif des lames du tissu cellulaire, et cette opinion a pour elle toutes les probabilités qui suffisent en médecine pour établir une vérité. Nous en userons de même à l'égard de toutes les autres parties; nous les regarderons comme distinctes du tissu cellulaire, quand même il seroit vrai que cette substance en for-

l'homme: aussi la taille moyenne de celui-ci est-elle de deux à trois pouces plus haute que celle de l'autre, et on sait que ses membres sont capables de porter de bien plus grands fardeaux que ceux de la femme.

Les différences les plus remarquables, par rapport aux os, dans les deux sexes, ce sont celles que présentent les os qui composent la partie inférieure du tronc, et celles qu'offrent les clavicules qui en terminent la partie supérieure. Parmi les premiers, ceux qu'on appelle *innominés*, et qui forment le bassin avec le concours de l'os *sacrum* et du *coccix*, ont dans la femme plus de convexité en dehors, et contribuent, par une plus grande courbure, à lui donner plus de capacité. Les os du *pubis*, qui en forment la partie antérieure, se touchent par un plus petit nombre de points que dans l'homme, et fuient obliquement en dehors, pour augmenter l'espace qui est entr'eux et le *coccix*, c'est-à-dire l'extrémité inférieure de

---

mât la base. Il ne s'agiroit alors que de la manière dont elle y est organisée. On ne considère pas non plus ici les os comme sensibles, parce qu'ils ne se montrent tels que dans des circonstances qui les éloignent plus ou moins de leur état naturel.

la partie postérieure du bassin. On avoit cru que les os du *pubis* n'étoient unis que par un cartilage souple et mobile, qui leur permettoit de s'écarter dans les accouchemens laborieux : cette opinion, établie sur l'idée d'un besoin supposé, a été démentie par un examen plus exact; et il est à présent reconnu que ces os ne sont pas plus mobiles dans la femme que dans l'homme.

La convexité des os *innominés* fait que les *fémurs*, ou les os des cuisses, se trouvent plus éloignés l'un de l'autre; car ceux-ci s'articulent, comme on sait, avec les premiers. Cet éloignement des os des cuisses doit augmenter la largeur des hanches. Il s'ensuit aussi que les muscles auxquels ces os servent de point d'appui, se trouvant par-là moins comprimés par leur contact réciproque, ont une plus grande liberté de s'étendre; ce qui fait que, toutes choses étant d'ailleurs égales, les cuisses des hommes sont plus grêles que celles des femmes.

Les clavicules au contraire sont plus droites et moins courbes dans la femme que dans l'homme; de sorte que la poitrine et les hanches sont dans une raison inverse dans les deux sexes, et que si les hanches de la femme sont moins circonscrites que celles de l'homme,

celui-ci, à son tour, a la poitrine plus large et plus évasée que la femme. Quoique ces rapports varient dans chaque individu, les sculpteurs et les peintres, en déterminant les belles proportions du modèle idéal et conventionnel qui les guide dans leurs imitations, les ont réduits à des mesures fixes, qu'ils ont moins puisées dans la nature, comme le dit M. de *Buffon* (1), que dans une observation approfondie des effets de l'art. Nous ne nous arrêterons point sur ces détails plus importans pour eux que pour les médecins; nous nous contenterons seulement d'admirer l'attention qu'a la nature de préparer de loin les instrumens qui doivent servir à l'exécution de ses desseins, et de marquer sur les élémens même des êtres qu'elle produit, les usages qu'elle doit en tirer. Cette forme particulière qu'elle prend soin de donner aux os de la femme, prouve que la différence des sexes ne tient pas seulement à quelques variétés superficielles, mais qu'elle est le résultat peut-être d'autant de différences qu'il y a d'organes dans le corps humain, quoiqu'elles ne soient pas toutes également sensibles.

(1) Hist. nat. tom. 4, pag. 322, édit. in-12.

Parmi celles qui sont assez frappantes pour se laisser apercevoir, il y en a dont les usages et la fin ne sont pas bien déterminés. Tiennent-elles essentiellement au sexe ? ou sont-elles une suite nécessaire, mais indifférente, de la disposition mécanique des parties principales qui le constituent, comme dans les bossus, la courbure de l'épine du dos entraîne toujours un certain dérangement des autres parties, qui leur donne à tous un air de ressemblance ? Dans le premier cas, l'anatomie, plus perfectionnée qu'elle ne l'est, pourroit peut-être nous apprendre quelles sont, dans la structure du corps, les conditions les plus avantageuses pour remplir, de la manière la plus parfaite, les fonctions du sexe ; et par la même raison elle parviendroit peut-être aussi à connoître quel est l'état des organes le plus favorable aux fonctions de la vie. Car, quoique la vie paroisse s'attacher à toutes les formes, elle se maintient plus dans les unes que dans les autres. Les productions monstrueuses vivent plus ou moins, mais celles qui le sont extrêmement périssent bientôt. Ainsi l'anatomie, aussi éclairée qu'elle peut l'être, seroit à même de décider jusqu'à quel point on peut être monstrueux, c'est-à-dire s'écarter de la conforma-

tion particulière à son espèce, sans perdre la faculté de se reproduire, et jusqu'à quel point on peut l'être, sans perdre celle de se conserver. Dans le second cas, elle viendroit peut-être à bout de connoître si bien les rapports des parties, et les différens résultats des changemens qu'elles peuvent subir dans leur position respective, qu'en voyant l'état des unes, on pourroit juger de l'état des autres, comme en géométrie, lorsqu'on connoît un côté et deux angles d'un triangle, on connoît nécessairement les deux autres côtés. Mais l'étude de l'anatomie ne paroît pas même encore avoir été dirigée sur ce plan.

CHAPITRE III.

De la nature des Parties solides et sensibles qui composent les organes de la Femme.

Les parties molles qui entrent dans la constitution de la femme, c'est-à-dire les vaisseaux, les nerfs, les fibres charnues, tendineuses, ligamenteuses, et le tissu cellulaire qui leur sert de lien commun, sont aussi marqués par des différences qui laissent entrevoir les fonctions auxquelles la femme est appelée, et l'état passif

auquel la nature la destine. Elles sont plus grêles, plus petites (1), plus déliées et plus souples que celles dont le corps de l'homme est composé. On auroit beau dire que la délicatesse de ces parties est, dans les femmes, un effet de leur éducation ou de leur manière de vivre ; ces causes peuvent bien y influer, et Hippocrate l'avoue (2) ; mais il y a une différence radicale, innée, qui a lieu dans tous les pays et chez tous les peuples. S'il en est où les femmes, soit par la nature de leurs occupations, soit par celle du climat, aient une constitution forte et robuste, celle des hommes, dans ces lieux, l'est encore davantage. Il est donc vraisemblable que la disposition des parties qui composent le corps de la femme, est déterminée par la nature même, et qu'elle sert de fondement au caractère physique et moral qui la distingue.

---

(1) Ce caractère est assez commun et assez général pour qu'on ait lieu de croire qu'il est l'effet d'une disposition originelle, et que s'il y a des hommes petits et des femmes grandes, cela dépend moins de la forme constitutive des organes, que de la quantité plus ou moins grande de substance muqueuse qui s'y trouve interposée, ou de la nature des causes extérieures qui en empêchent ou favorisent le développement.

(2) *De mulier. Morb. Lib. I, pag. 218, édit. Foësii.*

Il est certain que le sexe de la femme l'assujétit à des révolutions qui peut-être bouleverseroient tous ses organes, s'ils offroient une trop forte résistance. Certaines parties de son corps sont exposées à souffrir des distensions, des chocs et des compressions considérables (1). Si une partie qui est distendue avoit trop de ressort et d'élasticité, l'action du corps qui la distend réagiroit contre quelque organe essentiel, et y suspendroit l'influence de la vie. Lorsqu'une partie est comprimée, les humeurs, arrêtées dans leur cours, s'altéreroient bientôt, si les parties voisines ne leur présentoient des vaisseaux flexibles, toujours prêts à les recevoir. Il étoit donc nécessaire que les organes de la femme fussent d'une structure qui les rendît propres à céder à l'impulsion des causes qui peuvent agir fortement sur eux, et à se suppléer réciproquement, lorsque leurs fonctions respectives sont dérangées. La nature, dans l'homme, semble surmonter les obstacles qui la gênent, par la force et par l'activité; dans la femme, elles semblent se soustraire à leur

(1) L'état forcé de certains organes pendant la grossesse, et ses impressions encore subsistantes après l'accouchement, en sont une preuve trop incontestable.

action, en leur cédant. Si la force est essentielle à l'homme, il semble qu'une certaine foiblesse concoure à la perfection de la femme. Cela est encore plus vrai au moral qu'au physique : la résistance irrite le premier; l'autre, en cédant, ajoute l'apparence d'une vertu à l'ascendant naturel de ses charmes, et fait par-là disparoître la supériorité que la force donne à l'homme.

Il est vraisemblable que les élémens des parties qui constituent le corps de la femme, ont une organisation particulière, de laquelle dépendent l'élégance des formes (1), la légéreté des mouvemens, et la vivacité des sensations

(1) Il n'est personne qui ne distingue à l'œil, le bras ou la jambe d'une femme, d'avec le bras ou la jambe d'un homme. Cette différence s'étend vraisemblablement aussi à toutes les parties qui se dérobent à la vue. Il seroit à souhaiter que les anatomistes, qui ont agité tant de questions vaines, qui se sont si souvent livrés à des recherches futiles, et qui se sont chargés de nous exposer jusqu'au plus petit organe, jusqu'à la plus petite fibre, et quelquefois même d'en imaginer, voulussent aussi nous apprendre les raisons de cette différence. C'est à eux à déterminer si elle est fondée sur la forme primordiale des parties, ou sur la disposition subséquente et accidentelle du tissu cellulaire, qui en-

qui caractérisent son sexe. Outre cette organisation particulière des parties constitutives de la femme, il est naturel de penser que le tissu cellulaire qui les embrasse toutes (1), et qui est en plus grande quantité chez elle que dans l'homme, en abreuvant continuellement ces parties de l'humeur qui flotte en tout sens dans ses cellules, doit aussi modifier leur structure et leur sensibilité; mais c'est lui surtout qui donne aux membres de la femme ces surfaces uniformes et polies, cette rondeur, et ces contours gracieux que ceux de l'homme ne peuvent et ne doivent point avoir. Des masses de ce tissu, diversement distribuées, remplissent les cavités et les enfoncemens qui choqueroient la vue, ôtent aux articulations ce qu'elles ont de raboteux et d'inégal, adoucissent le passage d'un organe à un autre, et vont former le relief

---

toure et pénètre leur substance. En attendant leur décision, nous adoptons conjecturalement la première idée : peut-être qu'un jour, en poussant leurs tentatives aussi loin qu'il est possible de les pousser, et en portant leurs regards attentifs d'une partie à une autre, ils parviendront à découvrir le terme où finit le sexe, et à fixer le point où la femme cesse d'être femme, et celui où elle commence à être homme.

(1) M. de Bordeu, *Recherches sur le tissu muqueux.*

qu'on remarque dans certaines parties, telles, par exemple, que la partie antérieure de la poitrine. On diroit que dans la femme la nature a tout fait pour les graces et pour les agrémens, si on ne savoit qu'elle a eu un objet plus essentiel et plus noble, qui est la santé de l'individu et la conservation de l'espèce. C'est ainsi que dans toutes ses opérations la beauté naît d'un ordre qui tend au bien, et qu'en ne voulant faire que ce qui est utile, elle fait nécessairement en même temps tout ce qui plaît.

CHAPITRE IV.

Des Effets immédiats qui paroissent dériver de l'organisation des Parties sensibles de la Femme (1).

SANS pouvoir déterminer l'influence précise que l'organisation de ces parties a dans le caractère et dans les fonctions de la femme, on peut néanmoins assurer que la plupart des attributs physiques et moraux qui lui sont propres

(1) Un écrivain de ce siècle, qui regarde l'esprit comme le résultat de la seule éducation, et qui exclut

y tiennent

y tiennent plus ou moins, ainsi que la disposition particulière qu'elle semble avoir à certaines maladies; car celles-ci ne dépendent en partie que d'un plus ou moins grand degré d'intensité dans les mouvemens essentiels à l'état de santé, et ces mouvemens sont toujours relatifs à la nature des organes qui les exécutent.

La mobilité singulière qu'on observe dans les organes de la femme, est une suite nécessaire de leur petitesse. Quel que soit le principe qui donne l'impulsion aux corps vivans, ils

---

l'organisation du nombre des causes qui peuvent le modifier, nie aussi que la différence organique sur laquelle le sexe est fondé, puisse avoir aucune influence sur la manière de sentir et de penser, parce que quelques femmes se sont élevées au-dessus du commun des hommes, et qu'il a existé des Saphos et des Hipparchies; comme il soutient que le climat n'influe point sur le caractère et la législation des peuples, parce qu'on a vu de bonnes et de mauvaises lois chez des nations qui se trouvent sur la même latitude; que la vigueur du corps n'a aucun rapport avec celle de l'esprit, parce que Paschal et Pope étoient d'une constitution foible et maladive; qu'enfin le génie est exempt des altérations de l'âge; parce que M. de Voltaire a le privilége singulier de faire de belles tragédies à celui de quatre-vingts ans. Comme nous n'avons à défendre l'honneur d'aucune hypothèse,

suivent, dans les mouvemens qu'ils en reçoivent, à peu près les mêmes lois que les corps inanimés. Les mouvemens vitaux, dans les premiers, paroissent s'exécuter avec une rapidité inverse de la grosseur de l'animal. Les artères du bœuf ne battent que trente-cinq fois, tandis que celles de la brebis battent soixante fois (1) : le pouls des femmes est plus petit et plus rapide que celui des hommes (2). Pline dit que la nature a plus d'énergie, lorsque la sphère de son activité est plus bornée (3) ; et que ce

---

nous ne saurions avoir égard à ces exemples particuliers; mais nous nous en tiendrons aux probabilités qui résultent des faits généralement et constamment observés. Nous croyons par conséquent qu'un Français a plus d'esprit qu'un Samoïede; que si quelques personnes valétudinaires montrent quelque force de génie, elles en montreroient encore davantage si elles se portoient bien; qu'à quatre-vingt ans on radote encore plus communément qu'on ne fait de bonnes pièces dramatiques; et qu'enfin la différence des sexes peut bien en mettre dans l'esprit et dans le caractère, parce que des instrumens différens doivent produire des effets différens.

(1) *Vitet. med. veterin. tom.* 2, *pag.* 526.

(2) Bordeu, *Recherches sur le Pouls*, p. 6.

(3) *Nusquàm magis quàm in minimis tota est natura.* Hist. nat. *Lib.* 11. *c.* 2.

que les animaux d'une grande masse gagnent en force, ils le perdent en agilité et en finesse.

De ce que les femmes ont à mouvoir de moindres masses que les hommes, il s'ensuit qu'elles doivent les diriger mieux; que, leurs mouvemens étant plus faciles et plus prompts, elles ont plutôt appris l'usage de leurs facultés. On sçait qu'en général elles ont une plus grande facilité de parler que les hommes. Un homme de lettres assez célèbre remarque que depuis la naissance du théâtre en France, il seroit aisé de compter un plus grand nombre d'actrices que d'acteurs d'un mérite supérieur. Il attribue cette différence à l'avantage qu'ont les femmes du côté de la sensibilité. Son opinion peut être vraie à cet égard. Il se peut aussi qu'en elles l'organe de la voix, plus flexible et plus propre à toute sorte de mouvemens, se prête aussi avec plus de facilité aux accens des passions, et à toutes les inflexions de la modulation théâtrale. Enfin les femmes excellent dans peu de temps dans tous les arts qui ne demandent que de l'adresse, parce que cette qualité dépend d'une succession rapide d'idées et de mouvemens, que l'organisation de leur sexe leur rend plus aisée.

Une autre qualité physique concourt encore

à rendre plus mobiles les parties sensibles de la femme; c'est ce degré de mollesse qui leur est particulier, et qui, depuis Hippocrate (1), a été généralement reconnu par tous les médecins. Quoique l'essence de la sensibilité ne consiste, ni dans le chaud, ni dans le froid, ni dans le sec, ni dans l'humide, il est cependant manifeste, par l'exemple des tempéramens et par celui des climats, qu'elle tient à ces qualités physiques. Dans les uns et dans les autres, la sensibilité varie selon la constitution du corps ou de l'air; et on remarque qu'elle ne jouit jamais mieux de toute la plénitude de ses droits, que lorsqu'une humidité modérée, et telle qu'elle se trouve dans les enfans et dans les femmes, prête à leurs organes, sans trop les énerver, toute la souplesse dont ils sont susceptibles.

Une certaine foiblesse doit être l'effet combiné de cette dernière disposition unie à des organes d'une médiocre masse. Plus sensible que robuste, plus mobile que capable de mouvoir, la femme possédera donc toutes les qua-

(1) *Mulierem variore et molliore carne esse quàm virum censeo.* Lib. I, de Mulier. Morbis.

lités vitales dans le degré le plus exquis (1), mais avec des forces physiques très-bornées; de manière que son existence consistera plus en sensations, qu'en idées et en mouvemens corporels.

On pourroit croire qu'une constitution dans laquelle la femme est en butte à toutes les impressions des objets extérieurs, qui donne plus d'aptitude pour sentir que de moyens pour se soustraire à l'action des causes sensibles, doit être peu favorable au bonheur : mais si on considère que les causes physiques de nos maux sont en très-petit nombre, et que leur véritable source est dans les affections de notre ame qui les perpétue par le souvenir, ou les multiplie par la crainte, on verra que la femme, en qui la variété même des sensations s'oppose à leur durée, et qu'elle sauve de cette opiniâtreté de réflexion qui fait le tourment de tant d'êtres pensans, est peut-être moins éloi-

(1) Le mot *Eve*, en hébreu, signifie *vie*. Les Grecs donnoient aussi quelquefois aux femmes des noms propres à désigner en elles un degré éminent de sensibilité, ou du moins une grande facilité à émouvoir celle des hommes; *Psyché*, en grec, veut dire *ame*.

gnée que l'homme de la félicité que comporte la nature humaine.

C'est à cette disposition qui rend les organes de la femme plus actifs que forts, et qui leur donne plus de sensibilité que de consistance, qu'elle doit cette finesse de tact et cette pénétration qui consistent à saisir dans les objets qui la frappent rapidement, une infinité de nuances, de choses, de détail, et de rapports déliés qui échappent à l'homme le plus éclairé. On prétend, il est vrai, que cette même sensibilité qui lui fait apercevoir un grand nombre d'objets, est ce qui l'empêche de les bien voir, et de fixer assez longtemps son esprit sur une idée, pour pouvoir connoître toutes les autres idées qui viennent s'y réunir; que la difficulté de se dérober à la tyrannie des sensations, l'attachant continuellement aux causes immédiates qui les produisent, ne lui permet point de s'élever à la hauteur convenable pour les embrasser toutes d'une seule vue; que par cette précipitation qui s'élance au-delà de la vérité, ou par cette inconstance qui se lasse bientôt de la poursuivre, deux défauts inséparablement attachés à la complexion de la femme, elle est moins susceptible que l'homme de ces hautes conceptions d'un esprit qui sait atteindre au niveau de

la nature et remonter à la source des êtres. On dit aussi que son imagination, plus vive que soutenue, se prête peu à ces expressions vraies et pittoresques qui sont le sublime des arts d'imitation, et que, plus capable de sentir que de créer, elle reçoit plus facilement dans son ame les images des objets, qu'elle ne peut les reproduire; qu'enfin cette tournure d'esprit qui fait qu'elle se conduit presque toujours par des idées particulières, s'oppose en elle aux vues plus vastes de la politique, et à ces grands principes de morale qui s'étendent à tous les hommes (1).

Il n'est pas douteux que cette foiblesse, que nous avons dit caractériser les organes de la femme, ne lui interdise les efforts de cette contention d'esprit qui est nécessaire à l'étude des sciences abstraites, même pour s'y égarer; et que son imagination trop mobile, et peu capable de garder une assiette permanente, ne la rende peu propre aux arts qui dépendent de cette faculté de l'ame: mais aussi c'est de cette

(1) Si on veut voir des idées plus étendues et mieux exprimées, on peut jeter les yeux sur le tableau énergique et élégant que M. Thomas a tracé des mœurs et du caractère des femmes dans les différens siècles.

foiblesse que naissent ces sentimens doux et affectueux qui constituent le principal caractère de la femme ; c'est du sentiment de son impuissance qu'elle tire cette disposition à s'identifier avec les malheureux, cette pitié naturelle qui est la base des vertus sociales. C'est pourquoi les qualités de la femme, sans avoir le même éclat qu'ont les talens supérieurs qu'on admire dans l'homme, et dont l'effet le plus sensible est de nourrir souvent en lui un orgueil sauvage et triste, sont d'un plus grand usage dans la société. Tout le monde convient que les femmes ont une morale plus active, et que celle des hommes est plus en spéculation. Les premières font souvent le bien que les derniers ne font que projeter. Ceux-ci s'occupent des maux possibles, ou qui sont répandus sur la surface du globe, tandis que les autres soulagent les malheurs réels qui les environnent. Enfin si les vertus des femmes sont moins brillantes que celles des hommes, elles sont peut-être d'une utilité plus immédiate et plus continue.

Il en est de même de leurs talens. Ceux de l'homme sont plus propres à lui donner une haute opinion de son espèce ; ceux de la femme contribuent encore plus au bonheur qu'ils ne flattent la vanité. Si on aime quelquefois à errer

avec le premier dans les régions désertes et inaccessibles qu'habite le génie ; la difficulté de soutenir longtemps un état peu fait pour notre foiblesse nous fait retomber encore avec plus de plaisir, dans la sphère ordinaire où la nature nous a placés, et que la femme embellit par des qualités qui sont toujours de mise, et qui font toujours le charme de tous les momens.

Les passions, dans tous les êtres animés, répondent aux moyens que la nature leur a donnés pour les satisfaire. Qu'on examine toutes les espèces d'animaux, on verra que chez eux le moral se rapporte constament au physique, la colère et la cruauté marcher toujours avec la force, et la timidité être toujours le partage de la foiblesse. A quoi serviroit à la femme une audace que son impuissance démentiroit à chaque instant ? La témérité sied mal, lorsqu'on a à peine la force nécessaire pour se défendre. Les passions douces sont les plus familières à la femme, parce qu'elles sont les plus analogues à sa constitution physique. L'attendrissement, la compassion, la bienveillance, l'amour, sont les sentimens qu'elle éprouve et qu'elle excite le plus souvent, et chacun sent qu'une bouche faite pour sourire, que des

yeux tendres ou animés par la gaieté, que des bras plus jolis que redoutables, et un son de voix qui ne porte à l'ame que des impressions touchantes, ne sont pas faits pour s'allier avec les passions haineuses et violentes.

La douceur est si généralement propre aux femmes, que cette disposition morale se trouve aussi dans les personnes d'un autre sexe, dont les traits et la conformation extérieure ont quelque rapport avec ceux de la femme. On remarque que les hommes d'une constitution délicate et molle, tiennent beaucoup des goûts et du caractère des femmes. Cela n'est pas surprenant : les animaux qui ont quelque conformité de structure avec l'homme, semblent se rapprocher un peu de lui par leurs mœurs et par leurs inclinations ; et ceux qui ont entr'eux des ressemblances corporelles, se ressemblent aussi plus ou moins par leur instinct (1). Ainsi, soit que les attributs extérieurs et matériels qui distinguent les animaux soient l'ouvrage ou

(1) Voyez *les Caractères des Passions*, par M. de la Chambre, médecin ordinaire de Louis XIII ; ouvrage qui contient beaucoup de choses intéressantes sur cette matière, et dont un auteur célèbre de ce siècle a emprunté beaucoup d'idées sans le citer.

l'empreinte des mouvemens intérieurs du principe actif qui les anime, soit que ce principe soit forcé de régler ses mouvemens et ses actions sur la nature et la conformation de leurs organes, il est certain qu'il y a un rapport constant entre le caractère moral de chaque être sensible et la constitution physique, l'air et l'habitude extérieure de son corps.

Dans ce que nous disons ici des qualités morales de la femme, nous n'avons égard qu'à ce qui paroît dériver immédiatement de son organisation matérielle. Car on ne doute point que l'éducation, les mœurs sociales, et une infinité de circonstances, ne puissent altérer de mille manières, et même effacer presque le caractère primitif que la nature lui a donné; il n'en est pas moins vrai qu'en général les femmes sont et doivent être naturellement douces et timides.

Cependant ces qualités ne les exemptent pas des atteintes de la colère qui y est directement opposée; elle est même quelquefois assez vive chez elles, parce qu'elle tient en même temps à leur sensibilité physique, et à cette fierté que les hommages et les prévenances continuelles des hommes doivent nécessairement entretenir en elles. Mais il est aisé de s'apercevoir, par le

contraste frappant que forment les mouvemens impétueux de cette passion avec la foiblesse ordinaire de leur sexe, avec combien de désavantage elle sortent de leur état naturel. Leurs traits plus mobiles que ceux des hommes, se déplacent plus aisément et l'altération qui en résulte dans leur figure, en les rendant difformes, ne parvient pas même à leur donner un air plus terrible. La même foiblesse qui fait que leur colère est peu redoutable pour les autres, fait aussi qu'elle est moins dangereuse pour elles-mêmes. On a observé qu'elle a des suites plus funestes dans les hommes que dans les femmes. Elle a souvent, dans les premiers, déterminé les paroxysmes des maladies chroniques, produit des ictères, des engorgemens de viscères. Quoique les femmes ne soient pas tout-à-fait exemptes de ces accidens, la flexibilité de leurs organes semble les en mettre plus à l'abri.

Aucun état de l'ame ne cadre mieux avec cette flexibilité d'organes, que le caprice, qui consiste dans le passage brusque d'un sentiment à un autre sentiment tout opposé. La sensibilité qui est une suite naturelle de cette organisation en livrant les femmes aux impressions d'un plus grand nombre d'objets, doit produire nécessairement dans leur esprit une foule de déter-

minations, qui sont à chaque instant détruites l'une par l'autre. Quand il ne rebute point par son excès, le caprice ajoute peut-être un certain piquant aux autres qualités qui font le mérite essentiel du sexe. Il produit du moins une certaine variété d'idées qui plaît toujours. La Bruyère dit que *le caprice est, dans les femmes, tout proche de la beauté pour être son contre-poison.* Il est vrai que le caprice est peut-être en elles une arme qui sert à déconcerter quelquefois les espérances présomptueuses et la contenance trop triomphante de l'homme; et que dans la loi de l'attaque et de la défense, établie par la nature entre les deux sexes, c'étoit le plus sûr moyen de faire valoir le plus foible, et d'entretenir dans le plus fort une illusion qu'une volonté trop décidée de la part du premier auroit entièrement détruite. Il falloit réprimer des desirs pour les rendre plus vifs, ils se seroient éteints si on y eût opposé une résistance dont il n'eût pas été facile de prévoir la fin. Par le caprice, qui n'est qu'une déterminaison momentanée, le but n'est reculé que pour être mieux atteint.

En continuant d'analyser ainsi les affections particulières à chaque sexe, on verroit peut-être que celui qui semble fait pour avoir tous les

goûts pour en changer continuellement, a dû se plier avec moins de facilité que l'autre, à des institutions qui lui montrent un objet exclusif dans lequel il est obligé de concentrer tous ses sentimens, qui tendent à enchaîner une volonté toujous fugitive, et à fixer ce que tant de choses concourent à rendre si mobile. La nature, qui ne devoit pas prévoir nos arrangemens civils, s'étoit contentée de faire les femmes aimables et légères, parce que cela suffisoit à ses vues (1). Le même intérêt qui a voulu qu'il y eût une association constante entre les deux sexes, a aussi exigé d'elles des sentimens plus stables que ceux que la nature leur avoit donnés. Quoi qu'il en soit, c'est sur cette base chancelante que repose tout l'édifice de la société, et il n'est pas douteux qu'on ne doive leur

(1) Il falloit bien que l'amour fût vif chez les femmes, mais il n'étoit pas nécessaire qu'il fût en elles constant dans son objet. L'homme qui attaque a besoin d'une certaine persévérance, pour ne pas perdre le fruit de sa poursuite, en la faisant cesser trop tôt. La femme, toujours maîtresse de se rendre, est sûre de ne pas manquer de vainqueur; au lieu que l'homme, incertain de vaincre, en courant d'un objet à un autre sans se fixer, courroit risque de se trouver sans conquête.

tenir compte de la vertu et de l'adresse avec laquelle elles se soutiennent.

Cette disposition d'esprit, qui fait qu'un homme est toujours lui-même, et que ce qu'il a voulu une fois il le veut toujours, est donc moins dans les femmes un effet immédiat de leur constitution physique, que le fruit d'une raison exercée. Un des effets les plus nuisibles de la lecture des romans, c'est de nous faire perdre de vue la véritable mesure avec laquelle nous devons les juger. En ne nous offrant que des modèles de constance et de fermeté, cette sorte de livres nous familiarise trop avec l'idée d'une perfection peu compatible avec la foiblesse humaine; de sorte que chacun s'attendant à voir cette idée se réaliser en sa faveur, se regarde comme l'objet d'un malheur particulier, lorsqu'il vient à être détrompé. Si on jugeoit mieux de l'état naturel des choses, une sage indifférence prendroit peut-être la place du dépit et de la fureur, parce qu'on s'indigne rarement contre un mal commun et nécessaire. D'ailleurs les femmes n'ont pas besoin de toutes ces qualités imaginaires, dont les auteurs prennent soin de les parer; elles seront toujours assez dangereuses, même avec ce que

notre orgueil nous fait apeler en elles *des défauts* (1).

On a fait sentir que la raison n'est point étrangère aux femmes ; nous devons ajouter que leurs affections primitives semblent même concourir à leur faciliter l'exercice des devoirs qu'elle prescrit ; car si, d'un côté, le caractère sensible dont la nature les a douées les porte au bien sans effort, d'un autre, il semble que la contrainte et la réserve auxquelles elle les condamne, doivent les disposer aux combats pénibles de la vertu. Mille faits attestent qu'elles ne sont point incapables des actions qui demandent une grande force d'ame. L'enthousiasme de l'honneur leur a quelquefois fait faire ce qui n'est bien souvent dans les hommes que l'effet d'une impulsion matérielle. Ce sentiment, qui est si propre à élever l'ame et à lui donner un ressort indépendant de la vigueur du corps, s'accorde très-bien avec leur imagination vive, et avec leur extrême sensibilité. Personne n'ignore

(1) La lecture des Romans est encore plus dangereuse pour les femmes, parce qu'en leur présentant l'homme sous une forme et des traits exagérés, elle les prépare à des dégoûts inévitables, et à un vide qu'elles ne doivent pas raisonnablement espérer de remplir.

qu'il

qu'il a été des peuples chez lesquels les femmes étoient comme les juges naturels de tout ce qui avoit du rapport à l'honneur, et chez lesquels la crainte imposante de leur mépris étoit le plus redoutable de tous les censeurs.

La plupart des nations anciennes croyoient que les femmes avoient une relation plus intime avec la divinité que les hommes; c'étoient elles qui étoient le plus souvent les interprètes de ses décrets. Il faut avouer cependant que l'opinion qui avoit introduit l'usage de faire rendre les oracles par des femmes, comme chez les Grecs, les Juifs, les Germains et autres peuples, pouvoit bien venir moins d'un certain respect pour ce sexe, que des fausses conjectures de l'ignorance; car le caractère de l'homme est toujours de substituer des erreurs aux vérités qu'il ignore. Chez les peuples qui croyoient que la divinité daigne quelquefois se communiquer aux hommes, il étoit naturel d'attacher certains signes sensibles à la présence du dieu qui devoit parler, et ces signes durent se tirer de l'état de la personne qui en étoit inspirée. On dut croire que la divinité, renfermée dans le corps d'un homme ou d'une femme, ne pouvoit qu'y produire des mouvemens extraordinaires, et lui faire une espèce de violence.

l'état de santé, soit dans l'état de maladie; il est nécessaire de parler du rapport des parties solides et sensibles, avec les fluides qu'elles font mouvoir.

Nous sommes, sur la foi de nos sens, naturellement portés à croire que le principe d'activité qui donne le mouvement aux corps organisés, réside dans les seules parties solides, et que les parties fluides ont besoin de l'impulsion des autres pour changer de place. C'est aussi des parties solides qu'on juge que l'être sensitif tire son caractère, regardant les humeurs comme absolument passives et mortes. Il est vrai qu'on conçoit bien qu'un fluide animal peut avoir un mouvement intestin qui change la disposition relative de ses parties constitutives, ou par lequel certaines particules actives, telles que celles qu'on aperçoit dans plusieurs liqueurs animales et végétales, se portent d'un endroit d'un fluide en un autre; mais on ne sauroit attribuer à la totalité de ce fluide un mouvement progressif spontané. Ce dernier mouvement ne peut avoir lieu qu'à l'aide de certains points d'appui alternatifs; et l'usage de ces points d'appui suppose dans les parties du corps qui se meut, une continuité que les parties des fluides n'ont point. Car si

elles l'avoient, elles ne seroient plus fluides; elles perdent leur être spécifique, lorsque quelque cause accidentelle les rapproche, et établit entr'elles quelque adhérence, telle que celle que le froid produit entre les parties de l'eau, ou que celle que le simple contact de l'air opère entre les parties du sang extravasé.

Ainsi les fluides, pour parcourir les différentes parties du corps, ont besoin des secousses successives des parties solides. Mais seroit-ce une raison concluante pour refuser aux humeurs toute influence sur la sensibilité? Elles doivent devenir solides, en s'assimilant aux différens organes : on peut concevoir par conséquent qu'elles n'ont pas toujours une égale disposition à s'animaliser; qu'il est des temps où les humeurs sont plus vitales et plus organiques que dans d'autres; que celles des vieillards ne doivent pas l'être au même degré que celles de l'adulte et de l'enfant; que le sexe peut y apporter quelque différence (1); et que, du

(1) Notre idée se trouve assez conforme avec celle d'Hippocrate. On verra, dans le Chapitre qui traite de la génération, que ce médecin croyoit que la semence du mâle et celle de la femelle n'ont pas toujours la même énergie.

sentiment intime que la nature a sans doute de ces différens états des humeurs, il doit résulter diverses modifications dans la manière d'être générale de chaque individu. Cependant il faut avouer que nous n'avons aucun moyen sûr d'évaluer la disposition des humeurs considérées sous ce point de métaphysique.

Une manière de les envisager, qui n'est pas moins indéterminée, c'est celle où l'on n'a égard qu'aux principes chimiques dont elles sont composées, ou aux quatre qualités des anciens. Ceux-ci, comme on sait, faisoient dépendre le tempérament de la proportion dans laquelle le chaud, le froid, le sec et l'humide se trouvent mêlés dans le corps; et la disposition la plus favorable selon eux, est que ces qualités se balancent tellement entr'elles, et que l'action de l'une modère tellement l'action de l'autre, qu'aucune ne puisse prévaloir. Tous les raisonnemens des physiologistes sur ces principes, se bornent à une connoissance abstraite qui seroit inutile à la pratique médicinale, quand même elle auroit un fondement réel.

Stahl (1) a établi sa théorie des tempéra-

(1) *Theoria medica vera.*

mens sur des rapports physiques plus faciles à saisir; il les fait dépendre de la diverse texture des solides, et des différens degrés de consistance des humeurs, ou plutôt d'une certaine proportion entre les fluides, et le calibre des vaisseaux dans lesquels ils doivent circuler. Il dit que le tempérament sanguin exige des solides d'une texture spongieuse, et un sang riche et délié qui puisse y couler librement. Ce tempérament se fait reconnoître par une figure pleine, des membres charnus et un teint fleuri. Si, avec la même constitution des solides, le sang, au lieu de molécules actives et rouges, contient une trop grande quantité relative de molécules aqueuses et froides, il en résulte un tempérament phlegmatique, qu'un ton de chair lâche et une couleur pâle rendent toujours sensible. Selon le même auteur, le caractère moral, affecté à chaque tempérament, se tire de la facilité plus ou moins grande avec laquelle les humeurs circulent dans leurs vaisseaux, et par conséquent de la régularité plus ou moins grande avec laquelle les fonctions vitales s'exécutent. Si elles se font avec aisance, l'ame en conçoit un sentiment de sécurité qui se fait apercevoir dans toutes les actions morales de l'individu. Aussi voit-on que ceux qui

possèdent le tempérament sanguin, qui est celui où les fonctions s'exécutent avec le plus de facilité, sont en général fort gais, décidés et francs.

Au contraire, l'exercice pénible et difficile de ces fonctions, comme dans le tempérament phlegmatique, réduit à un état d'indolence et de timidité, qu'on porte dans la conduite ordinaire de la vie. Un homme phlegmatique est presque indifférent pour tout, parce qu'il sent qu'avec des organes sans consistance, il ne peut presque rien; car les parties aqueuses, qui les humectent continuellement, leur ôtent le ressort et la force nécessaires aux grands mouvemens.

La méfiance et la timidité caractérisent le tempérament mélancolique, parce que, quoique les vaisseaux, qui forment le tissu des solides dans ce tempérament, soient fort amples et d'un calibre assez spacieux, la nature craint que les humeurs, qui y sont excessivement épaisses et lentes, ne perdent leur aptitude à circuler, et ne subissent tôt ou tard un arrêt funeste; ce qui demande de sa part une sollicitude continuelle, qui déborde sur les actes extérieurs de l'individu. On reconnoît ce tempérament à une teinte rembrunie, et à une

certaine maigreur occasionnée par le resserrement des solides, et surtout par l'anéantissement ou le rapprochement excessif des lames du tissu cellulaire.

La texture des solides propre au tempérament bilieux, est compacte et serrée, comme dans le tempérament mélancolique, et le calibre des vaisseaux y est moins grand; mais le sang y étant très-fluide et très-mobile, par la grande quantité de parties sulfureuses qu'il contient, y circule avec rapidité; et toutes les autres fonctions s'y exécutent avec une promptitude que les personnes qui ont ce tempérament mettent dans toutes leurs actions. L'audace est la qualité distinctive de ce tempérament; et quoique ceux qui l'ont soient maigres, la couleur de leur visage est cependant vermeille et vive.

Cette hypothèse est très-ingénieuse; et je lui donnerois volontiers la préférence, parce qu'elle a l'avantage d'être fondée sur des rapports sensibles, et sur cette observation aussi commune que vraie, que nos goûts et nos humeurs sont, jusqu'à un certain point, subordonnés à la disposition physique de nos organes. Quel est en effet le mortel assez heureux pour n'avoir jamais senti son esprit passer par

que vers tel autre, être par conséquent plus ou moins courageux, plus ou moins actifs, avoir des passions et des besoins que d'autres n'ont pas, et comme ce sont ces passions et ces besoins qui nécessitent les lois, avoir une législation relative aux circonstances physiques dont ils dépendent.

La différence des tempéramens n'est pas si marquée dans les femmes que dans les hommes; ce qui provient sans doute en elles de l'uniformité de leurs occupations, ou, comme nous le dirons bientôt, de ce que le même est presque commun à toutes. Si on examine le tissu

---

et l'autre sont contredits par l'écrivain dont il s'agit dans la note de la page 16, et dont le principal défaut est d'ériger toujours en principes des faits particuliers. Parce que le Nord aura produit un homme d'une grande imagination, il ne s'ensuit pas qu'il soit naturellement aussi fertile en pareils hommes que les pays du Midi. Qui oseroit avancer que le sol de la Provence n'a pas des qualités plus productives que la Laponie, parce qu'on auroit dans celle-ci fait venir des melons par des moyens artificiels? Peut-être que les fruits du génie, comme les orangers, y ont aussi besoin de fourneaux et de serres, c'est-à-dire d'efforts qui sont moins nécessaires dans des climats plus heureux.

des solides qui forment le corps de la femme, on le trouvera spongieux et mol; on verra que la substance cellulaire qui en lie les parties, y est en plus grande quantité (1) que dans ceux des hommes; et qu'en même temps qu'elle contribue en elles à l'élégance et à l'éclat des membres, elle donne à leurs vaisseaux la liberté de s'y diviser en une infinité de petites ramifications, dont la souplesse obéit à la moindre impulsion.

Un pareil état des solides ne peut admettre que des humeurs très-fluides : des humeurs épaisses exigeroient des forces mouvantes plus considérables que celles que peuvent fournir des vaisseaux extrêmement déliés et flexibles. C'est une opinion assez générale que les humeurs des femmes ont un plus grand degré de fluidité que celles des hommes; cette fluidité les rend capables de pénétrer jusqu'aux extrémités des plus petits conduits, au-delà desquels les cellules du tissu muqueux leur offrent encore une infinité de routes ouvertes

(1) Voyez une Thèse soutenue à Montpellier, dans le mois de juillet 1774, intitulée : *De corpore cibroso Hippocratis, seu de textu mucoso Bordevii*, page 23.

pour se porter de tous côtés. Un sang bien constitué, mis en jeu par les forces multipliées de cette innombrable quantité de petits vaisseaux qui forment la substance solide des tempéramens sanguins, doit naturellement avoir un cours facile et uniforme, se répandre également dans toutes les parties du corps, et y former, selon la nature des vaisseaux dont elles sont composées, ces teintes admirables d'albâtre et de rose auxquelles on tente vainement de suppléer par le plus grossier de tous les artifices. Enfin, de ce rapport singulier des solides et des fluides il doit résulter un caractère de fraîcheur et de vie qui est l'annonce indubitable de la plus parfaite santé.

Il paroît donc que le tempérament qu'on appelle sanguin est en général celui des femmes; elles en ont les attributs; c'est le plus favorable à la beauté, et le plus approprié à la trempe de leur esprit. Des fibres souples et faciles à émouvoir doivent nécessiter un genre de sensibilité vive, mais passagère, et, en rendant aisées les différentes opérations de la nature, accoutumer l'ame à un sentiment de confiance qui produit la gaieté. Les femmes mêlent l'enjouement aux affaires les plus sérieuses: si les chagrins font

sur

sur elles des impressions assez vives, leur constitution n'en comporte pas de durables : la même cause qui fait qu'elles sentent vivement, fait qu'elles ne sentent pas longtemps. Les sentimens les plus disparates se succèdent chez elles avec une rapidité qui étonne, de sorte qu'il n'est pas rare de les voir rire et pleurer plusieurs fois dans la même heure. Cette facilité de pleurer qui leur est commune avec les enfans et avec les hommes en qui des causes accidentelles ont fait dégénérer la sensibilité, et tels que ceux qui sont atteints d'hypocondriacisme, a sa source dans le peu de consistance qu'ont chez eux les organes. Nous avons dit que cette foiblesse dispose aux affections convulsives. Le rire, qui est particulier à l'espèce humaine, est un mouvement convulsif. L'excrétion des larmes est l'effet d'une légère convulsion de l'organe destiné à séparer cette humeur, qui même n'est pas tout-à-fait exempte de plaisir : il semble que ce plaisir soit un dédommagement attaché aux peines qui nous affectent superficiellement. Aussi les larmes ne sont-elles point l'expression de ces douleurs vives et profondes qui pénètrent toute la substance de notre ame. Soit qu'alors elle dédaigne ce foible soulagement, soit que

l'abattement de la douleur, en suspendant une partie des mouvemens vitaux, et en ralentissant l'autre, empêche aussi l'action nécessaire à l'écoulement des larmes, il est certain que cet acte extérieur n'est point celui qui caractérise les peines extrêmes que nous ressentons. Il est à remarquer que celles qui nous sont personnelles sont ordinairement de ce dernier genre, et que nous pleurons rarement pour nos propres maux, à moins qu'ils ne soient peu considérables. Il semble que ceux d'autrui nous fassent plus aisément répandre des pleurs, parce que nous les sentons moins vivement que les nôtres. On verse des larmes sur les malheurs imaginaires des héros de théâtre, parce qu'ils ne produisent en nous qu'une émotion légère : on se lamente, on pleure sur la perte d'un ami ou d'un parent, précisément parce qu'on doit bientôt s'en consoler. Nous cherchons à nous exagérer à nous-mêmes notre douleur par les mêmes choses qui devroient nous avertir de son peu de durée et de violence ; mais nous aimons une illusion dans laquelle notre amour-propre aspire à se faire honneur d'un excès de sensibilité que bien souvent nous n'avons pas, et dont les larmes ne furent jamais le véritable signe. Il

seroit toutefois à desirer que nous pussions toujours la réduire à ce degré de modération qui suffit pour nous acquitter envers l'humanité, qui est autant et peut-être plus expressif que le désespoir, et assez doux pour se mêler même à nos plaisirs. C'est pourquoi si les femmes et les enfans pleurent à la moindre occasion, c'est parce que tout les affecte, mais ne les affecte que légérement.

Le tempérament sanguin qui, d'après ce que nous venons de dire, est communément celui des femmes, réunit la santé et la beauté dans le plus haut degré de perfection où la nature humaine puisse atteindre. Une sensibilité toujours active et vigilante fait que toutes les parties du corps y jouissent d'un parfait équilibre, que l'action et la réaction entre les solides et les fluides s'y font avec la plus grande aisance et la plus grande régularité, et que les parties les plus éloignées du centre de la vie y possèdent exactement le degré d'énergie qui convient à leur destination. Au dedans aucune irritation locale, aucune constriction spasmodique, en attirant vers un endroit la sensibilité qui doit être répandue sur toutes les autres parties, ne trouble cet accord et ce doux balancement qui maintiennent les organes dans

l'état respectif où ils doivent être : au dehors des mouvemens libres et dégagés, une peau souple où brille un air de fraîcheur, une humeur gaie, un esprit facile et agréable manifestent sensiblement le bien-être général de la machine.

CHAPITRE VI.

Des Changemens et des Altérations nécessaires qu'éprouve le tempérament de la Femme.

TOUT se détériore, tout change : l'univers est une scène mouvante qui n'offre qu'un enchaînement continuel de vicissitude et de déplacemens. Eclore, s'élever, décroître et périr, est une marche commune à tous les êtres; et la nature, variée dans tout le reste, est au moins uniforme dans cet ordre.

Mais parmi ces êtres, les uns (et ceux-là sont le plus petit nombre) parviennent à leur fin par une gradation insensible, par une suite de changemens successifs et imperceptibles, qui nous cachent cette perspective redoutable : les autres y sont précipités par une pente plus ou moins rapide, par des cascades plus ou

moins brusques ; et les chocs violens qui accompagnent une chute si rude, les détruisent quelquefois avant qu'on se soit, pour ainsi dire, aperçu qu'ils existoient (1).

Notre objet n'est pas de considérer ici les altérations de ce dernier genre, qui regardent la femme ; elles forment la matière d'un traité général des maladies du sexe, que nous réservons pour un autre endroit : notre but est de fixer ici un moment la vue sur les variations qu'éprouve le tempérament des femmes pendant le cours de leur vie, sans que leur santé, proprement dite, en soit notablement altérée ; et l'on sent que ces variations, imperceptibles dans le détail, doivent, pour être aperçues, être considérées dans des époques où elles deviennent sensibles par leur somme. L'œil ne

(1) Si on voit que dans le plus grand nombre des hommes, le cours de la vie est interrompu, agité par des maladies de toute espèce, qui sont le fruit de l'intempérance, du dérangement des saisons, des travaux excessifs dans lesquels leurs diverses passions les engagent, etc., on en voit aussi quelques-uns parvenir à une extrême vieillesse sans éprouver de secousses violentes, et d'autres changemens que les altérations graduelles qui sont une suite inévitable du progrès de l'âge.

peut pas suivre toutes les nuances par lesquelles passe un arbre, depuis le moment où la chaleur féconde du printemps vient le ranimer et le rendre à la végétation, jusqu'à celui où les premières rigueurs de l'hiver viennent le dépouiller des bienfaits de la première saison, et le replonger dans l'inertie et l'anéantissement.

Mais il est aisé d'apercevoir les circonstances les plus frappantes de son développement; on saisit avec d'autant plus d'avidité l'instant où les bourgeons commencent à entr'ouvrir l'écorce de cet arbre, et à mêler leur tendre verdure au fond brun ou grisâtre de ses branches, qu'on étoit las du froid repos où la nature étoit depuis longtemps ensevelie. Ils donnent le signal de son réveil; ils annoncent que tout va revivre et prendre une face riante; et s'ils sont encore peu précieux en eux-mêmes, ils intéressent par les avantages qu'ils promettent. Notre cœur s'émeut en les voyant; il semble recevoir lui-même un surcroît de vie, et participer à l'impulsion qui les fait naître. Cette impression agréable se prolonge, en détournant notre vue des progrès insensibles qu'ils font tous les jours, jusques au moment où les feuilles, confondues

avec les fleurs, viennent frapper tous nos sens, et livrer notre ame à une douce extase, à l'aspect d'un concours singulier de beautés ravissantes. Cet état se dissipe aussi promptement que les causes qui l'avoient produit; les feuilles acquièrent bientôt une couleur plus foncée, et prennent une teinte moins tendre et moins touchante; les fleurs se ternissent, et font place aux fruits qui doivent leur succéder, et nous consoler de leur perte. Cette troisième époque ouvre notre ame à un nouveau genre de sensations : la vivacité des premières s'émousse, mais elle est remplacée par cette satisfaction moins impétueuse et plus permanente qui accompagne une paisible jouissance. On la savoure avec un plaisir plus pur que vif; elle remplit l'ame sans l'agiter. Enfin les fruits disparoissent à leur tour; et ce vide annonce que cet arbre, qui nous charmoit quelques mois auparavant par son agrément autant que par sa fécondité, ne sera bientôt qu'un tronc stérile. Cependant on se hâte de jouir de l'ombrage imparfait qu'il fournit encore; mais on envisage sa décrépitude prochaine avec une amertume qui n'est adoucie que par le souvenir des plaisirs passés que nous lui devons.

Telle est l'image de la femme. Quoiqu'elle change depuis sa naissance jusqu'à son dernier moment, il n'est guère possible de s'arrêter que sur quelques époques principales de sa vie, aussi remarquable par le différent caractère avec lequel elle s'y montre, que par les diverses impressions qu'elle fait sur nous dans ces différens temps.

Le moment où la femme commence à indiquer le rang qu'elle doit tenir, n'est pas précisément celui où elle se trouve en état de payer son tribut à l'espèce, et de seconder les vues de la nature ; on peut aisément la distinguer de l'homme longtemps auparavant. Quoique les marques particulières qui décèlent son sexe ne se montrent point encore, les traits généraux qui le caractérisent se laissent néanmoins apercevoir aux yeux les moins attentifs. Dans les premières années de l'adolescence, qui suivent celles où nous avons dit (1) qu'une identité parfaite de traits, d'allure et de fonctions faisoit confondre l'homme avec la femme, il est impossible de ne pas reconnoître déjà dans celle-ci quelques différences qui mettent une

(1) Page 2

ligne de séparation entr'eux. Il faut avouer que ces différences ne sont que de légères modifications plus faciles à sentir qu'à déterminer; de sorte qu'on pourroit croire que la femme ne nous semble alors avoir les organes délicats et tendres, que parce que ceux de l'homme ont déjà acquis un ton plus ferme et plus solide par les exercices auxquels le goût naturel de son sexe le porte. Cependant ces différences ont lieu indépendamment des divers genres de vie auxquels les deux sexes peuvent être assujétis; et cette dernière cause, qui n'est point générale, ne sauroit produire un effet aussi constant que celui dont il s'agit. Quoi qu'il en soit, dans cette première époque, leurs organes semblent ne différer que par le degré de consistance; car la substance muqueuse, qui doit donner à ceux de la femme les reliefs et l'empreinte caractéristique qui les distinguent, n'est point encore développée. Il seroit peut être plus aisé de distinguer alors un jeune homme d'une jeune fille par la nature de leurs penchans, et par les premiers rayons qui s'échappent de leur ame. Les observations d'un philosophe moderne sur ce sujet sont très-justes. L'homme, selon lui, cherche à faire usage de sa force et à l'augmenter, tandis

qu'un instinct tout différent excite la femme à acquérir des agrémens. Une jeune fille attache du prix à la parure, et sait que tel geste et telle attitude ne sont point indifférens pour plaire, longtemps avant de se douter du motif pour lequel on veut plaire. Ce philosophe remarque avec la même vérité, que l'esprit des jeunes filles à un plus grand degré de finesse que celui des jeunes garçons. Cette différence n'est point l'effet de cette étourderie et de cette dissipation ordinaires aux derniers, ou d'une présomption qui leur fasse dédaigner un avantage propre à servir de ressource et de supplément à la foiblesse de la femme; elle est une suite nécessaire de cette même foiblesse. La finesse est inhérente à la constitution de la femme (1); c'est vainement que l'homme voudroit lui disputer cet avantage : si cette prétention marque peu de connoissance dans celui qui peut l'avoir, la témoigner à celles qui y sont intéressées seroit le comble de la sottise.

La femme parvient à-peu-près dans cet état, et sans éprouver d'autre changement sensible qu'une augmentation dans la taille, à cette

(1) Page 19.

époque brillante qui est celle de son triomphe, je veux dire la puberté. Cet âge arrive plutôt pour elle que pour l'homme. Certains auteurs ont tiré la raison de cette différence, de la petitesse des organes de la femme; ils disent qu'elle est plutôt propre à la génération, parce que ses organes, étant plus petits, sont plutôt formés; et que les molécules organiques, ou nutritives, qui servoient à leur formation et à leur développement, deviennent un excédant destiné à la reproduction. La circonstance de la petitesse des organes de la femme est, à la vérité favorable à cette opinion; et il est assez raisonnable de croire que la nature ne s'occupe de l'espèce qu'après avoir perfectionné l'individu. Mais cela n'est pas constant; cet ordre est tous les jours interverti. On voit fréquemment des filles nubiles qui n'ont pas encore pris tout leur accroissement, et ces exceptions se répètent assez pour infirmer un système qui n'en doit souffrir aucune.

Toute hypothèse relative à l'économie animale, qui sera fondée sur une série de mouvemens et d'actions mécaniques, dont l'une doit nécessairement amener l'autre, se trouvera toujours défectueuse, lorsqu'il s'agira de faire cadrer avec elle tous les faits qui s'y

rapportent ; parce que, dans cette sorte de systêmes on oublie toujours la pièce principale qui doit faire la base de l'édifice. Cette pièce, dans les systêmes qui ont les corps organisés pour objet, c'est le moral qu'on ne peut jamais perdre de vue sans s'égarer ; tous les pas qu'on fait sans ce guide ne sont que des chutes. Un célèbre naturaliste de ce siècle convient que les raisonnemens tirés de la mécanique ordinaire, sont insuffisans pour expliquer les faits que présente l'organisation. Il est forcé d'admettre *des forces intérieures* qui y président. Cependant il laisse lui-même presque toujours ces forces dans l'inaction, et semble les oublier dans les cas où il seroit le plus nécessaire d'en tirer parti, pour leur substituer des raisonnemens physiques. *Ces forces intérieures*, que nous appelons *nature*, sont le vrai principe de toutes les opérations animales : la nature les éxécute en général dans des temps marqués ; mais elle peut y être sollicitée ou en être détournée par différentes causes ; ce qui avance ou retarde alors l'époque de ces opérations. Cela a lieu par rapport à la puberté : des causes morales surtout peuvent la rendre précoce ou tardive ; et c'est à ces causes qu'il faut rapporter la différence qu'on observe à cet égard entre

les filles de la campagne et celles des villes. Ainsi ce fait seul prouve que la quantité plus ou moins grande de molécules organiques n'y a qu'une influence très-subordonnée.

Dans cette seconde époque où la nature travaille à mettre la femme en état de se reproduire, et à donner aux organes qui doivent servir à cette œuvre importante le degré de perfection qu'elle exige, son corps éprouve une secousse générale qui va frapper avec une force particulière ces deux parties opposées par leur siége, et différentes par leurs fonctions, dont l'une est l'instrument immédiat de l'ouvrage de la génération, et l'autre le nourrit, l'augmente et le fortifie : alors toute la masse cellulaire s'ébranle aussi et se modifie ; elle s'arrange autour de ces deux parties qu'elle rend plus saillantes, comme autour des deux centres d'où elle envoie ses productions aux différens organes qui leur sont soumis. Les productions qui partent du centre supérieur, après avoir arrondi le col et lié les traits du visage, vont se perdre agréablement vers les épaules, et se prolonger vers les bras, pour leur donner ces contours fins, déliés et moëlleux, qui se continuent jusqu'aux extrémités des mains. Les productions qui partent de l'autre centre vont

modifier à-peu-près de la même manière toutes les parties inférieures. Le principe actif ou la force intérieure qui opère ce développement, imprime en même temps aux humeurs un mouvement de raréfaction qui donne à toutes les parties de la consistance, de la chaleur et du coloris. Tout s'anime alors dans la femme : ses yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat et de l'expression : tout ce que les graces légères et naïves ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur, brille dans sa personne. De ce nouvel état il résulte en elle une surabondance de vie qui cherche à se répandre et à se communiquer. Elle est avertie de ce besoin par de tendres inquiétudes, et par des élans qui ne sont que la voix tyrannique et douce de la volupté. Pour intéresser puissamment toute la nature à sa situation, elle semble appeler les plaisirs à son secours. Alors tout s'empresse, tout vole au-devant de la beauté, pour la servir et briguer le bonheur de recevoir ses chaînes.

Lorsque le vœu de la nature est rempli, elle semble négliger les moyens par lesquels elle est parvenue à son but. La femme perd peu-à-peu de son éclat : cette fleur délicate de tempérament, qui ne marche qu'avec la première

jeunesse, disparoît comme la rosée du matin. La force expansive, dont les organes tiroient leur coloris et leur forme séduisante, diminue, se ralentit; et une flaccité désagréable succèderoit à la souplesse et à la fermeté élastique dont ils étoient doués, si cet embonpoint qu'amène ordinairement l'âge adulte ne les soutenoit, et n'en imposoit par un certain air de fraîcheur. Si cette nouvelle modification est incompatible avec la légéreté, la finesse de traits, et cette taille flexible qui sont le partage de la puberté, elle admet au moins des graces majestueuses, et des agrémens, qui, sans être aussi piquans, ne laissent pas que de servir quelquefois de piége à l'amour. La nature tâche cependant d'en tirer parti, et de les faire servir au profit de l'espèce: elle ranime par intervalles l'éclat de la femme; elle fait de temps en temps naître de nouvelles fleurs sous ses pas, pour en tirer de nouveaux fruits. Mais enfin ne pouvant plus la défendre contre les impressions destructives du temps, et la tenant quitte de tout envers l'espèce, elle abandonne à son individu l'usage des derniers momens qui lui restent.

La vieillesse, qui est toujours plus hâtive pour la femme que pour l'homme, ne succède

point immédiatement à l'époque où elle cesse d'engendrer. Il est encore un espace de temps, mais trop court sans doute, où elle intéresse par un reste d'attraits qui rappellent le souvenir de ceux qu'elle n'a plus. Elle redouble d'efforts pour conserver ce reste précieux et inutile; elle rassemble autour d'elle toutes ses machines pour arrêter les ravages du temps qui la dépouille tous les jours de quelque chose : mais si elle pousse ses soins plus loin que ne l'exige le desir légitime de faire une retraite honorable si elle écoute trop cet instinct qui ne lui a jamais fait envisager d'autre bien que le bonheur de plaire, il est à craindre que la vieillesse, prête à fondre sur elle, ne vienne mettre dans un trop grand jour le contraste désavantageux de ses prétentions et de son impuissance.

Lorsqu'enfin cet âge, qu'un auteur appelle l'*enfer des femmes*, est arrivé, elle doit se borner à jouir des droits respectables que les fonctions qu'elle a remplies lui ont acquis : elle n'a plus rien à attendre des objets auquels elle a du sa principale considération; tout est flétri, tout est détruit : l'impulsion vitale qui animoit tous ses organes, se concentre vers l'intérieur, et se fait à peine sentir aux parties externes; l'embonpoint qui leur servoit de support se dissipe

dissipe, et les abandonne à leur propre poids; d'où résulte un affaissement général, qui défigure la femme par les mêmes choses qui l'embellissoient autrefois. Parmi les débris dont elle est entourée, les cheveux que l'homme perd de bonne heure, se montrent encore chez elle, et font voir que les organes de celle-ci ne perdent jamais tout-à-fait la flexibilité qui faisoit leur caractère, et qu'après avoir différé en tout de l'homme, elle décline encore et vieillit à sa manière.

Ceux qui veulent avoir le talent d'expliquer tout, trouvent les causes des altérations de la vieillesse dans le raccornissement excessif des solides, qui par-là perdent leur souplesse. Les mouvemens, disent-ils, deviennent plus difficiles, le jeu des organes se dérange, et l'exercice des fonctions vitales cesse. Cette prétendue explication n'en est point une; elle n'est que la simple exposition de la chose. Il ne s'agit point de savoir qu'on vieillit parce que les organes perdent leur flexibilité et leur action; le point essentiel, s'ils veulent instruire, seroit de nous apprendre pourquoi cette force intérieure, cette énergie qui nous fait croître, qui nous soutient, et qui nous défend contre la plupart des maladies, ne prévient point aussi ce dépé-

rissement gradué, qui après nous avoir conduits de l'enfance, à travers les illusions agréables de la puberté, aux jouissances plus froides de l'âge adulte, et nous avoir fait sentir les atteintes terribles de la vieillesse, nous amène enfin à la décrépitude et à la mort.

CHAPITRE VII.

Des Moyens naturels qui conservent, et des Causes accidentelles qui peuvent changer ou faire dégénérer le tempérament de la Femme.

LA nature a donc marqué à tous les êtres un terme vers lequel ils sont entraînés insensiblement par des déperditions successives. Quelle que soit la cause de cette dégradation inévitable, la sagesse veut qu'on ne la précipite point par un usage désordonné des moyens (1)

(1) Les médecins ont donné (on ne sait pas trop pourquoi) le nom de *choses non naturelles* aux moyens et aux fonctions qui soutiennent la vie, tels que les alimens et la boisson, l'air, le sommeil, les sécrétions et les excrétions, etc. On devroit changer une dénomina-

faits pour la retarder autant qu'il est possible. Un travail et des alimens proportionnés au progrès naturel de nos forces, des passions modérées, une exacte conformité aux lois de la nature, sont les conditions essentielles qui peuvent nous faire jouir de toute l'étendue de nos facultés, et maintenir notre tempérament dans l'état où il doit être à chaque époque de la vie.

Nous avons dit qu'il en est une (l'enfance) où ce tempérament, plus remarquable par l'agrément que par la vigueur, et que nous avons appelé sanguin, étoit commun à l'homme et à la femme. L'homme s'en éloigne bientôt plus ou moins; mais il est dédommagé de cette perte par un bien plus précieux, qui est la force. Elle compense en lui, pour l'exercice des fonctions vitales, l'avantage que les femmes doivent à la souplesse de leurs organes. Elle lui est nécessaire pour supporter les travaux pénibles auxquels la société l'assujétit, et qui l'augmentent à leur tour; elle doit même faire son principal mé-

---

tion si peu exacte; car chacun sent qu'il n'y a rien de plus naturel que de manger et de boire, et d'aller à la garderobe.

rite : car on sent bien que, selon les rapports que la nature a mis entre lui et la femme, l'un ne peut pas plaire par les mêmes endroits que l'autre.

Le tempérament, dans la femme comme dans l'homme, peut changer de nature, et de sanguin devenir phlegmatique, mélancolique ou bilieux. Si des sucs mal digérés, ou un air souvent humide, donnent au sang une constitution aqueuse, le tempérament deviendra phlegmatique. Un sang épaissi, qui ne pourra parvenir que difficilement aux extrémités des petits vaisseaux, ou à ces cellules dont le tissu muqueux est composé, peut faire que ces petits vaisseaux ou ces cellules s'oblitèrent, et que les gros vaisseaux s'agrandissent dans la même proportion ; et si alors des agitations réitérées du systême nerveux, tendantes à redonner aux humeurs leur fluidité ou leur pureté primitive, achèvent de détruire la substance muqueuse qui modéroit la sensibilité des organes, le tempérament prendra le caractère mélancolique. Enfin, d'autres causes capables de donner de l'activité et de la chaleur aux humeurs, et d'imprimer de la roideur aux fibres et à la matière spongieuse qui les entoure, peuvent rendre le tempérament bilieux.

Cependant les causes qui agissent sur le tempérament des femmes, ne sont pas en aussi grand nombre que celles qui altèrent le tempérament des hommes. Les différens arts auxquels ces derniers s'appliquent, modifient leur constitution de mille manières. L'existence civile des femmes est moins variée ; les occupations de la plupart de celles qui ont le bonheur de travailler, sont presque partout les mêmes, et se réduisent à des travaux qui, n'agitant pas excessivement le corps ni l'esprit, servent à faciliter les fonctions vitales, et à maintenir également la santé et la beauté. Mais le travail, même le plus excessif, n'est pas si à craindre qu'une oisiveté absolue. Le besoin, qui force certaines femmes de la dernière classe du peuple à des travaux qui sembleroient devoir être réservés pour les hommes, ne les prive que de quelques agrémens. L'excessive indolence détruit à-la-fois la santé, et ce que les femmes aimeroient plus que la santé, s'il pouvoit subsister sans elle, je veux dire la beauté. La médecine a autant de peine à étayer les foibles fondemens de l'une, que la coquetterie en a pour déguiser le délabrement de l'autre, dans les femmes que leur état, ou un goût pernicieux, condamne à une inaction perpé-

tuelle. Car un des maux les plus difficiles à guérir doit être, sans contredit, celui qui semble ôter à la nature les moyens dont elle se sert pour combattre tous les autres. Les médecins qu'une longue pratique a éclairés sur la marche ordinaire de la nature dans les maladies, savent que rien n'est plus opposé à cette marche, que les symptomes nerveux qui peuvent survenir; et ils n'ont que trop souvent lieu dans les maladies des personnes en qui l'abus de l'opulence, l'oisiveté et les passions ont altéré la sensibilité primitive. Cette opposition qui est entre les mouvemens nerveux et les mouvemens ordinaires que la nature affecte ou doit affecter dans les maladies, a porté M. de Bordeu (1) à donner le nom d'*irrégulières* à celles qui ont un caractère spas-

(1) *Traité de médecine théorique et pratique*, extrait des ouvrages de M. de Bordeu, par M. Minvielle. Voici comme ce dernier s'exprime : L'anomalie qui paroit dans les symptomes des maladies nerveuses, marque qu'il règne un tel désordre dans les forces organiques, qu'on a tout lieu de craindre qu'elles ne puissent amener une crise heureuse. Des remèdes un peu actifs, administrés tout de suite dans ces cas, ne font qu'augmenter ce désordre déjà existant; et pour que ceux-ci agissent avec

modique. L'oisiveté, outre qu'elle empêche les organes d'acquérir cette fermeté qui rend leurs mouvemens plus efficaces et plus assurés, fait que les humeurs n'éprouvent point cette transpression qui les épure, en les faisant passer fréquemment par les différentes filières et les différens vaisseaux : forcées de croupir, faute d'action de la part des solides, elles s'altèrent par le repos ; leur mixtion se dérange ; les principes qui la formoient se séparent, et produisent des combinaisons malfaisantes.

L'exercice est donc nécessaire ; mais la constitution des femmes ne comporte qu'un exercice modéré. Leurs foibles bras ne sauroient supporter des travaux trop rudes et trop longtemps continués, et les graces s'accommodent peu de la sueur et du hâle. Un travail excessif maigrit et déforme les organes, en détruisant, par des compressions réitérées, cette substance cellulaire qui contribue à la beauté de leurs contours et de leur coloris. L'exercice que les femmes d'une condition moyenne trouvent

---

fruit, il faut que la nature les seconde, sans quoi ils ne produisent qu'un effet pernicieux ; ce qui arrive dans ces maladies. Pag. 273.

dans des occupations utiles et indispensables ; est le plus salutaire, parce qu'il joint aux effets naturels du travail la satisfaction intérieure que donne l'accomplissement d'un devoir : il est par-là plus propre à remplir l'ame, et à l'empêcher de trop peser sur elle-même, comme elle fait dans les personnes dominées par la paresse.

La promenade, par laquelle les gens oisifs croïent s'acquitter envers la loi générale qui nous condamne à nous occuper et à agir, n'est point un travail, mais un délassement du travail : elle n'en a point les effets, comme elle n'en remplit point les conditions. Ce genre d'exercice, au lieu d'imprimer un mouvement égal à tout le corps, ou du moins un mouvement alternatif aux différens muscles, ne fait mouvoir que les parties inférieures du corps ; toutes les parties supérieures restent immobiles. Les humeurs à qui les premières ont donné une impulsion vive, doivent éprouver de la part des autres une résistance considérable, qui en rend le cours peu uniforme, et la distribution inégale. Il y a encore cet inconvénient dans les promenades, surtout dans les promenades solitaires des personnes d'une santé foible, ou d'une constitution mélancolique ; c'est qu'elles sont une occasion pour ces personnes

de se livrer à tout le vide de leur ame, à cette intempérance d'idées qui les charment en fatiguant les ressorts de leur esprit, et aux extatiques visions dont elles se repaissent : de sorte que le fruit qu'on retire de cette espèce d'exercice, est d'en revenir la tête et les jambes excédées pour retomber dans une inertie pire que celle dont on vouloit par-là se garantir. Si on se promène purement par régime, la promenade, ne nous intéressant pas assez pour nous enlever hors de nous-mêmes, nous permet trop de penser au motif qui nous fait promener, et qui devient par conséquent un sujet de contention d'esprit, capable d'empêcher l'effet d'un tel remède. Baglivi dit qu'en pensant trop à sa digestion on ne digère point : il en est de même des autres actions vitales ou animales ; on les trouble en s'en occupant. Il faut à l'homme un travail réel ; et le plus avantageux seroit celui qui exerceroit également le corps et l'esprit, et qui maintiendroit un juste équilibre entre les forces morales et les forces physiques. C'est après un semblable travail que la promenade seroit un délassement aussi salutaire qu'agréable (1), parce qu'au lieu d'y porter les idées

(1) *Théorie des Sentimens agréables, p. 116.*

tristes et noires d'un être oisif, on n'y porteroit que des organes que l'impression du travail auroit rendus plus avides de nouvelles sensations : c'est alors qu'un air pur, un ombrage frais, et le parfum suave des fleurs, verseroient efficacement dans l'âme, avec l'oubli des occupations passées, les forces nécessaires pour en supporter de nouvelles.

Il ne faut pas que l'exercice soit l'objet d'un calcul trop scrupuleux, ni s'occuper la montre à la main ; il vaut mieux consulter son goût actuel, ou plutôt l'instinct, dont l'impulsion est toujours sûre, que les idées chimériques d'ordre et de régularité auxquelles certaines personnes se soumettent servilement. Un genre de vie trop compassé, en asservissant celui qui le prend à l'empire de l'habitude, l'expose davantage aux atteintes des maladies, au lieu de l'armer contr'elles. Notre machine ne doit pas être plus réglée que l'élément qui l'environne. Il faut se reposer, travailler, se fatiguer même, selon que le sentiment de nos forces actuelles le permet. Ce seroit une prétention ridicule que de vouloir se réduire à une parfaite uniformité, et garder toujours la même assiette, quand tous les êtres, avec lesquels nous avons les rapports les plus intimes, sont dans une vicissitude

continuelle. Le changement est même nécessaire pour nous préparer aux secousses violentes qui quelquefois ébranlent les fondemens de notre existence. Il en est de nos corps comme des plantes, dont la tige se fortifie au milieu des orages et par le choc des vents contraires.

L'équitation a paru une ressource suffisante contre les suites dangereuses de la mollesse; mais cette espèce d'exercice, que certains états de maladie rendent quelquefois nécessaire, ne peut guère devenir l'exercice ordinaire et journalier des femmes; elles ne sauroient en tirer le même fruit que les hommes. Elles sont obligées de le prendre ou avec trop de danger, ou avec des précautions qui le rendent inutile. D'ailleurs, en montant à cheval, elles paroissent se dépouiller des graces qui leur sont naturelles, sans prendre celles du sexe qu'elles veulent imiter.

Un exercice plus compatible avec les agrémens propres aux femmes seroit sans contredit la danse, si la manière la plus commune dont on s'y livre parmi nous n'étoit plus capable d'énerver que de fortifier les organes. Les anciens, qui avoient le secret de faire servir les plaisirs des sens au profit du corps, avoient fait de la danse une partie de leur

gymnastique. Il en étoit de même de la musique; ils l'employoient pour calmer les mouvemens désordonnés de l'ame, et quelquefois pour guérir les maladies du corps; car, par les moyens qui affectent l'une, on a une prise naturelle sur l'autre. Dans la naissance des corps politiques, les amusemens sont assortis à la sévérité des institutions dont ces corps tirent leur force; mais, lorsqu'on est parvenu à faire de ces amusemens un pur objet de volupté, ils ne sont plus propres à remplir les vues du philosophe ni celles du médecin.

Les mêmes raisons qui éloignent les femmes d'un travail violent et soutenu leur interdisent aussi les travaux plus dangereux encore d'une étude suivie. La science, que les hommes achètent presque toujours aux dépens de leur santé, ne sauroit dédommager les femmes de la détérioration de leur tempérament et de leurs charmes. Qu'elles abandonnent aux hommes la vaine fumée qu'ils cherchent dans cette acquisition dangereuse : la nature a assez fait pour elles; ce seroit un attentat contre elle de flétrir les dons précieux qu'elles lui doivent. Une forte contention d'esprit, en dirigeant vers la tête la plus grande partie des forces vitales, fait de cet organe un centre

d'activité qui ralentit d'autant l'action de tous les autres organes. Une personne profondément occupée n'existe que par la tête; elle semble à peine respirer. Toutes les autres fonctions se suspendent ou se troublent plus ou moins; la digestion en souffre surtout: les sucs mal élaborés deviennent plus propres à former des embarras ou de mauvais levains qu'à réparer les déperditions qui sont une suite nécessaire du mouvement qui entretient la vie. Le corps privé des sucs qui le renouvellent, ou souillé par des humeurs excrémentitielles qui y séjournent trop longtemps languit, se fane, et tombe comme un tendre arbrisseau planté dans un terrain aride, et dont l'ardeur du soleil a desséché les branches; ou bien le principe qui surveille les organes, trop longtemps fixé loin d'eux par la méditation ou par la lecture, lorsqu'enfin il y est rappelé, y rencontrant des matières étrangères ou dégénérées, se trouble, s'agite pour les chasser, et ouvre cette scène tumultueuse de mouvemens irréguliers qu'on appelle *vapeurs* ou hypocondriacisme.

Cette affection familière aux gens de lettres, seroit une suite plus naturelle et plus infaillible d'une étude sérieuse dans les femmes qui se-

roient assez dupes pour s'y livrer. Leurs organes délicats se ressentiroient davantage des inconvéniens inévitables qu'elle entraîne. Aussi un instinct salutaire semble-t-il les en écarter, comme d'un précipice qui, pour être couvert de fleurs, n'en est pas moins affreux, et dirige leurs goûts vers les objets frivoles. Les hommes qui veulent flatter les femmes, disent que ce goût est notre ouvrage, et que nous leur fermons la porte des sciences, pour nous assurer exclusivement ce genre de supériorité. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'elles ne s'en soucient guère ; et c'est avec raison. On veut les louer sur l'esprit qu'elles pourroient avoir, comme s'il n'y avoit point d'éloges à donner à celui qu'elles ont.

La principale destination des femmes étant de plaire par les agrémens du corps et par des graces naturelles, elles s'en écarteroient en courant après la réputation que donne la science ou le bel esprit. Car il est certain que s'ils procurent des avantages précieux à la société, ceux qui résultent d'un corps sain, et d'un esprit libre et aisé, sont rarement le partage des personnes qui se livrent à un desir immodéré de s'instruire, ou qui se dévouent à la fonction pénible et ingrate d'éclairer leurs semblables.

Celles-ci sont le plus souvent des hommes qui, travaillant sans cesse à enrichir le monde par des découvertes utiles et par de nouvelles vérités, ou à l'amuser par des écrits agréables, consentent à y être nuls par leur personne. Presque toujours déplacés ou par leurs prétentions, ou par cette indifférence apathique que donne la méditation, ils sont au milieu de leurs contemporains comme des hommes d'un autre siècle, ignorant les usages les plus communs et les plus indispensables, et toujours occupés d'autres objets que ceux qui conviennent à leur situation présente. « Cela, dit Mon» tagne, les rend ineptes à la conversation » civile, et les détourne des meilleures occu» pations. Combien ai-je vu, de mon temps, » d'hommes abestis par une téméraire avidité » de science? ». Le chancelier Bacon (1) avoue que c'est un inconvénient assez ordinaire aux lettres. Mais cet inconvénient seroit plus sensible et plus choquant dans les femmes, dont l'af-

(1) *Aliud vitium litteratis familiare, quod faciliùs excusari potest quàm negari, illud nimirum, quòd non facilè se applicent et accommodent ad personnas quibuscum negotiantur aut vivunt*, Fr. Bacon. de augment. scientiar. Lib. I, pag. 22.

fabilité et le caractère conciliant, qui leur ont été donnés pour tempérer la rudesse naturelle de l'homme, ne sauroient s'accorder avec la morgue du savoir. Enfin, les idées des gens de lettres, même les plus exempts de ces défauts, ont toujours un air de contrainte qui leur ôte le naturel et la grace; et comme le plus souvent elles ne leur appartiennent pas, on pourroit les comparer à des dépouilles qu'on a été chercher dans des tombeaux; elles sont inanimées et froides comme les cendres des morts auxquels on les a dérobées; ou bien, si elles leur sont propres, comme elles sont le fruit du travail, elles ne ressemblent pas mal à ces fruits avortés, sans beauté comme sans saveur, que l'art arrache à la nature, pour flatter la vanité ou soulager l'impatience des riches (1).

Au contraire, l'esprit des femmes, inculte, mais pétillant, brille d'autant plus, qu'il n'est point étouffé par un savoir indigeste. Son caractère original le rend piquant; sa liberté lui

(1) Nous ne disons point ceci pour détourner les femmes de donner à leur esprit une culture honnête, mais pour les éloigner d'un excès qui rend souvent ridicule, et qui nuit presque toujours à la santé. Au surplus, les études d'agrément sont les seules qui leur conviennent.

donne

donne des graces. Leurs idées n'ont rien de gêné, de contraint; leurs expressions sont la véritable image de leur ame, irrégulières, mais pleines de naturel et de vie. Leur conversation toujours vive et animée, peut se passer de la science, et a par elle-même un intérêt que toutes les ressources de l'érudition ne sauroient lui donner. Tout lui sert d'aliment: leur esprit sait tirer parti des moindres objets, et ressemble au feu qui convertit en sa substance tout ce qu'il touche, et communique son éclat aux matières les plus viles, et qui en paroissent le moins susceptibles. Enfin, comme les femmes sont un des plus grands mobiles et un des principaux liens de la société, la nécessité d'étudier continuellement quels sont les ressorts qui en font agir les membres, et d'y mettre leur foiblesse à l'abri des chocs que le jeu de ces ressorts nécessite, leur donne cette sagacité qui sait quand et comment on doit agir, et parler, l'art de mesurer ses démarches, de graduer ses actions et son langage selon les circonstances, une certaine habitude de saisir d'un coup d'œil toutes les convenances, en un mot, l'esprit de société, que bien des gens disent être le meilleur de tous.

D'ailleurs, une femme en sait toujours assez;

non point, comme disoit un duc de Bretagne, parce qu'elle sait *mettre de la différence entre la chemise et le pourpoint de son mari*, mais parce qu'avec une mémoire facile et une tournure d'esprit légère et agréable, elle a l'art de multiplier les connoissances que le commerce des hommes, où quelques lectures furtives et passagères, peuvent lui procurer. On ne sera point étonné de l'étalage scientifique que fera un homme qui vient de pâlir sur des livres; mais un des charmes de la conversation des femmes, surtout quand la prétention en est bannie, c'est de paroître savoir tout, sans avoir jamais rien appris.

Pourroient-elles sacrifier tant d'avantages réels à un vain fantôme? se livrer à des travaux où elles ont tout à perdre et rien à gagner; et se dessécher par des veilles multipliées, pour acquérir un titre qui ne peut jamais chez elles qu'être subordonné à un autre genre de mérite? Leur intérêt est donc de tâcher de trouver des exercices qui soient propres à développer et à perfectionner leurs facultés naturelles, sans nuire à leur tempérament.

Parmi les moyens que les hommes ont inventés pour adoucir le poids d'une vie livrée à l'ennui et à l'inutilité, il en est un qui, comme

un fléau contagieux, désole la société, et n'est pas moins funeste aux mœurs qu'à la santé, parce qu'il produit le double effet de la paresse et d'une passion vive. L'avarice qui en est l'ame, pour mieux se déguiser, lui a donné les noms d'amusement et de jeu. Qu'on se représente un cercle de personnes clouées sur des chaises, autour d'une table, et dans un atmosphère usée et corrompue; dont le corps est immobile, tandis que leur esprit est dans une agitation extrême, alternativement ballottées par l'espoir et la crainte; seulement occupées du soin de captiver les faveurs de l'aveugle dieu auquel elles sacrifient; qui, se laissant entraîner au gré de la passion qui les anime, oublient et les devoirs qui les appellent et les heures qui s'écoulent, et ne sortent enfin de ce violent accès que pour se plonger dans des chagrins plus réfléchis; et on aura une idée de ce qu'on appelle jeu. D'après cette idée, on conçoit que rien n'est plus capable de troubler l'ordre des fonctions animales et la régularité des mouvemens vitaux, qu'un pareil défaut d'équilibre entre le physique et le moral; que les humeurs dérangées par-là dans leur cours, ne reçoivent point les préparations nécessaires aux secrétions qu'elles doivent subir, et que, forcées de cir-

pir dans quelque viscère, elles y forment des empâtemens dangereux, ou que, rejetées comme nuisibles vers la peau, sous la forme de dartres ou d'autres espèces d'éruptions, elles en détruisent le poli, la souplesse et l'éclat. Il faut ajouter que cet état d'agitation, souvent répété, doit à la longue faire contracter un caractère irascible, et donner à la sensibilité une énergie vicieuse qui tourne toujours au détriment de la machine.

Ainsi une femme qui auroit quelque chose de plus à risquer que sa santé, seroit doublement intéressée à éviter le jeu. Il entraîne ordinairement des veilles trop prolongées, qui échauffent et affaissent le corps. Il semble à la vérité que les femmes les supportent mieux que les hommes; ce qui vient sans doute de ce que les sensations dans ceux-ci sont plus profondes, et que l'attention superficielle avec laquelle les femmes effleurent les objets, les sauve de la fatigue que leurs impressions produisent. Il se peut aussi que les travaux sérieux et contentifs des hommes, leur rende le calme bienfaisant du sommeil plus nécessaire. Il est néanmoins toujours vrai que la lumière artificielle, par laquelle on tâche de remplacer celle du soleil, nuit aux ressorts de la vue; et que plus on en

multiplie les foyers, qui sont toujours trop près de cet organe, plus on en augmente les mauvais effets, sans en corriger l'uniformité fatigante. Car la lumière des bougies, bien loin de laisser aux objets leurs couleurs naturelles, comme fait la lumière douce et variée de l'astre du jour, au contraire les confond toutes. La variété des couleurs qui forment le tableau de l'univers, est peut-être une des causes qui nous le font contempler toujours avec plaisir, et sans produire en nous la lassitude. Enfin, par la clôture continuelle que le jeu exige, on se dérobe aux influences salutaires de l'air, qui est un des ingrédiens les plus essentiels à notre existence, qui nous anime, et donne à nos organes le ton et le ressort convenables. La fraîcheur d'un beau matin, les émanations restaurantes des végétaux, et le spectacle ravissant de la nature, sont perdus pour une personne qui passe la nuit à jouer, et le jour à dormir.

Nous nous trouvons naturellement conduits à parler des effets des passions, en parlant de l'amour du jeu, qui en est une. Les passions qui ont leur source dans ce principe qui met en mouvement tous les êtres animés, et qu'on appelle amour de nous-mêmes, sont une des causes les plus destructives de nos corps. Ce

qui étoit fait pour nous mener au bien-être, devient l'instrument de notre ruine, par l'abus que nous en faisons. Les passions, dans l'institution de la nature, ne devoient être que des mouvemens brusques et passagers, L'animal en danger, devoit pourvoir à sa sûreté par des efforts et des moyens indépendans de la réflexion : une impulsion involontaire et irrésistible le devoit porter à propager son espèce; mais ces momens, aussi rares qu'orageux, étant passés, il devoit rentrer sous la direction d'un instinct paisible. Ainsi les passions étoient nécessaires. Les hommes ont rendu cette arme dangereuse pour eux-mêmes, à force de l'aiguiser. Dans l'état actuel de certaines sociétés, les passions ne sont qu'un accès continuel qui en agite les membres: au lieu d'être comme un souffle léger propre à leur imprmer un mouvement modéré, elles ont acquis un tel degré d'activité en se choquant, qu'elles ne forment plus qu'une tempête affreuse; ou plutôt elles sont devenues un feu dévorant qui consume l'espèce humaine.

Ces expressions ne sont point outrées; elles sont les seules qui puissent désigner les effets réels qu'une passion vive ou lente produit sur l'économie animale. Quoique chaque passion

ait un caractère particulier, et se manifeste par des signes sensibles qui lui sont propres, elles ont toutes cela de commun, qu'elles pervertissent l'ordre et la succession naturelle des mouvemens dont la vie dépend. Dans les passions tristes, l'ame semble abandonner le soin du corps pour ne s'occuper que de l'objet qui l'affecte. On éprouve (1) à la région épigastrique une constriction permanente, une sorte de resserrement qui gêne la respiration, ôte l'appétit, et s'oppose à la digestion. Tous les mouvemens se ralentissent, les humeurs soumises à leur influence vitale s'altèrent, et les parties qu'elles doivent nourrir dépérissent nécessairement.

Quant aux passions fougueuses, outre les secousses irrégulières qu'elles produisent dans les différentes parties du corps, et les refoulemens tumultueux des liquides qui en sont la suite inévitable, elles opèrent un autre effet qui, pour être plus lent et plus caché, n'en est pas moins funeste. Les mouvemens de l'ame occupée d'une forte passion se communiquent à tous les organes; toutes les fibres en sont

(1) *Idée de l'Homme physique et moral.*

agitées; leur mouvement tonique en est accéléré; et l'intensité de ce mouvement, longtemps soutenue; nécessite entr'elles des flottemens réitérés qui détruisent cette substance muqueuse qui leur sert d'enveloppe, et à laquelle elles doivent leur liant, leur souplesse, leur force. Cette substance qui les défend contre les impressions trop fortes des corps étrangers et en émousse la trop grande vivacité, dont les organes tirent leur volume et la beauté de leur forme, anéantie successivement, les abandonne à tous les désordres d'une sensibilité effrénée; avec elle disparoissent la fraîcheur du tempérament et les agrémens du corps, qui font place à une maigreur et une foiblesse souvent incurables. Il seroit sans contredit plus aisé d'exposer tous les ravages des passions, que d'indiquer les moyens de s'en garantir. Chacun doit consulter ses forces; il nous suffit de lui présenter quelques-uns des motifs puissans qui doivent l'exciter à en faire tout l'usage possible.

Parmi les sources les plus fécondes des dérangemens de l'économie animale, l'abus des alimens et des boissons doit tenir un des premiers rangs. Hippocrate a posé, relativement au choix et à la quantité des alimens qu'on

doit prendre, une maxime qui, bien entendue, comprend toutes les règles de la diète. Il dit qu'on ne doit point donner au corps plus d'alimens qu'il n'en peut digérer et consommer (1). Il s'ensuit que la quantité de nourriture nécessaire à chaque individu est déterminée par la constitution, le tempérament, la force et le genre de vie de ce même individu (2). La nature, dans les personnes du sexe, ne doit demander qu'une quantité proportionnée à la foiblesse de leurs organes, et aux exercices peu fatigans dont elles s'occupent. Mais les femmes ainsi que les hommes, en écoutant un appétit trompeur ou factice, transgressent des bornes si légitimes sans s'en apercevoir : et, lorsqu'on est parvenu à confondre l'habitude ou le plaisir avec le besoin, ce n'est plus la nature qui décide de la fréquence et de la durée des repas; on la sollicite avant qu'elle desire,

(1) *Hœc est ciborum offerendorum occasio ut eâ copiâ exhibeantur, quam corpus superare valeat.* De locis in homine.

(2) On trouvera des préceptes très-sages sur cette matière, dans le savant Commentaire que M. Lorry a donné sur les livres diététiques d'Hippocrate.

on la surcharge après qu'elle est satisfaite. Opprimée sous un poids excessif d'alimens superflus ou nuisibles, elle en digère et en assimile ce qu'elle peut; le reste, mis à l'écart, forme dans les viscères, et surtout dans les premières voies, des foyers de corruption qui préparent les maladies, ou du moins deviennent, dans l'endroit où ils se trouvent, un principe constant d'irritation, qui, occasionnant des tiraillemens et opérant une tension inégale des divers organes, en dérange le jeu et les fonctions respectives, et surtout en altère la forme et la couleur. Un visage défait et une certaine pâleur sont les symptomes inséparables du mauvais état des entrailles.

Il y a, à la vérité, des personnes en qui la nature, secondée d'un bon estomac et d'une disposition particulière à s'engraisser, vient à bout de convertir en substance animale tous les alimens qu'on lui présente; mais elles achètent cet avantage par une corpulence et un excès d'embonpoint qui ne sont pas moins contraires à la beauté (1), et peut-être à la

(1) Quand je dis que l'excès d'embonpoint est contraire à la beauté, j'entends aux idées conventionnelles de beauté, reçues parmi nous. Car il est des peuples,

santé, que la maigreur; car ils ôtent au corps ses proportions naturelles, sa souplesse et sa légéreté. On pourroit presque partager les personnes que leur fortune met en état de commettre de fréquens abus dans le manger, en deux classes, l'une formée de gens excessivement maigres, et l'autre de gens excessivement gras.

La règle d'Hippocrate ne se borne point à la surabondance des alimens; elle s'étend aussi à leur qualité, ainsi qu'à celle de la boisson. Un philosophe de ce siècle a dit qu'on pourroit juger du caractère des peuples par la nature des alimens dont ils se nourrissent. En effet, le caractère tient à la constitution physique, et celle-ci détermine le choix des alimens qui

---

tels que les Egyptiens, chez lesquels l'embonpoint est un mérite, puisque leurs femmes font tout ce qu'elles peuvent pour se le procurer. Prosper Alpini (*Medic. AEgytior.*) nous apprend les moyens dont elles se servent pour remplir cet objet. « Elles sont dans l'usage, » dit-il, lorsqu'elles sont au bain, de prendre un po- » tage fait avec une poule engraissée avec beaucoup de » soin, et de manger ensuite toute la poule dans le bain » même. » L'auteur cité ne dit point si cette recette réussit; on conviendra du moins qu'elle n'est ni difficile ni rebutante.

à leur tour renforcent le caractère. Il y a tel peuple auquel il faut des viandes et des boissons fortes, comme plus analogues à la constitution vigoureuse dont il est doué. Il en est d'autres où les individus, énervés par la chaleur du climat, se trouveroient accablés par ces mêmes viandes : des alimens aqueux et légers sont plus assortis à la foiblesse de leurs organes. La constitution des femmes se rapproche de celle des derniers. Aussi leur goût en général, quand il n'est point dépravé, les porte-t-il à donner la préférence aux mets et aux boissons qui n'exigent pas une grande dépense de forces digestives, dont les principes constitutifs n'aient pas une action trop forte sur les fibres délicates de leurs solides : les végétaux, les fruits, le laitage, etc. sont pour l'ordinaire les mets qu'elles recherchent.

Cependant il n'est pas rare de voir des femmes passionnées pour les viandes de haut goût, et pour les liqueurs spiritueuses et aromatiques. Il est vrai que le plus grand nombre de ces femmes sont maigres et d'un tempérament bilieux. Tant il est vrai que le goût n'est pas toujours un guide sûr pour décider le choix des alimens. La nature est tous les jours en défaut relativement aux sensations qui déter-

minent ses appétits. En général, elle est avide de celles qui nous remuent vivement. Comme l'agitation est un caractère inhérent à la vie, et que par conséquent nous n'avons jamais un sentiment plus intime de notre existence que lorsque nous sommes agités, nous courons, après tout ce qui peut produire en nous cette agitation agréable. Elle est le principe de ce goût incorrigible qu'ont certaines personnes pour les alimens salés ou épicés, pour les liqueurs spiritueuses, pour le café, pour le tabac, etc. Mais toutes ces choses nous détruisent en nous flattant; car elles n'agissent qu'en augmentant le mouvement des fibres qu'elles agacent; et l'ébranlement qu'elles causent fait toujours place à un affaissement qui nous rend de plus en plus leur action nécessaire, au point de ne pouvoir plus exister sans elles. On sait que le café ôte le sommeil à beaucoup de personnes, et que même celles qui sont le plus habituées à son usage éprouvent, après l'avoir pris, une espèce de léger mouvement de fièvre, qui est précisément la cause de cette satisfaction ou plutôt de cette ivresse momentanée que procure cette boisson séduisante. Comme un vent officieux, elle écarte tous les nuages qui offusquoient l'ame; elle

ranime les ressorts assoupis de la pensée, et donne à nos idées un cours plus rapide et plus dégagé. Elle est la source où beaucoup de gens de lettres vont épurer leur verve et puiser cette ardeur qui les dispose à produire : c'est l'Hippocrène de beaucoup de poètes. Mais le but qu'on se propose dans son usage, et l'effet réel qu'elle opère, prouvent qu'elle convient peu au sexe et à l'âge destinés à briller par les avantages du corps plutôt que par les talens de l'esprit.

En exposant les effets de l'oisiveté, des passions et de l'intempérance, nous avons fait connoître les causes les plus actives et les plus universelles des altérations du tempérament. Il en est sans doute d'autres moins générales et plus accidentelles. Elles exigeroient un détail qui n'entre point dans notre plan. Nous nous contenterons de dire quelques mots de l'emploi trop fréquent que font les femmes de certains moyens qu'on appelle *cosmétiques* (1);

(1) Cosmétique vient du mot grec *cosmos*, qui signifie *ornement* ou de *cosmein*, *orner*. Les cosmétiques, ou remèdes destinés à perfectionner la beauté, sont une des branches les plus lucratives de la charlatanerie. Les femmes qui font dépendre leur existence de la beauté,

parce qu'ils ont la beauté pour objet, et dont l'administration est souvent abusive; car on ne doit pas s'attendre que sur une chose qui les touche de si près elles soient plus modérées que dans tout le reste. Quand les moyens qu'elles mettent en usage n'ont pour but que la simple propreté, ils ne peuvent être qu'utiles. C'est assurément une pratique aussi saine que louable d'enlever de temps en temps le limon et la matière excrémentitielle que la transpiration laisse sur la peau, surtout si on n'emploie que de l'eau tout au plus légérement aiguisée avec quelque acide qu'on peut encore affoiblir en l'enveloppant dans quelque substance mucilagineuse. Le plus sûr cependant est de n'ajouter aucun ingrédient à l'eau simple, parce que telle liqueur dont l'action se bornera à donner du ton et de l'élasticité à la peau dans certains sujets fera, sur d'autres plus sensibles, l'effet d'une liqueur styptique, et les exposera aux suites presque toujours fâcheuses de ces tentatives imprudentes qu'on hasarde trop souvent

---

doivent être aussi crédules sur ce qui intéresse un point aussi essentiel pour elles, que les hommes le sont en général lorsqu'il s'agit de leur santé.

pour se délivrer de quelque difformité : telles sont celles où l'on se propose de faire disparoître de la peau des taches, des rousseurs, des croûtes dartreuses qui en ternissent l'éclat.

De ces diverses impressions, les unes sont ineffaçables, parce qu'elles tiennent à la constitution primitive de cet organe ; les autres sont nécessaires, parce qu'elles sont le résultat excrémentitiel des dernières digestions, ou le fruit de l'impulsion active du principe vital qui pousse au dehors, et vers un organe dont les affections intéressent peu la vie, une matière qui deviendroit une cause infaillible de corruption si elle séjournoit longtemps dans des organes plus essentiels. Cette matière éruptive qui, même en dégradant la peau, atteste la vigueur et l'activité vigilante de la nature, doit être nécessairement évacuée ; et les agrémens qu'elle ôte, tout précieux qu'ils sont, ne doivent pas être mis en balance avec les inconvéniens attachés à sa suppression. Les moyens ordinaires qu'on met en usage pour dissiper les taches qu'elle produit ne peuvent être que des remèdes qui, par leur action astringente sur la peau, répercutent vers les parties internes la matière dangereuse que la nature plus sage tâchoit d'en écarter. Ne pouvant

vant la chasser par la voie la plus favorable, elle tente de s'en débarrasser par d'autres émonctoires où cette matière laisse presque toujours des traces funestes, et qu'elle altère ou dénature tôt ou tard; et l'effet le moins à craindre qui résulte de cette perversion des mouvemens naturels est un état de langueur pire cent fois que les défauts superficiels et tout au plus incommodes qu'on vouloit éviter.

L'espoir trop crédule de redresser la nature, a aussi fait inventer des moyens mécaniques pour prévenir ou corriger des défauts qu'on attribue pour l'ordinaire à ses erreurs, mais que bien souvent on pourroit, peut-être avec plus de raison, imputer à nos vices. La nature simple et livrée à sa marche droite et uniforme, produit peu de bossus, de boiteux, et de tous ces êtres informes dont fourmillent tous les lieux où elle est continuellement outragée par des mœurs qu'elle réprouve. C'est aussi dans ces lieux que l'usage des corps de baleine est le plus en vogue. On prétend par ce secours artificiel perfectionner la taille, qu'au contraire on dégrade ou qu'on empêche de se former. Les médecins et les philosophes se sont élevés avec autant de force que de raison contre l'abus qu'on fait des corps; ils l'ont représenté

SECONDE PARTIE.

Des Différences particulières qui distinguent les deux Sexes.

CHAPITRE PREMIER.

Des Organes et des Moyens particuliers par lesquels la Femme concourt à la génération.

Il y a des auteurs (1) qui ont cru voir beaucoup de ressemblance entre les parties génitales de la femme et celles de l'homme. Ils disent que si par la pensée, on replie vers l'intérieur des organes qui se présentent extérieurement dans l'homme, et qu'on les place dans le siége qu'occupent les parties plus cachées de la femme, ou qu'on amène du dedans au dehors les organes que la femme emploie à la

(1) *Rodericus à castro. Universa muliebr. morb. medicina.* Lib. I, c. 11.

génération, pour leur donner une position aussi apparente que celles qu'ont les organes du premier, on trouvera entr'eux de l'analogie, et une certaine conformité de structure. On peut être assuré que ces auteurs ont été séduits par des rapports faux ou peu approfondis. La seule différence des fonctions de l'homme et de la femme, dans l'œuvre importante de la génération, suffit pour éloigner toute idée de similitude entre les organes par lesquels chacun d'eux y coopère; et on conçoit naturellement que des parties destinées à recevoir, ne doivent vent pas être faites comme celles dont la fonction est de donner, indépendamment des effets qui, n'étant propres qu'à la femme, exigent d'elle ou des organes particuliers, ou des organes différens. Ainsi, de quelques manière qu'on envisage, de quelque manière qu'on arrange celles de l'homme, on n'y trouvera jamais rien qui puisse admettre, conserver, et enfin produire au jour un nouvel être. Qu'on renverse aussi le siége et les fonctions des organes de la femme, il sera encore moins aisé d'y apercevoir quelque caractère qui indique en elle un sexe actif et puissant. L'homme et la femme sont donc deux individus qui, tenant à la même espèce par les traits généraux, diffè-

rent néanmoins par le sexe; qui, destinés à remplir de concert un même objet, y portent des instrumens différens, selon la différente manière dont chacun doit y concourir.

La matrice est dans la femme l'organe dont les affections et les usages sont les plus connus. Elle est placée dans le bassin, entre la vessie et le dernier intestin. Dans les filles qui ne sont point nubiles, elle est petite, dure, applatie, et sa cavité contiendroit à peine une petite amande; mais lorsque, aux approches de la puberté, la nature vient mettre cet organe en exercice, les humeurs qui y abordent et qui le pénètrent en changent la consistance, le volume et les dimensions; il devient plus mol, plus arrondi et plus grand. Le commerce des deux sexes et ses suites rendent encore ces rapports plus sensibles : mais le plus grand degré d'expansion qu'il reçoive, est celui qu'il a dans les derniers mois de la grossesse.

Cet organe ressemble assez à une poire creuse : la partie pointue qu'il présente, et qu'on appelle le museau de la matrice, est percé par une ouverture transversale, et s'avance dans le vagin; et c'est par cette ouverture et par le vagin que l'enfant vient au monde, comme c'est par-là que l'amour a été

lui donner l'être. L'extrémité opposée ou supérieure, s'appelle le fond de la matrice. C'est à ce fond que s'attache le *placenta*, ou cette espèce de gâteau formé d'un amas de vaisseaux unis par une substance muqueuse, par lequel les enveloppes du fœtus adhèrent à la matrice.

Des parties latérales de la matrice, partent deux tuyaux, appelés *trompes de Fallope*, longs de trois à quatre pouces, plus menus par le bout qui tient à la matrice, et plus évasés par l'extrémité qui touche aux ovaires; ce qui a fait donner à celle-ci le nom de *pavillon*. L'usage de ces parties est encore plus fort problématique, ainsi que celui des ovaires.

Les ovaires sont deux corps ovales et applatis placés à côté et près du fond de la matrice, à laquelle ils tiennent par le ligament large et par un côté du pavillon des trompes; adhérence qui cependant n'est pas assez forte pour les empêcher de flotter dans le bas-ventre. Ces corps sont alternativement appelés ovaires et testicules, selon le système qu'on adopte; ovaires, lorsqu'on les regarde comme le réservoir des œufs, et qu'on croit que l'embryon se forme dans un œuf; testicules, lorsque, regardant l'embryon comme le résultat du mélange des

semences de l'homme et de la femme, on les prend pour le réservoir de la semence. Dans le premier cas, l'œuf, fécondé par la liqueur prolifique du mâle, se detache de l'ovaire, et tombe dans le pavillon de la trompe de Fallope, qui, par le mouvement vermiculaire dont elle est douée, le conduit dans la cavité de la matrice : dans le second cas, cette même trompe sert de canal à la semence de la femme, pour la porter dans le même endroit, supposé que le fœtus ne se forme point dans les ovaires ou dans la trompe, comme cela est quelquefois arrivé. C'est par ce conduit aussi que la semence de l'homme, introduite dans la matrice, est supposée passer pour aller féconder l'œuf dans les ovaires, ou se combiner avec la semence de la femme.

Le vagin, la matrice, les trompes de Fallope et les ovaires, tiennent aux parties voisines et adjacentes par la membrane commune qui tapisse tous les organes du bas-ventre, et leur assiette est encore affermie par leur union réciproque.

Ces différens organes, comme toutes les autres parties du corps, offrent des vaisseaux de différens genres, des artères, des veines, des vaisseaux lymphatiques. Les artères qui

fournissent le sang à la matrice viennent des artères spermatiques et des hypogastriques, dont les dernieres ramifications se rendent aux ramifications correspondantes d'autant de veines qui portent les mêmes noms. Les vaisseaux lymphatiques, qui sont une production des vaisseaux sanguins, vont, à travers les détours du mésentère, se déboucher dans le réservoir de *Pecquet.*

Les ovaires reçoivent le sang des artères spermatiques, qui sont celles qui le portent aux organes où s'élabore la semence de l'homme ; et cela a paru à quelques auteurs un motif de plus pour donner aux premiers le nom de testicules. Mais ces artères ne sauroient être considérées sous un autre rapport que celui de vaisseaux destinés à apporter des matériaux, sans influer sur la manière dont la nature doit les mettre en œuvre. Le même sang, dont la nature tire dans l'homme la liqueur séminale, pourroit bien, dans la femme, servir à des usages différens; et l'identité de nom et de structure de ces vaisseaux, est insuffisante pour prouver celle des fonctions des parties où ils se rendent dans les deux sexes.

Toutes ces parties sont, comme tous les organes destinés à exécuter de grands mouve-

mens, composées de différens ordres de fibres. Elles en offrent de tendineuses, diversement disposées, pour que leur action puisse varier selon le besoin.

Des parties qui doivent, dans la machine humaine, acquérir un ascendant aussi singulier que celui qu'ont les organes de la génération, dont la sensibilité doit, pour ainsi dire, subjuguer celle de toutes les autres parties, et devenir un centre dominant de mouvement et d'action, devoient être pourvues d'une grande quantité de nerfs. C'est ce qui a lieu par rapport aux parties que nous venons d'exposer. Ces nerfs leur viennent des nerfs de la moëlle épinière, qui sortent par les trous des vertèbres, des lombes, et de l'os *sacrum*.

Si, de l'examen des organes internes, on passe à celui des parties externes, on trouvera partout des différences qui sont une suite de l'organisation des premiers, et des usages auxquels la nature les a destinés : on verra que des parties qui se trouvent dans un sexe ne se trouvent point dans l'autre ; que les parties extérieures de l'homme portent un caractère d'utilité sensible, au lieu que celles de la femme semblent n'être que de simples organes du plaisir. Celles qui existent dans les deux sexes sont

totalement différentes : telles sont les mamelles qui dans l'homme sont à peine marquées ; il pourroit même se passer de cette esquisse, puisqu'il n'en tire aucun usage. Le volume et la forme que cet organe a dans la femme, sont visiblement relatifs à l'obligation naturelle qui lui est imposée de nourrir les enfans.

C'est dans ces différences dans lesquelles la raison froide ne trouve qu'un objet d'utilité et qu'une simple convenance d'instrumens, que résident cependant le lien invincible dont la nature se sert pour rapprocher les deux sexes, et cet attrait puissant qui les porte à s'unir. Nous sommes excités à la conservation de notre espèce par un sentiment aussi vif, aussi involontaire que celui qui nous attache à la conservation de notre individu. Des fonctions aussi intéressantes ne devoient point dépendre des incertitudes d'une volonté capricieuse ; nous devions y être poussés par un mouvement qui fît taire tous les autres intérêts devant celui-là. Chaque individu a bien en lui les moyens de se conserver ; mais non celui de se reproduire ; il a besoin, pour remplir ce grand objet, du concours d'un autre individu qui lui ressemble par son espèce, et qui soit différent par son sexe. De ce besoin naît la dépendance

réciproque des deux sexes. Aussitôt qu'ils viennent à connoître leurs véritables rapports, il ne leur est plus permis de se regarder de sang froid : l'un ne voit dans l'autre qu'un moyen de félicité, et que le complément de son être : ils s'élancent l'un vers l'autre avec une vivacité proportionnée à la force avec laquelle la nature leur parle en faveur de l'espèce ; et pour s'enchaîner mutuellement, l'un emploie la prière, et l'autre un tendre artifice. Tel est le charme inconcevable attaché à la différence des sexes, que si les desirs naturels la font rechercher comme le terme où ils doivent cesser, elle ranime à son tour ces mêmes desirs lorsqu'ils sont éteints ; elle leur sert d'aliment, elle est encore un plaisir lorsque le premier de tous est évanoui. Le malheureux à qui un couteau fatal semble avoir rendu l'autre sexe inutile, voit encore en lui, sinon le bonheur, du moins une image du bonheur ; il tourne en frémissant autour de ce fantôme, il s'attache à lui, il ne peut s'en séparer, et jouit au moins de ses tentatives au défaut de la véritable jouissance (1).

(1) On pourroit nous dire que, dans ce cas, le rapport instrumental n'existant plus, son effet devroit aussi ces-

Quelque porté qu'on soit à se faire illusion sur le principe de ces traits aigus qu'un sexe éprouve à la vue de l'autre, on ne peut s'empêcher de reconnoître que ce principe n'est et ne peut être que la perception d'une certaine conformité de moyens, avec un besoin pressant à se satisfaire. L'homme voit dans la femme, comme la femme dans l'homme, la

---

ser; et que les eunuques qui survivent à leur nullité, déposent contre notre principe. On répond à cela, que l'impulsion primitive que nous recevons de la nature ne s'anéantit jamais, et subsiste indépendamment des accidens que notre corps peut éprouver. Un homme qui a perdu une partie d'un bras, ne cesse de rapporter à la partie dont il est privé, les sensations que reçoit celle qui lui reste. On peut nous priver de l'usage de nos membres, mais non détruire la pente naturelle du principe qui les fait agir. Ainsi Origène, qui se trompa comme moraliste, parce qu'en voulant détruire la source de ses passions, il s'ôtoit le mérite de les vaincre, ne se trompa pas moins comme physicien, en employant un moyen insuffisant. On voit par-là combien pêche aussi l'hypothèse qui fait dériver le penchant à l'acte vénérien, des diverses impressions de la liqueur séminale, de sa quantité, de son âcreté: ces causes, qui ne peuvent être qu'accessoires, sont précisément celles que les mécaniciens choisissent toujours pour en faire la base de leurs explications. Quel discernement!

seule chose au monde qui puisse changer ses inquiétudes en plaisirs. Il n'est pas surprenant qu'un intérêt aussi vif que tendre les porte d'abord l'un vers l'autre, et que la passion les amenant par degrés à se prêter mutuellement une importance exclusive, ils en viennent enfin à ne voir qu'eux seuls dans toute la nature. Dans cet état, qui est le dernier période de l'amour, l'homme n'est plus un mortel, c'est un dieu, la femme est une divinité. L'imagination impétueuse du premier accumule surtout en faveur de l'autre toutes les perfections possibles; il s'égare délicieusement dans les idées chimériques et mystérieuses du beau, pour élever l'objet de son délire : mais, lorsqu'après avoir fait un chemin immense dans le pays des abstractions, il arrive enfin à la réalité, il est peut-être étonné de se trouver à côté du sauvage stupide, ou de l'animal livré aux pures sensations.

La beauté, ce mobile puissant dont jamais mortel sensible ne prononça le nom sans émotion, n'est donc aux yeux du philosophe qui peut un moment échapper à ses prestiges (1),

(1) On sait trop que la philosophie ne met pas toujours à couvert des traits. On dit que Démocrite, tyran-

et contempler d'un œil calme les bouleversemens et les tempêtes qu'elle excite dans l'univers, qu'un simple rapport de moyens appropriés à un effet naturel ; mais un rapport qui, ayant pour objet une nécessité impérieuse, doit à la passion sa principale force, et à l'imagination humaine les traits séduisans qui l'embellissent. Ce qui prouve que la beauté n'est point un être absolu, mais une relation, c'est que si l'un des termes qui la composent vient à changer, la beauté ne subsiste plus. Qu'un homme épris de l'amour le plus vif tombe malade, à mesure qu'il s'éloigne de son état naturel il voit le charme qui le captivoit se dissiper, les attraits enchanteurs qui l'avoient séduit perdre leur pouvoir, et la femme qui les possédoit descendre au niveau de toutes les autres. S'il tient alors à elle, c'est par un autre genre de liens, tels que ceux de l'habitude ou de l'amitié. Cependant il ne s'est fait aucun changement en elle ; lui seul a changé ;

---

nisé par la vue du sexe, et ne pouvant plus supporter la forte impression qu'elle lui faisoit, prit le parti de se rendre aveugle. Je souhaiterois, pour l'honneur des dames, et pour d'autres raisons, que le fait fût vrai. Cette victime ne dépareroit pas leur martyrologe.

le seul rapport qui résultoit de leur première situation est altéré, enfin elle n'est plus belle à ses yeux, parce qu'il n'a plus de desirs. Mais la beauté reprendra ses droits, lorsque ces mêmes desirs, renaissant avec la santé, feront éprouver de rechef à l'homme l'illusion flatteuse que la maladie avoit suspendue.

Il n'y a pas de beauté sans fraîcheur : lorsque cette qualité manque tous les autres agrémens ne frappent que foiblement, parce qu'un jugement prompt et rapide que l'instinct nous suggère, nous avertit qu'une femme, dont l'individu ne présente point tous les caractères d'une parfaite santé, est dans une disposition peu favorable au plan de la nature, relativement au maintien de l'espèce.

Comme on n'est jamais plus avantageusement disposé pour cet objet que dans les premières années de la jeunesse et dans le temps de la puberté, il n'y a pas de femme qui ne plaise à cette époque; et La Chaussée a dit avec raison :

A quinze ans on est du moins jolie.

Sa beauté alors est d'être femme : toute notre prévention, toutes nos idées conventionnelles

nelles sur le beau, ne sauroient empêcher la femme qui n'en a point d'autre de briller alors un moment; et si son règne est court, c'est parce que des objets de comparaison, qui tirent tout leur prix du préjugé établi, viennent l'éclipser, lorsqu'elle n'a plus l'avantage naturel et passager qui la soutenoit contr'eux.

Les qualités qui font la beauté d'un sexe défigureroient l'autre. Cet air mâle et ces traits bien prononcés dont l'homme tire son lustre, feroient dans la femme une impression désagréable, parce qu'ils rendroient équivoque le vrai rapport dans lequel elle doit être avec lui. Une molle délicatesse et des traits fins déplairoient dans l'homme, parce qu'ils choqueroient le rôle auquel on s'attend de sa part. Tout ce qui a un air de force, séduit naturellement les femmes. Il est aisé de s'en apercevoir par les qualités et l'état des personnes qui déterminent ordinairement leurs choix. Il n'est pas étonnant que la foiblesse cherche un appui contre les besoins qui l'accompagnent, ou contre les dangers que la crainte lui fait imaginer.

La beauté ne varie pas seulement par rapport aux sexes; elle est encore différente, selon les individus du même sexe. Les mêmes choses qui sont capables d'enflammer l'un, ré-

froidissent l'autre. Tous les jours on trouve des hommes qui, en avouant que telle femme est belle, parce qu'elle réunit en elle tout ce qui forme le genre de beauté le plus généralement recherché, se décident cependant en faveur d'une autre femme dont les traits sont moins réguliers.

Cette différence de goûts vient de ce que chacun a en lui-même un modèle avec lequel il compare les objets qui le frappent; et ce modèle varie selon qu'on est disposé à mêler plus ou moins de moral au physique de l'amour, ou selon les images sous lesquelles la volupté s'est offerte à nous pour la première fois. L'impulsion physique peut être si forte, qu'elle nous dérobe toutes les convenances morales, pour ne nous offrir que les objets matériels. Alors il peut arriver que dans ceux-ci même on sacrifie l'élégance à d'autres rapports plus intimement liés avec la vivacité des desirs, ou avec le sentiment qu'on a de sa puissance. Au contraire, ceux en qui l'action de ces dernières causes est plus modérée, chercheront dans le moral un supplément aux plaisirs de la nature : les qualités de l'ame, annoncées presque toujours par les traits exté-

rieurs de la figure (1), par la démarche, par le geste, par le son de la voix, feront sur eux une impression d'autant plus vive, qu'elles auront plus d'analogie avec leur caractère.

Il en est de même des personnes dont le hasard ou des circonstances particulières ont fixé le goût. Descartes disoit que toutes les femmes louches lui plaisoient, parce que la première femme qu'il avoit aimée étoit louche. La plupart de nos penchans n'ont pas d'autre principe que les premières impressions agréables que les objets nous ont fait éprouver; elles deviennent la règle à laquelle nous rapportons toutes celles que nous recevons dans la suite; de sorte qu'aussitôt que quelque nouvel objet vient réveiller ces impressions assoupies, l'ame se porte vers lui avec impétuosité, comme vers le seul bien qui lui convienne. C'est sans doute sur de pareils rapports que sont fondées ces passions subites et violentes que fait quelquefois naître le premier aspect d'une femme. Beaucoup de gens affectent d'y chercher du mystère; mais nous n'y trouvons rien qui ne soit facile à con-

(1) Page 35.

cevoir. On voit tous les jours des exemples de personnes dont l'ame se frappe fortement par rapport à quelque objet, soit en fait d'amour, soit en fait de répugnances. Dans le premier cas, elle se pénètre profondément de l'idée de certaines convenances qui l'ont émue ; l'imagination ébranlée s'exerce ensuite sur elles, les agrandit, les exagère, et parvient enfin à faire regarder le sujet dans lequel elles résident, comme unique dans toute la nature. La passion le représente à celui qu'elle enflamme comme la seule source de bonheur, et tous les hommes comme autant de concurrens qui peuvent l'en écarter. Une seule main peut le rendre heureux, et mille autres comme lui peuvent la captiver. Le desir donc croissant avec l'incertitude d'obtenir, et la crainte jointe à l'orgueil attisant le feu de l'amour, donnent à ce dernier sentiment cette énergie extraordinaire qu'il manifeste quelquefois. C'est ainsi que, dans qnelques espèces d'animaux, la fureur avec laquelle les mâles se portent à l'acte par lequel ces espèces se multiplient est d'autant plus grande, que le nombre relatif des femelles est plus petit, et que l'intervalle de temps pendant lequel elles reçoivent les mâles est plus court.

Mais, quelque forme que prenne la passion, et quelque activité que lui donnent des circonstances qui ne sont point générales, elle a toujours pour objet un rapport dont l'utilité fait la base. Si on examine la plupart des attributs qui constituent la beauté, si la raison analyse ce que l'instinct juge d'un coup d'œil, on trouvera que ces attributs tiennent à des avantages réels pour l'espèce. Une taille légère, des mouvemens souples d'où naît toujours la grace, la fraîcheur et l'éclat, sont des qualités qui plaisent, parce qu'elles annoncent le bon état de l'individu qui les possède, et le plus grand degré d'aptitude aux fonctions qu'il doit remplir. Rien ne peut remplacer ces qualités; elles donnent du prix à celles qui n'ont d'autres fondemens que l'imagination et le caprice; enfin elles seules sont la beauté, tout le reste est vraisemblablement arbitraire.

Quant aux divers genres de beauté, qui sont l'objet du goût des différens peuples, il n'est pas douteux qu'ils ne soient fondés sur le même principe. Si la nature, en donnant à chaque nation une forme, une couleur et des traits particuliers, lui a assigné un caractère de beauté qui lui est propre, il faut nécessairement qu'une peau noire et un nez épaté con-

courent autant à la beauté d'un nègre, qu'une peau blanche et un nez droit et bien tiré contribuent à la beauté d'un blanc. Toutes les fois donc que la conformation de l'un ou de l'autre choquera les rapports naturels qui caractérisent son espèce, elle ne manquera pas de faire naître l'idée de quelque défaut dans l'esprit de ceux qui sont compétens pour en juger. Peut-être que les choses même qui, dans la beauté, paroissent le plus dépendre de la fantaisie, tiennent à cette cause, et que les impressions qu'elles font sur nous, n'ont, dans le fond, pour règle que le sentiment de l'utilité physique.

Qu'on soumette à un examen approfondi tous les autres objets propres à nous retracer l'idée du beau, on verra que celle de l'utilité y rentre toujours; elle s'y mêle toujours par une de ces opérations rapides de notre esprit, qui de plusieurs idées semblent n'en faire qu'une. Tout le monde convient que les objets, pour être beaux, doivent être grands, c'est-à-dire avoir toute la grandeur relative que comporte leur espèce; car le plus petit objet peut être beau comparé à ses semblables. Une rose est belle, lorsqu'elle a toute la grandeur et tout l'éclat qu'une rose puisse avoir:

alors l'impression qu'elle fait sur nos sens est plus vive et plus agréable. Un cheval n'est beau qu'autant que sa taille, la souplesse de ses jarrets, une peau luisante, une encolure noble et élevée, et le feu qui sort de ses yeux et de ses nazeaux, attestent sa vigueur et sa légéreté. L'auteur de l'article *beau* de l'encyclopédie, se sert de l'exemple d'un beau cheval pour combattre l'auteur de l'*Essai sur le Mérite et sur la Vertu*, qui rapporte le principe du beau à l'utilité. Un beau cheval, dit-il, qui passe dans la rue, paroît beau à tous ceux qui le voient, qnoiqu'ils n'aient aucune espérance de le posséder jamais. Cette objection est peu réfléchie. Lorsque nous admirons la beauté d'un objet qui semble n'avoir aucun rapport avec nous, une illusion momentanée nous met à la place de celui qui est à portée d'en jouir. Ce retour de notre entendement, ou plutôt de notre sensibilité, se répète à chaque instant de la vie; et c'est même vraisemblablement par ce fil que la nature nous a attachés aux êtres qui nous environnent; sans cela nous serions indifférens pour tout. Ainsi, lorsqu'un champ nous paroît beau par son étendue, nous nous identifions pour un moment avec celui qui en recueille les fruits. La beauté de l'uni-

vers naît de l'ordre que nous y apercevons ; et surtout des avantages qui en résultent pour les êtres sensibles qu'il renferme, et au nombre desquels nous nous plaçons.

Dans les productions de l'art comme dans celles de la nature, la beauté consiste dans les idées de la grandeur, et du rapport exact de l'exécution avec un dessein utile, qu'elles font toujours naître dans notre esprit. L'idée de la grandeur excite ordinairement celle de la puissance. Eh ! qui ne sçait pourquoi la dernière a tant d'attraits pour les hommes ? Voudroit-on être puissant, sans le profit qui en revient ? La grandeur et la petitesse seroient des manières d'être tout-à-fait indifférentes, sans les avantages qui sont attachés à l'une, et les inconvéniens qui accompagnent toujours l'autre.

Les proportions d'un bel édifice nous flattent, parce qu'elles remplissent avec justesse le but qu'on s'est proposé, et qu'elles concourent encore plus à la grandeur et à la solidité de l'ouvrage qu'à son agrément. Des chapitaux corinthiens les plus déliés et les plus finis nous frapperoient peu, s'ils portoient sur des colonnes dont les dimensions ne nous rassurassent pas sur la pesanteur des masses qu'elles

ont à soutenir. Les ornemens ne produisent un bon effet, que lorsqu'ils se trouvent réunis à des qualités plus essentielles. On dédaigne les jouissances frivoles, lorsqu'on n'a pas celles qui sont indispensables. Un plafond peint par les mains de Michel-Ange, ne feroit pas les délices d'un homme qui craindroit à chaque instant de le voir tomber sur sa tête. C'est par de pareilles impressions, mais moins développeés, que nous jugeons ordinairement des objets, sans même que notre esprit paroisse s'en apercevoir. L'architecture gothique nous choque, parce que les ornemens dont elle est surchargée, joints à un défaut sensible de proportion dans les moyens qu'elle emploie, prouvent encore moins le mauvais goût de l'artiste, qu'ils n'annoncent la fragilité de l'édifice; parce que le caprice y tenant lieu de règle, offre à l'œil distrait une infinité d'objets sans dessein, et que les figures multipliées qu'on y rencontre, au lieu de nous rappeler la nature, ne nous paroissent propres qu'à la déparer, et font par conséquent souffrir notre imagination.

Mais on nous dira que si tout gît dans la grandeur et dans la solidité, rien n'est plus aisé que de se procurer ces avantages. Ce seroit une fausse idée. Ces avantages dépendent d'une

certaine proportion dans les moyens employés pour les obtenir. Si on prodigue ces moyens, ils nuisent à l'objet qu'on se propose, et gênent l'usage qu'on en veut faire. C'est donc ce rapport précis des moyens avec un but utile et grand; qui rend une chose belle, et c'est ce que nos sens aperçoivent tout d'un coup, lorsqu'ils viennent à être frappés par quelque objet en qui cet heureux rapport se trouve.

Pour ce qui regarde les autres arts d'imitation et les ouvrages d'esprit auxquels on accorde le titre de beaux, leur objet est de nous procurer de nouvelles sensations, d'ajouter des êtres possibles aux êtres existans, et de créer, pour ainsi dire, pour nous un nouveau monde; ou bien de flatter des passions qui nous sont chères, en leur prêtant des couleurs capables de les rendre encore plus séduisantes qu'elles ne sont. Qu'est-ce qui pourroit donc nous intéresser plus vivement que ces arts, ou leurs productions? Au surplus, rien n'est plus facile, dans le jugement que nous en portons, que de confondre notre admiration pour l'artiste, avec le plaisir réel que nous fait son ouvrage, et de donner le nom de beau à ce qui bien souvent n'a d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. La mode, l'affectation et la recherche

contribuent autant à rendre incertaine et arbitraire l'idée du beau, qu'à obscurcir les règles qui nous enseignent à le découvrir. Ce qui augmente encore la difficulté de ramener à un principe général tout ce qui a du rapport au beau, ce sont les fausses applications qu'on fait tous les jours de ce terme. Chacun donne indistinctement cette qualification aux objets les plus simples et les plus communs, selon l'importance qu'il y attache. Un botaniste s'extasie de la meilleure foi devant une chétive plante que les personnes qui n'y entendent pas finesse foulent aux pieds. Un artisan donne le nom de beau aux productions qui sortent de ses mains, quelques grossières et quelque viles qu'elles soient. Mais, de ces différentes manières même d'appliquer ce mot, il résulte que la beauté n'est fondée que sur des idées relatives, parmi lesquelles celle de l'utilité occupe la principale place; de sorte que rien n'est beau s'il n'est bon, sinon pour nous, du moins pour les autres avec lesquels nous nous identifions par la pensée.

Mais tout ce qui est bon n'est pas beau. Il semble qu'on ne donne ce nom qu'aux objets dont on aperçoit aisément les rapports. C'est sans doute pour cette raison que ceux qui sont

du ressort du goût et de l'odorat, n'ont jamais été appelés beaux; les qualités qui les rendent agréables à ces deux sens, sont fondées sur des proportions qui nous échappent. Ainsi l'idée de proportions entre nécessairement dans celle du beau. Toute proportion suppose plusieurs termes corrélatifs, de la disposition desquels elle est le résultat. Cette disposition peut varier à l'infini: les parties qui constituent chaque être diffèrent dans chaque espèce par leur arrangement, leur masse, leurs structures, leurs liaisons; et ces différens rapports ne sont par conséquent en eux mêmes ni beaux, ni laids, puisqu'ils ne sauroient avoir de modèle commun; ils ne deviennent tels qu'aux yeux de celui qui est en état de juger s'ils remplissent le but pour lequel ils semblent établis, ou s'ils conviennent aux usages qu'il peut en tirer. La beauté des objets est donc une manière d'être qui se rapporte à nos plaisirs, à nos besoins, à notre organisation, ou à l'intérêt illusoire et momentané qui nous attache à ces objets.

Enfin le beau moral nous offre la vertu dans tout son éclat, à côté des avantages qui en résultent pour la société qu'elle honore: le sacrifice continuel de l'intérêt particulier au bien général, est la source de ces transports sublimes

qu'elle excite toujours dans les ames honnêtes, et dans lesquels l'admiration se confond avec la reconnoissance.

On a vu, dans la courte digression que nous venons de faire sur les différens genres de beau, qu'il n'y a point de beau absolu, essentiel; que c'est tout au plus une abstraction de notre esprit, et que la beauté de chaque objet dépend de certaines convenances que nous y apercevons. Celles qui caractérisent la beauté du sexe ne sont point équivoques, après ce que nous avons dit. Mais il faut observer que les convenances générales ne nous frappent dans la femme, que parce qu'elles nous font bien augurer des convenances particulières; celles-ci sont le centre auquel toutes les autres aboutissent: et le grand objet de la génération, auquel la nature a si étroitement lié notre existence, fait que tout ce qui y a quelque rapport doit nous émouvoir puissamment.

De quelque manière que la nature eût pourvu à la conservation de l'espèce, il n'est pas douteux qu'elle n'eût toujours trouvé le secret de nous y intéresser; mais il semble que l'attrait qui naît de la variété des moyens que les sexes y emploient, prête beaucoup de force à celui qui dérive de leur convenance. Un homme au-

roit peut-être moins de penchant pour une femme qui lui ressembleroit davantage ; de sorte que la curiosité paroît entrer pour quelque chose dans le goût naturel qu'ils ont l'un pour l'autre. Cependant la différence qui l'a fait naître doit avoir des bornes ; si elle étoit extrême, et qu'elle allât jusqu'à effacer le caractère commun qui les rend semblables à certains égards, elle nuiroit à l'objet même pour lequel elle est établie, parce qu'elle détruiroit cet intérêt qui unit les individus d'une même espèce. C'est ce qui fait sans doute que les différentes espèces, irrévocablement renfermées dans leur sphère, n'entreprennent point les unes sur les autres ; elles diffèrent trop pour se rechercher. Si le charme de la variété est un des moyens destinés à cimenter l'union des deux sexes, l'abus des plaisirs attachés à cette union détruisant l'effet de cette variété, ramène quelquefois l'homme et la femme à une uniformité criminelle, à ce goût honteux qui les dégrade en trompant la nature, qui fait que chacun d'eux cherche dans son propre sexe des plaisirs sans but, et qui, pour être légitimes, doivent être partagés par tous les deux.

Aux convenances physiques que la nature a mises dans la femme pour exciter l'homme à

se rapprcher d'elle, elle a joint deux qualités morales qui, quoique opposées par leurs effets, contribuent également à faire valoir les premières : ces qualités sont la pudeur et la coquetterie. Elles sont comme deux ressorts qui agissent en sens contraires. L'une tâche de faire naître les desirs, que l'autre repousse, pour en augmenter l'activité, comme quelques gouttes d'eau redoublent celle de la flamme. L'une, par des amorces artificieuses, engage le combat, que l'autre tâche de faire durer, pour rendre la victoire plus douce, et la défaite plus honorable. La coquetterie fait rechercher ce que la pudeur refuse ; et l'infaillible effet de ces deux moyens ainsi combinés, est d'augmenter d'un côté le prix de l'objet qu'on défend, et de l'autre l'ardeur de celui qui le poursuit. Il est vraisemblable aussi que les desirs, contenus quelque temps par les obstacles que la pudeur leur oppose, n'en sont que plus propres à produire leur effet, et qu'un certain délai contribue à donner le degré convenable de préparation et de maturité aux matériaux que la nature doit employer dans la production d'un nouvel être. C'est pourquoi M. de Montesquieu a dit (1) avec raison, que se livrer à la débauche

(1) *Esprit des Lois, liv. 16, ch. 12.*

qui a toujours été funeste à la population, n'est point suivre les lois de la nature, mais les violer ; et l'on sait pourquoi Lycurgue vouloit que les hommes ne vissent leurs femmes qu'à la dérobée.

La pudeur, dans un être intelligent comme l'homme, ne produit pas seulement l'effet d'une résistance physique ; elle fait encore naître en lui l'idée d'une vertu ; et l'estime qui l'accompagne est alors un nouveau lien qui vient renforcer tous les autres. La dissimulation, il est vrai, se trouve dans les femmes à côté de cette vertu. Mais ceux qui déclament contre le caractère dissimulé des femmes, ne savent ce qu'ils veulent ; car, vouloir que les femmes ne soien pas dissimulées, c'est demander une chose impossible et même dangereuse. Tant il est vrai que nos vices ne sont souvent que des vertus outrées ! Cette honte aimable tire peut-être sa source dans la femme, d'une certaine défiance de son propre mérite, et de la crainte de se trouver au-dessous de ces mêmes desirs dont elle est l'objet, et qu'elle tend à exciter (1). Quelle que soit la nature de ce

(1) Il n'est personne qui ne sache que ce sentiment est plus difficile à vaincre dans les femmes, lorsqu'elles sentiment

sentiment, il ressemble à la modestie lorsqu'il résiste, et à la complaisance lorsqu'il cède.

La coquetterie est un autre sentiment naturel, mais opposé à la pudeur; c'est un desir vague de plaire, et de captiver l'attention de tous les hommes, sans se fixer à aucun. Ce sentiment est si inhérent au sexe, que rien ne peut l'effacer; ce qui a fait dire à M. le Duc de la Rochefoucault, que les *femmes peuvent moins*

---

ont quelque imperfection à cacher. Le fameux Raymond Lulle, de l'illustre famille des Lulle de Barcelone, qui fut philosophe, théologien, médecin, alchimiste et moine, aimoit, dit-on, éperdument une Espagnole nommée Eléonore, qui joignoit tous les charmes d'un esprit délicat et vif, à tous les agrémens d'une figure intéressante et noble. Il en étoit aimé et il le savoit: un si tendre retour sembloit lui promettre un bonheur prochain. Mais, quoiqu'il y touchât sans cesse, il en étoit sans cesse repoussé. Il prodigua toutes les ressources d'un amant au désespoir pour fléchir Eléonore, tout fut inutile. Voyant que le combat entre son amour et la pudeur de sa maîtresse, duroit plus qu'il ne doit naturellement durer, il entreprit d'approfondir un mystère où tout lui paroissoit singulier. Après bien des recherches, des tentatives et des ruses amoureuses, il apprit que la charmante Eléonore avoit un cancer au sein. Alors, en amant généreux, oubliant son bonheur pour ne s'occuper que de la santé de son amante, il cherche partout le

surmonter leur coquetterie que leur passion.

Il paroît tenir à ce caractère mobile qui naît de l'extrême sensibilité des organes de la femme, comme la pudeur tient sans doute à la timidité qui dérive de leur foiblesse (1). La perfection de la femme exige qu'elle soit précisément telle que Virgile dépeint Galatée, coquette et timide (2) ; et que ces deux sentimens se contre-balancent, et soient retenus l'un par l'autre dans de certaines bornes. Lorsque l'un acquiert trop de force, l'autre se relâche dans la même proportion. La coquetterie, continuellement irritée par les suggestions dangereuses de la vanité dont elle prend tôt ou tard le caractère, tandis que la pudeur ne se nourrit que de privations pénibles, doit à la longue l'emporter sur celle-ci, et finir par envahir ses

---

remède qui lui convient ; il entend dire qu'en Afrique un Arabe possède des secrets admirables et il y vole. L'Histoire nous dit qu'il y apprit beaucoup de choses, qu'il trouva même la pierre philosophale : mais c'est le spécifique du cancer qu'il lui falloit ; et c'est ce qu'il ne trouva point, et qu'on n'a pas encore trouvé.

(1) Page 22.

(2) *Malo me Galatea petit lasciva puella ;*
Et fugit ad salices, et se cupit antè videri.

droits. Cette dépravation est et doit être plus commune dans tous les lieux où les occasions multipliées, la rivalité, l'exemple, les tentations de l'amour-propre, réveillent continuellement la coquetterie, et l'excitent à se délivrer d'une contrainte importune par le sacrifice de la pudeur. Dans ces lieux où l'amour ne sert guère que de voile à l'intérêt et à l'orgueil, la coquetterie sera extrême et la pudeur nulle.

Mais en supposant que tout reste dans l'ordre, et que la coquetterie, bien loin de s'écarter de l'institution de la nature, se borne au contraire à en remplir les vues, elle contribuera beaucoup aux douceurs et aux agrémens de la vie, surtout dans les pays où les femmes vivent avec les hommes, et n'en sont point séparées par les barrières que la jalousie orientale met entr'eux. Libres d'y donner l'essor à leur goût naturel pour tout ce qui peut augmenter leurs attraits, elles cultiveront avec fruit les arts agréables, sans être tentées d'en abuser; s'exerceront à tirer de la parure des ressources qui sont peut être encore plus nécessaires que frivoles (1); s'attacheront à acquérir des graces

(1) Il n'est pas douteux que le goût modéré de la parure n'ajoute aux autres moyens de plaire. La beauté

qui, pour se trouver quelquefois alliées avec le vice, n'en sont pas plus incompatibles avec la sagesse; et répandront une émulation générale de plaire, qui donnera nécessairement à la société un aspect plus riant et plus animé. Si les agrémens du corps attirent, ceux de l'esprit fixent et enchaînent: les femmes y auront donc aussi l'esprit plus exercé; la nécessité de provoquer et de repousser les attaques continuelles des hommes, et de prendre par conséquent toutes les formes et tous les tons, selon

---

résidant dans des objets matériels et dans une forme déterminée, il doit y avoir un art, indépendant de l'opinion et de la mode, de les présenter avec avantage, en employant des accompagnemens étrangers qui les fassent sortir, comme dans un tableau certaines figures servent à donner du relief aux autres. Il y a surtout un principe physique d'agrément dans la distribution des couleurs: outre qu'elles relèvent l'éclat du teint par des oppositions bien ménagées, elles produisent sur l'organe de la vue un ébranlement agréable qui nous dispose favorablement pour la personne qu'elles parent. Voilà pourquoi il y a des gens exclusivement attachés à certaines couleurs plus analogues que d'autres à leur organisation. L'or, l'argent, les diamans ne produisent pas si bien cet heureux effet, et semblent plus propres à annoncer l'opulence, qu'à rehausser les charmes de la femme qui les étale.

les circonstances, le rendra en elles plus subtil, plus pénétrant, plus étendu, et par la même raison, plus agréable. Comme, parmi des êtres sociables, le bonheur qu'un sexe attend de l'autre dépend de certaines qualités morales qui en assurent la durée, les femmes feront leurs efforts pour les acquérir, et imposeront aux hommes, par leur exemple, l'obligation de les avoir; de sorte qu'en travaillant les uns et les autres à se rendre heureux, ils se trouveront nécessités à devenir meilleurs. Enfin, comme la vertu qui honore le plus les femmes, parce qu'elle est la plus propre à calmer les inquiétudes des hommes, est un moyen des plus puissans pour plaire, il pourra bien arriver qu'elles soient quelquefois vertueuses par coquetterie.

Tels sont les moyens sur lesquels la nature a établi son plan; telles sont les mesures qu'elle a jugé à propos de prendre pour parvenir à ses fins. Ce système n'est réduit en acte que lorsque la femme touche à l'âge de puberté. Alors il s'ouvre en elle une nouvelle fonction qui n'augmente pas ses agrémens, mais qui les soutient, et ne les éclipse un moment que pour les faire ensuite mieux briller; comme un orage rend souvent l'air plus pur et plus serein.

CHAPITRE II.

Du flux périodique et menstruel auquel le Sexe est assujéti.

DANS la constitution actuelle de l'espèce humaine, la femme est sujète à un écoulement de sang qui revient exactement tous les mois (1), et dont les retours périodiques sont, depuis la puberté, c'est-à-dire l'âge de quatorze à quinze ans, jusqu'à celui de quarante-cinq à cinquante, une fonction caractéristique et nécessaire au sexe, à laquelle toutes les autres fonctions semblent subordonnées. Pendant cet intervalle de la vie, cet écoulement est dans la femme le signe, et pour ainsi dire la mesure de la santé. Sans lui, la beauté ne naît point ou s'efface, l'ordre des mouvemens vitaux s'altère, l'ame tombe dans la langueur, et le corps dans le dépérissement.

Quoique cette évacuation revienne assez régulièrement tous les mois, puisque c'est de

(1) Excepté pendant la grossesse.

cette régularité qu'elle a pris le nom de *règles*, elle présente néanmoins des cas, assez rares cependant, qui dérogent à cet ordre général.

Il y a des femmes qui sont réglées deux fois par mois, et d'autres en qui cet écoulement suit dans ses retours une période différente de la période menstruelle, sans qu'il en résulte pour elles aucune incommodité.

Il y en a chez qui les règles coïncident avec les phases de la lune; et ce fait est sans doute ce qui a servi de fondement à l'opinion populaire qui admet l'influence de cet astre sur le flux périodique des femmes. Il se peut que la superstition ait profité du merveilleux que cette idée présentoit, sans examiner, selon sa coutume, ce qu'elle pouvoit renfermer de vrai. Mais des auteurs qui se croyoient bien philosophes, en rejetant tout-à-fait cette idée, étoient-ils aussi sages qu'ils auroient voulu le faire croire par cette décision tranchante? Il est certain que la difficulté de concevoir les rapports qui lient les révolutions de la lune avec celles de l'économie animale ne les justifie point. Outre qu'en général ce ne peut être jamais une raison valable de nier un fait que de ne pouvoir l'expliquer, il ne seroit point impossible, dans le cas particulier dont il s'agit, de

démontrer, par des inductions tirées de la physique, que la lune peut étendre sur le corps humain l'action qu'elle a sur beaucoup de corps sublunaires. Tout le monde connoît l'ouvrage de Méad, dans lequel cet auteur anglois prouve assez bien cette vérité. On n'a qu'à consulter les personnes affectées de maladies chroniques, on en trouvera beaucoup qui avouent éprouver des changemens considérables sous certains aspects de la lune. Floyer, à qui nous devons un traité de l'asthme, qui n'est que l'expression de ce qu'il a senti lui-même (car il étoit atteint de cette maladie), dit que ses accès étoient aussi assujétis aux mouvemens de cet astre que les flots de l'Océan.

En défendant cette opinion, nous sommes bien éloignés de regarder la lune comme le principe efficient du flux menstruel; nous ne l'envisageons, dans les femmes qui sont soumises au cours de cet astre, que comme une cause occasionnelle qui, par les modifications qu'elle produit régulièrement et périodiquement dans l'atmosphère, et qui de là sont transmises à leurs organes, réveille en elles la nature, lui rappelle une époque où elle a été soulagée, et la détermine à faire de semblables efforts pour satisfaire le même besoin,

comme d'autres causes la déterminent dans les femmes qui sont réglées différemment. Dans celles-ci, ces causes, pour être insensibles, n'en sont pas moins réelles. Il y a une infinité d'objets qui échappent à notre entendement, et qui frappent fortement l'instinct. Combien d'impressions sourdes, combien de réminiscences confuses modifient et changent à notre insu l'état naturel de notre machine! Elles sont le principe de ces retours fixes et de ces accès périodiques qu'offre un grand nombre de maladies, et que les médecins qui n'admettent que des explications physiques ont vainement tenté de plier à leurs systêmes. Ce phénomène est un de ceux qui servent de base à la théorie simple et lumineuse de Sthal, la seule qui puisse expliquer d'une manière satisfaisante cette foule de faits relatifs à l'économie animale, qui, sans cela, eussent été à jamais incompréhensibles ponr tout esprit dégagé du joug de la prévention. D'ailleurs, le flux menstruel, selon cet auteur, est une espèce de crise, et les crises suivent une marche septennaire. Le mois lunaire est composé de quatre septennaires : il n'est donc pas surprenant que dans quelques femmes les règles répondent aux révolutions de la lune.

exaltées par des circonstances particulières, ou dans des sujets d'une constitution extraordinaire, au point de le rendre capable des effets surprenans qu'on lui attribue, mais qui n'ont pas lieu dans l'état naturel des choses.

Les vaisseaux de la matrice et quelquefois ceux du vagin paroissent être les sources immédiates du sang menstruel. Les qualités sensibles de ce sang font présumer que ce sont les veines qui le fournissent ; mais les raisonnemens même des auteurs sur cette matière font assez voir qu'on n'en a aucune preuve démonstrative. Il n'est pas plus aisé de démontrer que le sang des règles est versé par les *appendices cæcales*, sur lesquels M. Astruc a établi son hypothèse. Des médecins, entre lesquels se trouve M. van-Swieten, lui ont

---

ne sauroit révoquer en doute, et qui est du plus grand poids en faveur de la première opinion, c'est que chaque organe du corps a une mixtion et des qualités particulières, aussi sensibles au goût et à l'odorat qu'à la vue. Qu'y auroit-il donc d'étonnant, qu'en vertu de cette mixtion et de ces qualités, chaque organe altérât ou changeât celle des humeurs qui y abordent, comme un levain communique les siennes aux matières qu'on lui associe ?

contesté l'existence de ces appendices ; et en effet on n'en trouve aucun vestige dans les femmes qui ne sont point actuellement grosses. Il y a apparence que dans celles qui venoient d'accoucher les prétendues appendices qu'on a aperçues n'étoient que les débris des cotyledons qui attachent le placenta à la matrice. D'ailleurs, quand même ces appendices seroient aussi réelles que le prétend M. Astruc, comme elles n'ont été aperçues que dans des femmes grosses ou qui venoient d'accoucher, on n'en pourroit rien conclure pour l'état de la matrice dans les femmes qui ne sont point dans ce cas, parce que, pendant la grossesse, la nature opère dans cet organe une végétation rapide qui en change tous les rapports.

M. Astruc croit ces appendices si nécessaires pour la menstruation, qu'il ne pense pas qu'elle puisse avoir lieu sans elles, parce que, dit-il, si elle se faisoit autrement, ce ne pourroit être que par la rupture des petits vaisseaux de la matrice ; rupture, selon lui, toujours à craindre et toujours sujète aux suites les plus funestes. Cet auteur paroît n'avoir pas fait attention qu'il y a d'autres organes sujets à des hémorrhagies, même périodiques, qui ne sont suivies d'aucun accident fâcheux. Selon son principe,

il faudroit aussi supposer dans ces organes le même appareil de vaisseaux qu'il a établi dans la matrice; supposition qu'aucune observation anatomique ne paroît jusqu'à ce jour autoriser. Cet auteur fait comme beaucoup de philosophes, qui réduisent la nature à cette alternative, ou de faire mal ce qu'elle fait, ou de suivre les idées dont ils sont préoccupés. Mais nous n'éprouvons que trop tous les jours que dans la plupart de ses opérations elle emploie des moyens auxquels nous n'avons jamais pensé; tous les jours elle nous offre des faits qui dérogent aux arrangemens frivoles auxquels nous croyons qu'elle doit se prêter.

Si j'avois à choisir parmi les systêmes où l'on se propose de développer le mécanisme des excrétions en général, et celui de la menstruation en particulier, je me fixerois à celui qui suppose entre les extrémités artérielles et les dernières ramifications des veines un espace où le sang, affranchi de la contrainte des vaisseaux qui l'ont porté, n'a pour toutes barrières que l'action tonique du tissu cellulaire; de manière que la nature puisse, selon ses vues et ses besoins, laisser échapper au travers des cellules de ce tissu, dont elle dirige à son gré tous les mouvemens, le sang dont elle se

trouve surchargée. M. de Bordeu (1) a fait voir que cet organe est, de tous ceux qui composent la machine humaine, celui qui est susceptible du plus grand nombre de modifications. On peut donc croire que dans le temps des règles la nature dispose la portion de ce tissu, qui entre dans la structure de la matrice, de la manière la plus convenable à l'excrétion qu'elle prépare, et qu'elle en fait de même à l'égard de toutes les autres excrétions.

Quant à la rupture des petits vaisseaux, qu'on croit être à craindre, l'expérience nous fait voir tous les jours combien cette crainte est mal fondée, qu'il n'y a que les grandes lésions et la rupture des grands vaisseaux dont les suites soient à redouter. Il n'en est pas de même des premiers; l'action du cœur presque éteinte lorsqu'elle parvient aux dernières ramifications des artères est assez contre-balancée par le ressort et la résistance active de ces petits vaisseaux pour nous rassurer sur les suites de leur rupture.

M. Astruc, ainsi que beaucoup d'autres médecins, pensent que le flux menstruel n'est

(1) *Recherches sur le Tissu muqueux.*

que le superflu de la lymphe destinée à l'accroissement avant l'âge de puberté, et à la nutrition après la puberté. La lymphe ou les molécules organiques s'accumulent, disent-ils, pendant l'espace d'un mois dans les vaisseaux vermiculaires de la matrice (1); lorsque ces vaisseaux sont tout-à-fait remplis, ils compriment nécessairement les veines de cet organe. Le sang arrêté dans son cours par cette compression, est forcé, selon M. Astruc, de se jeter sur des productions qui sortent latéralement des troncs veineux, et qui s'ouvrent dans la cavité de la matrice. Ces productions sont les appendices dont on a déjà parlé, et dont l'existence est encore problématique.

Ceux qui font dépendre un effet aussi constant que la menstruation d'une cause aussi précaire et aussi peu certaine que cette pléthore locale et graduelle paroissent n'avoir pas examiné tous les rapports qui dépendent de cette fonction : toutes les circonstances qui l'accompagnent démentent évidemment le principe mécanique auquel on veut l'assujé-

(1) M. Astruc, *Maladies des Femmes*, tom. 1, chap. 2.

tir

tir. Tout annonce dans les organes qui l'exécutent une action momentanée bien différente des phénomènes qui suivroient l'entassement successif de la lymphe laiteuse. Cet entassement de suc nourricier dans la matrice suppose que toutes les autres parties en regorgent; mais on voit tous les jours des femmes exténuées qui ne laissent pas d'être réglées, et même de l'être trop. Nous avons déjà dit (1) que dans bien des filles l'évacuation menstruelle devance l'entier accroissement du corps. Quant à la tension, la douleur et le gonflement subit qui précèdent quelquefois la menstruation, rien ne cadre moins que ces symptomes avec une cause aussi lente que la réplétion graduée de la matrice. Ces symptomes, ainsi que les maux de tête et l'engorgement de la poitrine qui ont quelquefois lieu, n'indiquent point une pléthore ou une surabondance universelle d'humeurs dans les sujets qui les éprouvent, puisque des personnes qu'on ne sauroit soupçonner d'être pléthoriques n'en sont point exemptes; mais ils sont l'effet des divers mouvemens spasmodiques qui concourent à la détermination des règles.

(1) Page 59.

D'ailleurs, la quantité du sang qui s'écoule dans le flux menstruel, excède de beaucoup celle que la matrice peut contenir. Il faut nécessairement joindre à la cause mécanique à laquelle on a recours, une autre cause auxiliaire qui détermine un torrent de sang vers les parties par lesquelles s'opère l'évacuation. Or, si on a besoin de recourir à une cause active dont les effets soient plus rapides et plus constans, la cause mécanique, dont les effets sont si lents et si incertains, est au moins inutile; et si à cette qualité elle joint le défaut de ne s'accorder en rien avec les symptomes qui caractérisent la menstruation, elle doit être rejetée comme fausse.

Le sentiment le plus vraisemblable sur cette fonction, est qu'elle dépend d'une action particulière de l'organe destinée à l'exercer, secondée quelquefois par l'effort sympatique des autres organes; effort qui produit la gêne de la respiration, les maux de tête, et divers autres symptomes, selon la diverse direction des mouvemens spasmodiques. C'est l'idée de M. de Bordeu; elle se trouve développée dans un de ses ouvrages (1), qui est sans contredit, de

(1) *Recherches sur les Glandes.*

tous les livres de physiologie que nous connoissions, celui qui nous paroît offrir les notions les plus exactes sur quelques-uns des points les plus intéressans du système animal; tels que les secrétions et les excrétions.

On croit communément que la nature, dans le flux menstruel, n'a pour objet que la fécondité. Comme ce flux n'arrive en effet que lorsque la femme est en état d'enfanter, et qu'elle est stérile pour l'ordinaire lorsque cette évacuation manque, on a dû naturellement penser que le sang menstruel fournissoit la nourriture du fœtus, et par conséquent regarder les règles comme une des conditions essentielles qui rendent une femme féconde. On auroit cependant dû faire attention que la loi qui soumet le sexe à cette évacuation, n'est point générale, selon le rapport des voyageurs (1); elle est inconnue chez plusieurs nations sauvages. Les femelles des animaux qui se multiplient par la même voie que l'homme, en sont exemptes; à moins qu'on n'appelle du nom des règles (ce qui seroit étrangement abuser des termes)

(1) Au Bresil les femmes ne sont point sujètes à l'évacuation périodique du sexe.

cette humeur limpide, et quelquefois rougeâtre, qui distille des parties irritées chez les femelles de ces animaux, pendant le court intervalle de leur effervescence. L'évacuation menstruelle est plus tardive et moins abondante dans les femmes de la campagne, sans doute parce qu'elles participent moins aux vices des grandes sociétés. Enfin on trouve des femmes fécondes, sans avoir jamais été réglées.

Tous ces faits nous induisent fortement à conjecturer qu'il a dû exister un temps où les femmes n'étoient point assujéties à ce tribut incommode; et que le flux menstruel, bien loin d'être une institution naturelle, est au contraire un besoin factice contracté dans l'état social. Les hommes rassemblés ont toujours cherché à resserrer les liens de la cordialité dans les festins. La joie est plus vive, et les épanchemens plus tendres dans ces momens où la machine se remonte par une nouvelle nourriture: on est alors plus content des autres, parce qu'on est plus content de soi-même: l'absence des soucis laisse alors à la nature la liberté de jouir de tous ses droits, et même d'en abuser; car il arrive souvent que, ne démêlant plus la sensation des mets d'avec l'impression de la gaîté, elle prend le change, et se surcharge

d'alimens qu'elle croit encore nécessaires, longtemps après que le besoin est satisfait. Ces repas, dont l'amitié et le besoin de se voir et d'être ensemble avoient d'abord donné l'idée, l'intempérance les fit ensuite réitérer pour satisfaire la sensualité. Les saveurs simples et naturelles des alimens qui suffisent à ceux qui n'ont que l'appétit à contenter, ne convinrent pas toujours à des gens qui vouloient manger sans appétit. Il fallut nécessairement recourir aux perfides raffinemens de l'art pour réveiller un palais difficile et dédaigneux, et rendre agréable à la bouche ce que l'estomac eût refusé sans cet appât trompeur. Il se forma peu à peu une habitude générale qui porta les hommes à prendre beaucoup plus d'alimens qu'il ne leur en faut pour réparer les déperditions journalières du corps. Celui-ci dût se trouver gêné par une surabondance excessive de sucs nourriciers dont l'oisiveté et le défaut d'exercice durent augmenter encore les inconvéniens. La nature attentive à maintenir cette juste compensation de perte et de réparation qui entretient la vie, tâcha de se débarrasser d'un superflu dangereux par des évacuations convenables. Les effets de cette disposition furent communs aux deux sexes; les hommes

comme les femmes se trouvèrent en général dans un état de pléthore habituelle qui nécessita, dans les uns et dans les autres, des écoulemens, à la vérité différens par leur forme, mais qui furent les mêmes par leur principe.

Dans les hommes, la nature suppléa aux règles par des hémorragies qui se font par des organes différens, selon les divers âges (1). Quand ces hémorragies, dans les sujets auxquels elles sont nécessaires, n'ont pas lieu, il en résulte une longue suite d'affections, ou une disposition plus ou moins prochaine à de certaines maladies, telles que les diverses affections de poitrine, le rhumatisme, l'hypocondriacisme, le calcul, la goutte, l'asthme, l'apoplexie, etc. Il n'est guère possible d'éluder cette alternative dangereuse, que par un régime de vie propre à prévenir ou à détruire la cause dont elle dépend.

Les femmes, par leur manière de vivre sédentaire et inactive, sont moins capables de s'en affranchir; la nature de leurs occupations favorise la surabondance d'humeurs qui leur est commune avec les hommes, au lieu de la

(1) Sthal, *Dissert. de morbis ætatum.*

diminuer : mais aussi elles ont un couloir plus commode pour se délivrer des humeurs surabondantes, et par-là même nuisibles. Les animaux qui ne se sont point soustraits à l'empire de la nature, et qui suivent encore l'instinct pour guide, n'ont pas besoin de cette ressource (1); ils ne sont point sujets, comme l'homme, aux hémorragies, ni par conséquent aux affections morbifiques auxquelles elles servent de fondement. Ces hémorragies sont devenues une fonction nécessaire qui s'est intimement liée avec la constitution de l'espèce humaine; de sorte que, dans l'état actuel des choses, une femme naît avec la disposition à avoir les règles à un certain âge, comme elle naît avec la disposition à avoir la petite vérole; car on peut contracter un nouveau besoin, comme on contracte une nouvelle maladie. Si on pouvoit voir toutes les altérations par lesquelles l'espèce humaine a passé depuis son origine jusqu'à nous, on verroit peut-être qu'elle n'a pas toujours été sujète aux mêmes besoins, aux mêmes fonctions, aux mêmes maladies. Lorsqu'elle a une fois contracté quel-

(1) Sthal, *Dissert. de frequentiâ morborum in homine præ brutis.*

proportion de la quantité d'humeurs que la nature y envoie. Dans les personnes souvent tourmentées de desirs, les organes destinés à les satisfaire se trouvent naturellement plus remplis et plus gonflés que les autres, parce que les liqueurs qui contribuent à leur donner la disposition convenable à leurs fonctions y séjournent plus longtemps, les nourrissent davantage, et en augmentent par conséquent le volume. Ainsi la grosseur des ovaires pourroit, avec plus de raison, être regardée comme la suite que comme la cause des desirs relatifs à l'acte vénérien. Quant à l'extirpation de cette partie, elle peut bien quelquefois en tarir la source; mais ce moyen ne réussit pas toujours. Il est certain que dans la plupart des animaux qu'on mutile, la nature devient tout-à-fait indifférente pour une fonction qu'elle sent ne pouvoir plus remplir faute d'instrumens: cependant, comme nous l'avons déjà dit en parlant des eunuques (1), il en est qui paroissent braver leur dégradation même; la nature chez eux est si portée à ce qui conserve leur espèce, que, par une erreur qui lui

(1) Page 108.

cache son impuissance, elle s'obstine toujours à un combat où elle ne sauroit apporter que des armes inutiles.

Le système animal consiste dans une suite d'opérations successives. Chaque âge (1) est caractérisé par des fonctions qui lui sont propres. A l'âge de la puberté, se développe celle qui a la conservation de l'espèce pour dernière fin. La nature prépare alors tous les matériaux nécessaires, et il y a apparence que ceux-ci sont devancés par les desirs, bien loin de les faire naître. Il est un temps où ces desirs ne sont encore que des élancemens sans but, des mouvemens vagues d'un instinct qui cherche un objet sans le connoître. Si ce besoin naissant fait quelquefois éprouver les impressions d'une mélancolie attendrissante (2), il semble d'autres fois s'irriter contre tout ce qui lui est étranger, et se soulager par les brusques écarts d'une humeur farouche. Mais

---

(1) Sthal, *De morbis ætatum dissert.*

(2) Un des symptomes ordinaires qui caractérisent cette disposition, est un certain goût pour la solitude et la retraite, qui ne manque guère de venir aux jeunes gens, et que M. de Segrais appeloit *la petite vérole de l'esprit.*

ce dernier sentiment s'adoucit lorsque son objet vient à être plus connu et plus déterminé; on devient alors plus traitable; on voudroit associer tous les êtres à sa passion pour la faire mieux accueillir. On remarque que les amans sont pour l'ordinaire généreux, humains et bienfaisans, soit que n'attachant du prix qu'à l'objet dont ils sont occupés, ils estiment peu le bien qu'ils font aux autres, soit que le besoin qu'ils éprouvent les dispose à mieux sentir ceux d'autrui.

On a trop insisté sur les causes matérielles, et qui tiennent à la conformation des parties, pour expliquer les accès d'un amour désordonné. On a paru se dissimuler le pouvoir qu'a sur notre ame une infinité de causes morales, telles que la lecture répétée des livres érotiques, l'imagination trop longtemps fixée sur des images voluptueuses, le souvenir cuisant d'un bonheur perdu sans retour, ou d'un plaisir seulement entrevu et échappé, une douce habitude frustrée par le veuvage ou par une séparation cruelle. Les sens une fois embrasés par quelqu'une de ces causes ou par toutes en même temps, ne nous présentent plus les objets tels qu'ils sont, mais tels qu'ils conviennent au sentiment qui nous domine : l'ame

l'ame absorbée dans une seule idée, semble y rapporter toutes les sensations que nous recevons : toutes ses facultés attaquées à-la-fois changent la nature des impressions qu'elle éprouve : le moindre chant qu'on eût autrefois écouté sans attention ou avec indifférence, y porte alors une douce langueur, ou y réveille l'activité du desir. Si le coloris des fleurs ne nous offre que des contrastes agréables, ou des comparaisons à faire qui ne sont jamais à leur avantage, leur odeur cause à notre imagination un ébranlement qui se communique à tout le corps, et y répand une impression de volupté. Que de piéges se trouvent pour un amant dans l'ombre et le silence d'un bois ! Le sens du toucher est encore dans ce cas plus vivement et plus singuliérement affecté. Une main par hasard en rencontre une autre : quel est le magique effet de ce contact ? L'individu passionné qui l'a ressenti ne respire plus ; son cœur palpite ; un torrent de feu circule rapidement dans ses veines ; il ne se connoît plus. Enfin tout prend la teinte de la passion dont on est agité, et paroît l'augmenter ; on ne voit qu'elle, on n'écoute que sa voix. Faut-il être étonné si, dans cette crise, celle de la raison est souvent à peine entendue ? Il n'est pas nécessaire,

pour trouver la cause de ce phénomène, de supposer un vice organique dans les parties qui servent immédiatement à la génération.

La nature nous porte à cette fonction par l'attrait du plaisir. Comme on a disputé sur tout, on a aussi voulu savoir si celui que les femmes ressentent, est aussi vif que celui qu'éprouvent les hommes. Question oiseuse, digne de l'école, et qu'il est aussi inutile qu'impossible de résoudre. Il est essentiel sans doute, et même du devoir d'un être intelligent et sensible, de ne point consentir à être heureux tout seul, et sans être assuré que les autres le sont; mais c'est une vaine subtilité de vouloir déterminer au juste la dose de bonheur qui revient à chacun. Qu'importe le plus ou le moins? Il doit nous suffire de savoir que la nature n'a été marâtre pour personne.

L'ardeur impétueuse avec laquelle l'homme cherche à s'unir à la femme, sembleroit devoir exclure en lui un goût bizarre et contradictoire qui trouble quelquefois son repos. Lorsqu'il est parvenu à surmonter toutes les difficultés qui gênoient sa passion, lorsqu'il a écarté toutes les barrières, et qu'après avoir marché de victoire en victoire, il se trouve maître de tout, et qu'il ne lui reste plus qu'à jouir, il

aime à rencontrer encore un obstacle qui l'arrête tout-à-coup ; il veut que le passage qu'il desire le plus de franchir, lui soit fermé. La réalité de cette clôture est un sujet de controverse parmi les anatomistes. Il y en a qui doutent que cette pellicule qu'on appelle *hymen*, et qu'on dit fermer l'entrée du vagin, ait lieu dans l'état naturel de la femme, et n'admettent qu'une duplicature de la membrane qui tapisse l'intérieur de ce conduit. Cette duplicature, selon eux, en retrécit seulement le calibre, jusqu'à ce qu'elle soit effacée ou oblitérée par l'exercice réitéré de cette partie. D'autres, plus favorables aux préjugés courans, peut être trompés par de fausses apparences ou par des productions contre nature, assurent que l'*hymen* se trouve dans toutes les femmes en qui quelque accident ou quelque imprudence ne l'a pas détruit.

L'importance de cette partie, vraie ou supposée, n'est pas la même dans tous les pays. Chez quelques peuples du Nord, dont l'imagination glacée ne sait ajouter rien à ce que les sens aperçoivent, et à qui elle ne montre les objets qu'avec leurs qualités réelles, l'*hymen* a dû être pris pour ce qu'il est en effet, quand on le considère physiquement, c'est-à-dire pour

un embarras. Aussi chez quelques-uns de ces peuples, dit-on, la paresse voluptueuse des riches paye quelquefois la robuste indigence pour lui épargner un soin pénible, et lui préparer une route à des plaisirs faciles. Au contraire chez les peuples du Midi, où le sentiment de l'amour a une énergie prodigieuse, où les hommes, non contens du présent, voudroient encore jouir du passé, on a dû dans les femmes attacher le plus grand prix au signe qui constate leur intégrité. Ils le regardent comme un bien précieux, il n'est rien qu'ils ne fassent pour s'en assurer; leur jalousie toujours prête à s'alarmer ne sauroit trouver sa sécurité que dans des précautions brutales, ou dans des recherches odieuses qui font gémir la pudeur. Enfin leur extravagance semble leur faire croire que la nature, se prêtant à leurs caprices tyranniques, leur a elle-même donné le modèle de leurs verroux (1).

Les idées orientales, parvenues de proche

(1) On appelle une bande membraneuse qui s'étend quelquefois du haut du vagin en bas, et qui en ferme en partie l'entrée, *columnam virginitatis*, la colonne de la virginité.

en proche jusqu'à nous, avoient aussi réduit en art dans nos climats la manière de découvrir la virginité. Il y a eu pendant longtemps une jurisprudence fondée sur cet art, dont il nous reste encore des actes. On peut voir dans Joubert et dans Venette (1) des rapport juridiques conçus dans les termes techniques et selon le grimoire ridicule que les matrones employoient : elles comptoient quatorze signes auxquels on pouvoit, disoient-elles, reconnoître si une fille avoit été déflorée ; mais nous renvoyons le lecteur et les matrones au proverbe de Salomon.

Il est temps de terminer un préambule peut-être déjà trop long. Comment la femme concourt-elle à la production d'un nouvel être ? quelle est son influence dans une fonction qu'elle ne peut exercer qu'avec le secours de l'homme ? Ici s'ouvre un vaste champ aux opinions humaines qui, comme de vains songes qui se détruisent successivement l'un l'autre, n'offrent d'abord à l'esprit quelques foibles lueurs, que pour le laisser ensuite dans une obscurité profonde ou dans un vide humiliant.

---

(1) *Tableau de l'Amour conjugal.*

Il semble cependant que le premier regard que les hommes ont porté sur eux-mêmes, a été en ceci comme en bien d'autres choses le plus assuré et le plus heureux. Le résultat de leurs premières observations est encore le monument le plus honorable pour la raison humaine. Le système d'Hippocrate sur la génération est encore aujourd'hui, malgré nos prétendus progrès, le plus clair et le plus vraisemblable. De sorte qu'on peut dire que pendant plus de deux mille ans on n'a pas cessé de se tromper à pure perte ; on n'a épuisé toutes les erreurs, toutes les découvertes et toutes les rêveries, que pour répéter ce qu'Hippocrate avoit dit; on ne s'est si longtemps égaré, que pour revenir sur la route que ce grand homme nous avoit montrée.

Son sentiment sur la manière dont l'espèce humaine se conserve et se propage a été reproduit par un naturaliste célèbre (1) de ce siècle, qui l'a embelli des charmes de son éloquence, mais qui ne l'a pas rendu plus solide en y ajoutant des accessoires peu compatibles avec les idées des anciens. On pourroit même dire que le système d'Hippocrate a

(1) M. de Buffon.

plus perdu que gagné en recevant le vernis de la physique moderne. Ce médecin regardoit la semence dans l'homme et dans la femme comme un extrait de toutes les parties du corps. Il croyoit que la liqueur séminale de l'homme mêlée avec celle de la femme dans la copulation, et arrangée par la nature ou par une *faculté génératrice* (1), formoit un nouvel être. On dira peut-être que ce mot de *faculté génératrice* est un mot dépourvu de sens, qui ne nous donne aucune connoissance réelle; une de ces expressions vagues que les anciens substituoient aux explications plus précises que la saine philosophie demande. Nous avouons que l'idée de cette faculté génératrice ne nous apprend rien sur la manière dont elle agit; mais nous croyons que ce principe,

(1) Aucun médecin ne doute que les ouvrages d'Hippocrate ne soient quelquefois obscurcis par le mélange adultère des idées qui formoient la physique de son temps, et que les éditeurs mal avisés y ont glissées. On doit lire avec une certaine suspension d'esprit l'endroit où il dit que la chaleur de la femme épaissit les liqueurs séminales. Ce qu'il y a de plus constant et de plus sûr, c'est qu'Hipppocrate admet pour l'ordinaire une nature qui dirige tout.

dont l'existence attestée par l'antiquité est encore confirmée par beaucoup de modernes, une fois admis, nous épargne toutes les bévues que les raisonnemens physiques appliqués aux corps organisés doivent entraîner nécessairement; il fait disparoître toutes les lacunes, toutes les difficultés qui s'offrent à chaque pas dans les différens systêmes physiques sur la génération.

Si on n'admet point un principe actif qui s'ingère de nos fonctions corporelles, il faut supposer un enchaînement de causes dont les mouvemens liés entr'eux se terminent à des résultats précis, exacts, toujours les mêmes, comme ceux que produisent les ressorts d'une montre. Or non seulement l'expérience est contraire à cette supposition; mais le plus simple examen suffit pour faire voir que cela est impossible dans les corps organisés continuellement en butte à une infinité d'agens qui les environnent, et qui devroient changer à chaque instant leur détermination. Ils ont donc besoin d'être régis par un principe indépendant jusqu'à un certain point des causes physiques, et qui aille à sa fin sans que rien l'en détourne, et c'est ce que fait le principe qui anime les corps vivans. Les différentes pé-

riodes qui partagent la vie gardent toujours à-peu-près le même ordre; l'époque de la dentition, celle de la puberté, celle où cesse la faculté d'engendrer arrivent toujours à-peu-près vers le même temps, quel que soit l'état de l'individu, gras ou maigre, foible ou robuste.

Si la semence, comme on le prétend dans une hypothèse récente, n'étoit que l'excédant de la matière destinée à faire croître et à nourrir les différentes parties du corps, il arriveroit souvent que des enfans seroient propres à la génération, parce qu'il n'est pas douteux que les sucs nourriciers ne soient quelquefois surabondans chez eux : d'autres sujets toujours maigres, dépourvus de matière organique superflue, n'atteindroient jamais la puberté : enfin, si le principe qui sert de fondement à cette hypothèse étoit vrai, il n'y auroit que confusion dans le monde organisé, et tout y seroit subordonné au hasard.

Sans vouloir examiner jusqu'à quel point sont probables les rapports d'attraction d'après lesquels on suppose que les différentes parties qui doivent former le corps du fœtus s'arrangent entr'elles, nous nous contentons de remarquer que cette supposition rend la con-

neux et plus vrai que le système moderne qu'on a voulu calquer sur lui.

Les anciens, pour rendre raison de la différence du sexe, disoient que le mâle et la femelle avoient chacun une semence forte et une semence foible ; que si la semence du mâle, soit par sa quantité, soit par son activité, étoit supérieure à celle de la femelle, il naissoit un mâle ; qu'au contraire, si la semence de la femelle l'emportoit, il en resultoit une femelle. Cette distinction de divers degrés d'activité dans les liqueurs séminales du mâle et de la femelle, n'est pas hors de vraisemblance.

Ils expliquoient la ressemblance des enfans avec leur père ou leur mère, comme on le fait aujourd'hui dans le système des molécules organiques. Ils la tiroient de la nature et de la constitution des humeurs, dont les parties sont supposées avoir la même forme et prendre le même arrangement qu'elles avoient dans le corps du père ou de la mère. C'étoit l'idée commune de tous les anciens médecins et physiciens (1).

Il n'est pas aisé de concevoir comment un

(1) Valere Maxime. Lib. IX, c. 15.

homme du savoir de M. Astruc, a pu dire (1) qu'en adoptant le système d'Hippocrate sur la génération, on tomberoit dans *la même absurdité qu'on reprochoit aux Epicuriens, d'avoir cru que l'univers s'étoit formé par le concours fortuit des atomes agités dans le vide.* Premièrement Hippocrate n'a pas prétendu que les liqueurs séminales dussent leur union à une rencontre fortuite. Secondement il n'y a pas plus de hasard dans l'arrangement qu'ont pris les atomes d'Epicure, qu'il n'y en a dans les compositions chimiques qui résultent du mélange de plusieurs mixtes. Epicure supposoit des atomes ronds, pointus, crochus, comme quelques physiciens ont supposé que les alcalis avoient la forme d'une gaîne, et les acides celle d'aiguilles pointues, en vertu desquelles ils opèrent les effets qu'on leur voit produire. D'ailleurs, le hasard n'est qu'un enchaînement de causes que nous ignorons ; et à ce titre les causes même que M. Astruc admet pour expliquer la génération, comme toutes celles que peuvent adopter les

(1) *Traité des Maladies des Femmes*, tom. 5, page 51.

autres médecins et les autres philosophes, ne méritent pas moins le nom de hasard.

Le système d'Hippocrate, ou plutôt des anciens médecins, (car il est vraisemblable qu'il l'avoit reçu de ses prédécesseurs) fut peu altéré par les philosophes et les médecins qui le suivirent. Aristote n'eut pas besoin de lui donner une forte entorse pour le faire cadrer avec son système général de physique. Il prétendit que la cause efficiente de la génération étoit dans la semence du mâle qui vivifioit celle de la femelle ; c'est-à-dire, selon sa manière de parler, que le mâle fournissoit la *forme*, et la femelle la *matière*. Ce système ainsi modifié, suivit le sort de toutes les autres opinions de ce philosophe, et fit la même fortune parmi les physiciens. Les médecins continuèrent de l'admettre tel qu'il étoit sorti des mains d'Hippocrate, jusqu'à ce que l'anatomie vînt changer les idées.

Cette science qui, en recherchant la structure des organes et la nature des ressorts qui font mouvoir les animaux, se propose, comme si cela étoit possible, de nous faire connoître toutes leurs propriétés ; cette science qui, en aggrandissant le domaine de la physique, a si peu étendu celui de la médecine, dont pres-

que chaque découverte a été marquée par un nombre plus ou moins considérable d'erreurs, lorsqu'elle découvrit les ovaires, donna lieu de croire que les vésicules rondes qu'on y voit étoient des œufs. L'esprit humain aime naturellement à trouver des ressemblances, parce que cela soulage sa foiblesse ; plusieurs faits réduits à un seul le gênent moins que s'ils étoient séparés ; d'ailleurs, la ressemblance qu'on crut trouver dans les diverses manières dont les hommes et les oiseaux se multiplient, dut frapper par sa singularité. Nous ignorons si les femmes s'accommodèrent d'un système qui les assimiloit aux poules, mais dans ce système elles avoient la plus grande part à l'œuvre de la génération ; elles se trouvoient par-là les dépositaires de tout le genre humain : on prétendit que l'œuf contenoit le fœtus tout formé, et que la semence de l'homme ne faisoit que lui donner l'impulsion qui devoit produire son développement.

Comme on avoit de la peine à comprendre comment le fœtus s'étoit formé dans l'œuf, on prétendit résoudre la question en la reculant : on fit remonter la formation du fœtus au commencement du monde, où l'on supposa que Dieu avoit emboîté les uns dans les autres tous

les œufs et tous les fœtus desquels devoit sortir toute l'espèce humaine. Les œufs femelles contenoient non seulement une femelle, mais encore avec elle des œufs qui contenoient ou des mâles sans œufs, ou d'autres femelles avec des œufs qui diminuoient toujours de grandeur dans le rapport de la première femelle à son œuf. Ainsi les femmes avoient alors la plus grande influence dans la génération.

Une nouvelle découverte anatomique, et par conséquent un nouveau système, vint les dépouiller de cet avantage. M. Hartsoecker ayant examiné au microscope de la semence de différens animaux, y découvrit une multitude innombrable d'animalcules qui s'agitoient en différens sens et y nageoient comme des poissons. Cette découverte étonna le monde savant ; on ne douta plus que ces animalcules ne fussent les germes des hommes à venir ; on crut avoir trouvé le secret qu'on cherchoit depuis si longtemps.

Cependant à mesure qu'on examinoit la chose de plus près, et que la première agitation des esprits se calmoit, les doutes naissoient en foule. Ces prétendus petits animaux n'avoient point la forme humaine ; leur prodigieuse quantité effrayoit l'imagination. On

ne pouvoit se résoudre à croire que la nature établît l'existence d'un animal sur la destruction de plusieurs milliers d'autres animaux, et qu'un de ces animalcules ne pût vivre qu'en sacrifiant, comme un sultan cruel, tous ceux qui avoient les mêmes droits que lui. Cette considération donnoit de l'humeur; on étoit fâché d'avoir reçu la vie à ce prix; on accusoit la nature d'être trop prodigue. On voyoit, il est vrai, dans la production des plantes, un exemple de cette excessive fécondité; on savoit qu'un million de germes périt pour un qui réussit. Mais cette analogie, tirée des végétaux regardés communément comme insensibles, ne rassuroit pas tout-à-fait.

Les physiciens et les médecins sur lesquels la découverte des animalcules avoit fait une forte impression, demeurèrent convaincus qu'ils étoient le fondement et la source de toutes les générations futures. Dans le système des œufs, on avoit cru que tous les œufs et tous les hommes avoient été renfermés dans le premier œuf; on crut, dans le nouveau système, que tous les animalcules avoient été enchassés les uns dans les autres, avec cette différence, qu'ici l'animalcule mâle contenoit tous les mâles et toutes les femelles qui devoient naître de

lui, tandis que l'animalcule femelle étoit borné à son propre individu ; de sorte que, dans cette nouvelle hypothèse, les hommes avoient la supériorité que les œufs avoient donnée aux femmes.

Quelques auteurs prévenus en faveur des œufs, et qui n'osoient point rejeter les animaux spermatiques, tâchèrent de concilier les deux hypothèses. Ils supposèrent que les animalcules introduits dans la matrice s'insinuoient en rampant dans les trompes de Faloppe, qui les portoient jusqu'aux ovaires ; que là le plus heureux ou le plus adroit étoit reçu dans l'œuf le plus propre par sa maturité à lui servir d'asyle ; que l'œuf détaché de l'ovaire tomboit dans la trompe, d'où il descendoit dans la matrice pour s'y attacher, y croître et s'y développer ; enfin que la pluralité des fœtus dépendoit de la pluralité des œufs prêts à recevoir autant d'animalcules.

Si tous les physiciens ne crurent pas que les parties actives de la semence fussent de vrais animaux, il y en eut aussi d'autres qui se défièrent si peu de leur imagination qu'ils crurent non seulement l'existence de ces animalcules, mais bâtirent encore plusieurs fables ridicules sur leur prétendu sexe, sur leur accouplement et leurs autres fonctions. Ce que les uns

assuroient de bonne-foi, M. Plantade de Montpellier le certifioit pour se jouer des savans, et publioit, sous le nom de Dalempatius, des observations supposées dans lesquelles il enchérissoit sur les contes qui couroient au sujet des animalcules spermatiques.

M. de Buffon pense que les parties qu'on a prises pour des animalcules ne sont point des animaux, mais les matériaux actifs qui doivent former un animal. Il suppose que la liqueur séminale contient en petit toutes les parties nécessaires au fœtus, c'est-à-dire, des yeux, des bras, un estomac, un poumon, un cœur, etc. et que ces parties ont été fournies par les organes semblables du père et de la mère; que la femme n'a aucun avantage sur l'homme à cet égard, et que la semence de l'un et de l'autre contient également tout ce qu'il faut pour la formation du fœtus. On est d'abord tenté de demander pourquoi la réunion de la liqueur séminale du mâle et celle de la femelle est nécessaire si chacune a toutes les parties qui doivent constituer l'embryon. On voit bien que le mâle manquant de lieu propre à son développement, c'est-à-dire, de matrice, a besoin du secours de la femme; mais on ne voit pas pourquoi la femelle ne peut point engendrer

sans le secours du mâle, ayant la matière et le lieu propre à la faire germer.

Dans ce systême on explique les ressemblances d'une manière assez spécieuse. On suppose, comme nous l'avons déjà dit en parlant des anciens qui avoient le même sentiment, que les parties analogues fournies par le père et la mère gardent dans le fœtus la même forme, le même arrangement et la position respective qu'elles avoient dans les organes du père et de la mère. Pour rendre raison de la différence des sexes, on y dit que l'enfant prend celui de l'individu qui a fourni le plus de matière organique. Si cette idée flatte et satisfait l'imagination, il s'en faut de beaucoup que la raison y trouve également son compte, et qu'elle s'accorde avec tous les faits. Selon ce systême, il faut non seulement que la semence entre dans la matrice, mais qu'elle y entre encore en suffisante quantité. Il seroit inutile de se prévaloir des exemples qu'on rapporte de certaines femmes qui ont, dit-on, conçu sans avoir souffert aucune intromission de la part de l'homme, parce que ces faits sont assez rares ou assez apocryphes pour qu'on ait le droit de les nier Mais personne n'ignore que toutes les expériences d'Harvey, que toutes les ouvertures

multipliées qu'il a faites des femelles de différentes espèces d'animaux immédiatement après l'acte vénérien, n'ont jamais pu lui faire apercevoir la moindre goutte de liqueur séminale dans leurs matrices.

S'il nous étoit permis de mêler nos conjectures à celles de tant de savans sur un point d'histoire naturelle si intéressant et si obscur, nous avouerions que les œufs nous paroissent avoir été le fruit d'une similitude imparfaite fournie par les vésicules des ovaires, comme les animalcules l'ont été d'une induction trop précipitée qu'on a tirée d'un fait mal approfondi. Nous pensons, ainsi que M. de Buffon, que les molécules vivantes de la semence ne sont point des animaux, mais une matière propre à devenir un animal. Cependant est-il nécessaire qu'elle contienne en petit tous les organes qui doivent entrer dans la structure du fœtus? Trop de difficultés s'opposent à une pareille supposition. Ne pourroit-on pas à celle-ci en substituer une autre qui peut-être n'auroit pas les mêmes inconvéniens, et qui certainement s'accorderoit mieux avec les expériences d'Harvey, les seules qui eussent pu nous éclairer sur le mystère qui en

étoit l'objet, si cette découverte eût été réservée à l'esprit humain?

Seroit-ce contre les règles d'une exacte analogie, de prêter à chaque partie de la semence du mâle les propriétés qu'ont ces espèces de vers aquatiques dont nous devons à M. Trembley la singulière histoire ? Il suffit peut-être à la plus petite partie de la semence de pénétrer dans la matrice pour déployer les facultés qu'elle a, et acquérir celles qui lui manquent, pourvu néanmoins que la matrice, de son côté, soit disposée à favoriser son développement; car cette disposition respective est nécessaire dans toutes les espèces dans lesquelles la génération s'opère par le concours des deux sexes.

Les polypes séminaux, sans doute d'une nature plus composée que les polypes d'eau douce, ont besoin de se dépouiller dans la matrice, de quelque entrave qui gênoit leur activité, ou d'y recevoir dans leur structure quelque addition nécessaire au nouveau genre d'existence dont ils vont jouir. Si chaque particule sensible de la semence est un point vivant, comme il y a apparence, la plus légère émanation de la matière séminale du mâle suffira pour rendre la femelle féconde. Cela rendroit

plus vraisemblable ce que les auteurs ont dit de l'esprit séminal, *aura seminalis*, lequel, à ce qu'on prétend, introduit à travers les pores dans les organes de la femme propres à la génération, peut seul la mettre en état de concevoir sans que la copulation soit parfaite. On conçoit aisément que l'énergie de la liqueur séminale peut être si forte dans certains hommes (1), et l'ardeur d'engendrer si vive dans certaines femmes, que le plus petit atome de cette liqueur qui trouvera une ouverture pour pénétrer dans la matrice ou dans tout autre lieu propre à remplir le même objet s'y fixera pour y végéter, et parvenir enfin à l'état d'homme.

Il ne s'agira plus alors de la quantité de semence qui doit y entrer, il suffira qu'il y en entre. Les expériences d'Harvey qui n'a jamais pu découvrir le moindre vestige de semence

(1) On peut concevoir aussi qu'il y a des circonstances qui rendent la semence plus ou moins propre à la génération. On dit que le venin de la vipère est plus actif lorsque cet animal a été irrité. Pourquoi n'en seroit-il pas de même de la liqueur séminale ? Voyez ce qui a été dit des effets de la pudeur, page 127, et ce que nous disons des effets de l'imagination, pages 118 et 119.

dans les matrices des biches et des lapines qu'il a ouvertes, n'auroient dans ce cas rien de surprenant, parce qu'un atome séminal logé dans les petites lacunes de la matrice peut s'y dérober à l'œil de l'observateur, jusqu'à ce qu'il ait attiré à lui et assimilé assez de substance de la mère pour devenir sensible. Harvey n'a en effet vu d'abord qu'un point animé, autour duquel se sont successivement arrangés les différens membres qui composent l'animal (1). C'est ainsi qu'un polype mutilé recouvre toutes les les parties qu'il a perdues. Il est vrai qu'on dit que les parties de l'embryon sont formées avant qu'on puisse les apercevoir, et qu'Harvey a cru mal-à-propos qu'elles se formoient dans l'instant où elles commençoient à devenir sensibles. Mais comme cette objection n'est qu'une supposition, elle ne sauroit avoir la moindre force contre une conséquence naturelle tirée d'un fait que les sens ont découvert à Harvey. Cet auteur, qui, avec un bon microscope a vu un point vivant prendre par degrés une forme, et se revêtir d'organes qu'il n'avoit point, a été en droit d'affirmer que la chose se passoit

(1) Harvey, *de cervorum et damarum coitu exercit.*

comme il l'avoit vue, et ses adversaires n'ont point celui de supposer ce que personne n'a encore pu voir. D'ailleurs cette formation du fœtus en détail n'a rien qui choque, et se trouve conforme à d'autres faits naturels. L'on sait que les jambes des écrevisses se régénèrent : le polype à qui l'on a coupé la tête et la queue, et qui les recouvre, nous donne un exemple d'un animal qui peut acquérir de nouveaux organes.

D'un autre côté, on a de la peine à croire que toutes les parties d'un animal aussi composé que l'homme, puissent être toujours à portée de se joindre et de s'arranger dans un état de liquidité, comme cela doit être lorsqu'on suppose que toutes ses parties sont déjà formées dans la semence. La moindre secousse ne suffiroit-elle pas pour en détruire l'assemblage? le moindre souffle ne les éloigneroit-il pas de la sphère d'attraction qui les tient réunies, ce qui rendroit la conception trop incertaine et trop fortuite.

Dans notre supposition, la semence, au lieu d'être un amas d'organes ébauchés, ne sera qu'une matière animalisée dont chaque partie sera capable de devenir un centre d'activité, comme chacun des morceaux d'un polype

peut devenir un polype. Cette matière lancée dans la matrice s'y attachera en totalité ou en partie; cet organe, frappé par la sensation qu'il desiroit, et que la présence de cette matière lui procure, s'en emparera aussitôt, y ajoutera ce qui lui manque pour former un fœtus, la couvrira des enveloppes qui doivent la mettre à l'abri des accidens, et concourir avec les autres moyens à lui donner le degré de perfection qu'elle y doit recevoir.

Personne ne doit douter que la matrice ne soit un organe actif, doué d'un instinct particulier, inexplicable, lequel non seulement ajoute à la matière fournie par le mâle, mais encore la modifie, l'arrange d'une manière relative et convenable à chaque espèce. On trouvera peut-être surprenant qu'un instinct aveugle puisse former des organes réguliers. Mais est-il moins merveilleux de voir des oiseaux bâtir des nids de la structure la plus délicate et la plus précise, sans avoir jamais appris à les faire? Pourquoi les opérations intérieures de l'instinct seroient-elles moins sûres que celles qu'il produit au dehors? pourquoi la matrice ne peut-elle pas former les tissus qui enveloppent l'embryon, comme certains in-

sectes filent eux-mêmes la toile dans laquelle ils doivent s'ensevelir, et dont ils fournissent aussi la matière ?

Le lieu où l'embryon se fixe n'est pas déterminé. Les diverses oscillations de la matrice font que la matière séminale va frapper tantôt un endroit, tantôt un autre : tous sont également avides de concevoir, mais tous ne sont pas également propres à conduire à un terme heureux le fruit de la conception, les fœtus, dont le siége est dans les trompes de Falloppe où les ovaires ne réussissent point. Outre que ces parties sont un champ trop resserré qui s'oppose à leur parfait développement, elles manquent d'issue favorable pour les produire au jour. On a vu aussi des embryons qui étoient tombés et qui avoient pris de l'accroissement dans la cavité du bas-ventre, et l'on sent qu'il y a encore moins de ressource pour ceux-là. Heureusement ces cas sont très-rares ; ce sont des erreurs de la nature, dans lesquelles le trouble et l'agitation de l'ame peuvent quelquefois la jeter. On a observé que les filles et les veuves étoient plus sujètes que les femmes à ces conceptions irrégulières ; et la raison n'en est pas difficile à deviner.

La matière séminale du mâle peut s'épar-

piller dans la matrice, et chaque portion de cette matière devenir un noyeau vivant, si la matrice a assez d'ardeur ou d'aptitude pour les adopter tous, et leur partager également son influence. Chaque point animé deviendra un fœtus. Dans l'espèce humaine la matrice ne s'attache ordinairement qu'à une portion de cette matière vivante.

Dans l'un et l'autre sexe, les parties qui forment la semence, lorsqu'elles sont encore répandues dans le corps et confondues avec les autres humeurs, n'ont que le caractère général et le degré de vitalité dont jouissent toutes les autres parties. L'activité particulière qu'elles acquièrent dans la suite, est alors enchaînée. Elles deviennent plus libres et se revêtent d'attributs spécifiques, en passant par l'organe où l'on dit que se prépare la liqueur séminale.

Les hommes ou les animaux en qui cet organe manque, ne peuvent jamais déployer les qualités ni montrer l'empreinte qui doivent les distinguer et les caractériser ; ce sont des êtres imparfaits, dévoués à une éternelle impuissance, inutiles à leur espèce, étrangers à tous les sexes, et en horreur à la nature.

Les parties séminales ont donc besoin, pour avoir l'énergie qui les rend capables de con-

courir à la formation d'un nouvel animal, de passer par l'organe destiné à leur élaboration. Cet organe n'est pas encore bien déterminé dans la femme, non plus que la liqueur qu'il fournit. On dit, et on ne sait pas trop sur quel fondement, qu'elle est plus fluide et plus limpide que la liqueur séminale de l'homme.

Quoiqu'on en ignore la nature, nous avons les plus fortes raisons pour croire qu'elle existe. On ne sait pas non plus pourquoi la liqueur séminale de la femme doit être unie à celle de l'homme, ou la liqueur séminale de l'homme à celle de la femme, pour consommer l'œuvre de la génération. La solution de cette difficulté tient à des circonstances qui sont encore voilées pour nous.

On peut néanmoins conjecturer que la matière séminale a une manière d'être et des qualités relatives au sexe de chaque individu, comme elle en a qui se rapportent à son espèce. La liqueur séminale de la femme a donc un caractère, une manière d'agir, enfin un génie qui lui est propre. Si dans le mélange qu'elle doit subir avec celle de l'homme, elle prend le principal ascendant, le nouvel être qui en résultera sera régi par son action; son organisation lui sera soumise; enfin il prendra

terminer les y ont tenues captives, ont trouvé une occasion plus favorable de se développer dans le fils. Il en est de même de la ressemblance des neveux avec les oncles ou les tantes. Les frères et les sœurs reçoivent de leur père des parties séminales semblables, qui restent sans action dans l'un, et qui déploient leur énergie dans l'autre : le premier fera des enfans plus ressemblans au second qu'à lui-même, si les molécules qui étoient restées inactives en lui peuvent exercer dans ses enfans les propriétés dont elles sont douées, et qui s'étoient mieux manifestées dans l'oncle ou dans la tante.

Ces propriétés consistent principalement dans une certaine disposition à produire, dans le fils ou le neveu, la même série de mouvemens vitaux qui a lieu dans le père, dans l'oncle ou tout autre parent. Ce qui prouve que les ressemblances sont fondées sur l'ordre de ces mouvemens, c'est que les dispositions héréditaires suivent celui des maladies particulières à chaque âge. Un enfant qui naît phthisique ou goutteux, n'éprouvera les impressions de ces maladies que dans l'âge auquel elles semblent appropriées. Si la ressemblance du fils venoit d'un arrangement de molécules semblables, pareil à celui qu'elles ont dans le père,

un

un père phthisique feroit un enfant qui auroit le poumons ulcérés en naissant, et un goutteux mettroit au jour un enfant qui auroit déjà ressenti les douleurs de la goutte dans le ventre de sa mère. Cela est démenti par l'expérience. Il y a plus, aucun enfant ne ressemble à ses parens en naissant ; la ressemblance de traits extérieurs et corporels que le fils doit avoir avec le père ou la mère, n'existe pas lorsqu'il vient au monde ; il ne l'acquiert que successivement. Aucun animal ne naît avec les attributs qu'il doit avoir à un certain âge. Le plumage des petits oiseaux et le poil des petits quadrupèdes ne sont jamais semblables à ceux de leurs pères. Cette ressemblance est une acquisition qu'ils font en grandissant ; elle est le fruit de la même série et du même enchaînement de fonctions, sur lesquels l'existence de leurs pères est fondée.

Telles sont les conjectures que nous avons cru pouvoir présenter sur une matière sur laquelle on ne sauroit encore rien dire de positif. Nos observations se sont presque bornées dans ce chapitre à ce qui regarde les qualités de la semence ; nous allons examiner dans le suivant si l'imagination de la mère peut étendre son action sur le fœtus.

CHAPITRE IV.

Des effets de l'imagination de la mère sur l'enfant.

TOUT le monde paroît convenir que la conception est plus assurée, lorsque les deux individus qui y coopèrent, s'égarent en même temps dans les transports dont elle est le fruit. Cette courte aliénation dans laquelle leur ame semble pour un moment passer toute entière dans le nouvel être qui en doit résulter, et les circonstances physiques qui la précèdent, sont peut-être une condition nécessaire, un acte propre à imprimer le sceau de la vie à l'ouvrage de la génération : comme un corps qu'on électrise, les molécules de la semence reçoivent peut-être par-là des propriétés qu'elles n'avoient pas encore.

On prétend que la disposition morale où peut se trouver alors la femme, a beaucoup de pouvoir dans la formation du fœtus, soit pour modifier de diverses manières sa constitution physique, soit pour déterminer le caractère et la trempe de son esprit. Nous avons

dit ailleurs (1) qu'il étoit vraisemblable que les divers états des humeurs, ou par l'impression locale qu'elles peuvent faire sur les parties sensibles, ou par la perception générale que l'ame en a, influent beaucoup sur la manière d'être actuelle de celle-ci. Comme il y a entr'elle et le corps une correspondance intime et constante, il se peut aussi que les mouvemens de l'ame, en refluant sur les humeurs, y causent des altérations momentanées, en augmentent ou en diminuent la vitalité. Si cela étoit, il auroit surtout lieu pour la semence dans un moment où toutes les facultés de l'ame semblent se réunir pour la vivifier, et toute la sensibilité se concentrer dans l'organe qui la fournit. Il est du moins vrai qu'il n'est point impossible que l'imagination de la mère, et peut-être aussi celle du père, aient quelque influence sur la conception.

Une tradition populaire veut que les enfans illégitimes aient plus d'esprit et de sagacité que les autres. M. le Camus sans doute (2) ajoutoit foi à cette tradition, puisqu'il tâche

(1) Pages 29 et 40.

(2) *Médec. de l'Esprit*, Tom. I, pag. 310.

d'expliquer le fait qui en est le sujet. Il fait entendre que les enfans illégitimes sont ordinairement le fruit d'un amour industrieux ; que l'esprit de leurs parens, continuellement aiguisé par les ruses nécessaires à une tendresse traversée par des obstacles continuels, exercé par les artifices propres à tromper la jalousie d'un mari ou la vigilance d'une mère, éclairé par le besoin de dérober à l'opinion publique des plaisirs qu'elle condamne, doit nécessairement transmettre aux enfans qui en proviennent, une grande partie des talens auxquels ils doivent le jour ; au lieu que les enfans nés dans l'indolente sécurité d'un amour permis, doivent se ressentir de cette espèce d'abandon; de cette inertie d'ame avec laquelle on leur a donné l'être. Enfin la plupart des gens (et les idées du vulgaire ne sont pas toujours à dédaigner) pensent que la manière dont l'ame de la femme est affectée dans l'acte de la génération, n'est point une chose indifférente pour l'enfant.

Il ne doit pas moins participer aux affections de la mère après la conception ; il est devenu une partie de son individu ; elle l'a associé à son être ; elle lui fournit la matière propre à le nourrir et à le faire croître ; il est

animé par sa chaleur; il vit autant de la vie qu'elle lui communique que de la sienne propre. Il ne seroit pas surprenant que les passions qui peuvent agiter la mère passassent jusqu'à lui. La communication qui rend cela possible existe : l'enfant tient intimement à la matrice par le placenta et par le cordon ombilical. On ne voit pas à la vérité de nerfs dans ces dernières parties; mais pour que la vie circule et se porte d'un endroit à un autre, il n'est pas nécessaire que les parties soient unies par des trames nerveuses, il suffit qu'il y ait entr'elles une libre continuité. Les nerfs sont des cordages nécessaires dans les animaux destinés à produire de grands mouvemens et à remuer de grandes masses; mais tous les corps organisés n'en n'ont pas besoin. Un des phénomènes qui peuvent servir à prouver ce commerce réciproque, et cette communauté de mouvemens vitaux qui sont entre la mère et le fœtus, ce sont les enfans acéphales, c'est-à-dire, qui naissent sans crâne et sans cerveau; ils meurent dès leur naissance, parce que ces parties sont essentielles et nécessaires à l'homme qui vit de sa propre vie ; le fœtus vit sans elles, parce qu'il doit à la mère une

partie de la force qui l'anime, et qui supplée aux organes qui lui manquent.

Un des auteurs (1) les moins disposés à croire aux effets de l'imagination de la mère sur l'enfant, après avoir épuisé tout le jargon de l'anatomie pour prouver l'impossibilité d'une transmission des affections de la mère à l'enfant, est forcé d'avouer que des enfans ont été sujets pendant leur vie à des convulsions, parce que leur mère avoit été, pendant sa grossesse, frappée d'une forte terreur ou de quelqu'autre passion vive. Cet auteur avoit dit que, faute de nerfs qui établissent une communication entre la mère et le fœtus, et qui sont les seuls moyens par lesquels les mouvemens de l'ame peuvent se transmettre au loin, la mère ne peut point faire éprouver à l'enfant les impressions qu'elle ressent. Mais si, de son propre aveu, une mère a communiqué à son enfant les convulsions dans lesquelles une forte terreur l'avoit jetée, il est évident que la mère peut faire partager ses affections au fœtus sans le secours intermédiaire des nerfs.

(1) Haller, *Elem. Physiol. Corp. hum.* Tom. VIII, lib. 29, pag. 430.

Mallebranche a donné, comme chacun sait, la plus grande extension au pouvoir de l'imagination de la mère sur l'enfant. Plusieurs auteurs ont entrepris de le réfuter; mais les moyens dont ils se sont servis sont très-vicieux; ils sont tirés de l'anatomie des parties et des rapports mécaniques qui sont entre les organes. Si on vouloit expliquer les phénomènes de l'électricité par les lois générales du mouvement, on trouveroit qu'ils ne cadrent point avec elles: ils y tiennent peut-être; mais comme ils n'en sont point des effets immédiats, et qu'ils sont subordonnés à des causes intermédiaires, il faudroit connoître celles-ci pour voir la liaison qu'ils ont avec les premières. Il en est de même des phénomènes de la vie, de la végétation. Chaque ordre d'êtres a sa mécanique particulière; et vouloir juger des effets relatifs à un ordre par les lois de la mécanique propre à l'autre, est une des plus grandes erreurs de logique qu'on puisse commettre. Ainsi, lorsqu'on dit que les impressions de la mère ne peuvent point se transmettre à l'enfant par le moyen des humeurs qu'elle lui envoie, et lesquelles, dit-on, ne sauroient communiquer rien de moral, il nous semble qu'on confond les objets, et qu'ayant alors en vue une simple

machine hydraulique, tous les raisonnemens qu'on en tire portent sur un principe faux.

M. de Maupertuis (1) nous a paru être plus près du vrai. « Qu'une femme troublée, dit-il, » par quelque passion violente, qui se trouve » dans un grand péril, qui a été épouvantée » par un animal affreux, accouche d'un enfant « contrefait, il n'y a rien que de très-facile à » comprendre. Il y a certainement entre le » fœtus et la mère une communication assez » intime pour qu'une agitation violente dans » les esprits ou dans le sang de la mère se » transmette dans le fœtus, et y cause des » désordres auxquels les parties de la mère pou- » voient résister; mais auxquels les parties trop » délicates du fœtus succombent. » Ce n'est point parce que M. de Maupertuis explique le fait que nous admettons sa possibilité; car il y auroit bien des choses à dire sur l'explication qu'on en donne, mais parce que c'est un accident trop commun pour qu'on en puisse douter. Le même auteur ajoute que lorsque nous voyons souffrir quelqu'un, nous participons à ses douleurs, et que la nature n'a pas trouvé de moyen plus efficace de nous rendre com-

(1) *Vénus physique*, première partie, chap. 15.

patissans pour les autres que de nous faire éprouver à nous-mêmes une partie de leurs maux; que lorsqu'un homme reçoit devant nous quelque coup violent dans un membre, nous nous sentons tout-à-coup frappés dans le même endroit, et que, par conséquent, l'histoire de la femme accouchée d'un enfant dont les membres étoient rompus de la même manière dont elle les avoit vu rompre dans un criminel, n'a rien qui ne soit facile à concevoir.

Il y a une autre classe de phénomènes rapportés à l'imagination des mères; ce sont ceux qui consistent dans la figure de l'objet dont elles ont été épouvantées, ou du fruit, ou de tout autre mets qu'elles ont desiré pendant la grossesse, empreinte sur l'enfant. Cet ordre de faits est plus difficile à expliquer que le précédent, et cette raison a déterminé M. de Maupertuis (1) à ne point y ajouter foi. Nous pensons que lorsqu'une chose n'est inexplicable que parce qu'elle est obscure, et que parce que nous ignorons des circonstances qui nous en donneroient la clef si nous les connois-

(1) *Vénus physique*, première partie, page 83.

sions, le doute devroit être la ressource la plus digne du sage.

Ce qu'on ne saurait nier, c'est que l'esprit des femmes enceintes est singulièrement modifié. Leurs envies, leurs caprices, leurs dégoûts, prouvent qu'elles sont dominées par des sensations intérieures qui naissent du nouvel état où elles se trouvent; les envies surtout, qui sont alors en elles une espèce de délire, pourroient bien venir du sentiment de quelque besoin qu'éprouve l'enfant. L'instinct alarmé s'attache à des objets bizarres qu'il croit propres à le rassurer; mais ces erreurs même font voir avec quel intérêt il veille à la conservation du dépôt qui lui est confié.

Nous allons exposer, dans le chapitre suivant, dans quels rapports l'enfant se trouve avec la mère pendant l'espace de neuf mois, c'est-à-dire quels sont les phénomènes de la grossesse.

CHAPITRE V.

De la Grossesse.

Comme l'instant où la femme conçoit, ne se manifeste en elle par aucune expression bien

caractérisée, et que les suites de cet acte restent quelque temps couvertes d'un voile épais; cet esprit d'inquiétude qui fait que l'homme, peu satisfait du présent dont il pourroit jouir, s'élance toujours vers l'avenir qu'il ne verra peut-être pas, le porte à rechercher avec empressement les signes encore cachés de la grossesse, et à interroger la nature longtems avant qu'elle daigne parler. On pourroit à cet égard s'épargner les tourmens d'une impatience inutile, puisqu'elle ne sauroit en accélérer ni en retarder l'objet. Il seroit d'autant plus dans l'ordre d'attendre tranquillement que les signes naturels annonçassent eux-mêmes la grossesse, que les tentatives par lesquelles on se flatte de les prévenir, peuvent incommoder les femmes assez faciles pour s'y soumettre, sans les éclairer davantage sur le motif qui les y fait recourir.

Ces tentatives sont l'ouvrage d'un charlatanisme effronté qui les sollicite, et qui se joue de l'honnêteté et de la décence, pour établir son empire sur les débris d'une vertu à laquelle le sexe doit les plus solides fondemens du sien. Nous nous croyons obligés de dire ici aux femmes, que ceux qu'elles emploient à cette sorte d'essais les trompent, en affectant des

connoissances qu'ils ne sauroient avoir. Tous les éclaircissemens tirés du *toucher* sont très-incertains. On ne peut compter que sur le concours des signes extérieurs et sensibles, tels que la grosseur du ventre, le gonflement du sein, précédés des envies de vomir, des dégoûts, et de la suppression des menstrues. Mais le plus décisif de tous, de l'aveu même de tous les accoucheurs, le seul démonstratif, consiste dans les mouvemens de l'enfant, qui se font sentir vers le quatrième mois de la grossesse. Ainsi les femmes peuvent elles-mêmes mieux que personne connoître si elles sont enceintes; et les accoucheurs, qui sont forcés d'en convenir eux-mêmes, devroient retrancher de leurs traités d'accouchemens les impertinentes règles qu'ils donnent sur le *toucher*. Pour donner une idée de la solidité et de la sagesse de ces règles, je n'en citerai qu'une, prise dans un ouvrage d'un des plus célèbres accoucheurs. « Lorsqu'il s'agit, dit-il, » de *toucher* une fille pour quelque *soupçon* » de grossesse, on doit d'abord porter le doigt » avec circonspection, de crainte de la défloration, si elle ne l'étoit pas. » N'est-ce point le comble de l'absurdité de vouloir, sur le simple *soupçon* d'un mal qui peut-être est imagi-

naire, produire un mal réel; de s'exposer, pour savoir si une fille a commis une faute, à lui rendre plus faciles toutes celles qu'elle peut commettre à l'avenir, en renversant la première digue qui s'oppose en elle au vice; enfin, de déflorer une fille pour connoître si elle a été déflorée? Et par malheur encore pour la règle, le moyen qu'elle indique est insuffisant pour parvenir à la connoissance qu'on desire.

C'est du temps seul qu'on doit attendre cette connoissance. Trois ou quatre mois de patience vous éclairciront mieux que ne fera une pratique dangereuse, dont les essais flétrissans sont pires que les soupçons qu'on veut dissiper. Quoique les inconvéniens de cette pratique ne soient pas aussi considérables pour les femmes que pour les filles, nous ne leur ferons point l'injure de penser qu'il ne soit pas pénible pour elles de consentir à un examen qui doit les humilier à leurs propres yeux, et qui quelquefois peut les avilir à ceux d'autrui: elles peuvent s'exempter de cette cérémonie gênante, quand il n'y auroit d'autre raison que son inutilité pour l'objet qui les porte à s'y assujétir.

En attendant que la femme grosse s'éclaire sur son état et en sorte, examinons comment

conférence. On l'appelle *placenta*, parce qu'il a la forme d'un gâteau. La matrice et le placenta sont unis par des cotylédons ou tubercules qu'ils s'envoient réciproquement l'un à l'autre. Ces liens, d'abord suffisans pour le fœtus encore petit, deviennent plus solides à mesure qu'il grossit : on prétend (1) que, se bornant d'abord à transmettre au placenta une humeur laiteuse, pour l'entretien du fœtus, ils dégénèrent ensuite en veines pour lui fournir du sang pur. Cette dernière opinion n'est pas unanimement admise ; plusieurs croient qu'il ne passe jamais qu'une liqueur laiteuse de la matrice au placenta.

Le placenta l'envoie au fœtus par le cordon ombilical. Ce cordon, dont la grosseur, la longueur et la forme varient souvent, est attaché d'un côté au nombril du fœtus, et de l'autre au placenta. Il est formé de trois vaisseaux sanguins, de deux artères et d'une veine souvent situés parallèlement, quelquefois entortillés; ce qui, dans ce dernier cas, donne au cordon une forme noueuse. Ces vaisseaux sont ren-

(1) *Hist. de l'Acad. des Sciences*, année 1714, pag. 12.

fermés

fermés dans une tunique commune qui semble être une continuation du chorion et de l'amnios. Dans les animaux ce cordon contient aussi l'ouraque; dans le fœtus humain l'ouraque ne va pas plus loin que le nombril, et on n'en découvre aucun vestige au-delà.

Les deux artères ombilicales portent le sang, qu'elles puisent dans les deux artères iliaques internes du fœtus, dans le placenta, où elles forment plusieurs branches qui se subdivisent en une infinité de petites artères. Celles-ci, répandues sur toutes les parties de l'arrière-faix, s'abouchent avec une infinité de veines capillaires qui, se réunissant successivement, forment enfin la veine ombilicale, laquelle rapporte le sang au fœtus; mais avec le sang elle y conduit les sucs laiteux fournis par la mère pour le soutien et l'accroissement du fœtus.

Le sang repris par la veine ombilicale, et l'humeur laiteuse qui s'y joint, parvenus au nombril de l'enfant, sont portés vers le foie, entrent dans le tronc de la veine porte, et par le canal veineux passent dans la veine cave ascendante. Celle-ci le transmet au ventricule droit du cœur, où, au lieu d'enfiler l'artère du poumon qui est sans action dans le fœtus, il coule par le trou ovale dans le ventricule gauche

de ce viscère, et revient par l'aorte aux artères iliaques.

Cette espèce de circulation, hors des organes du fœtus, est un phénomène dont les usages ne nous sont pas bien connus. Il est certainement bien nécessaire que l'enfant reçoive à chaque instant une nouvelle nourriture par le cordon ombilical; mais il ne semble pas essentiel que le sang du fœtus sorte de son corps pour se répandre dans le placenta. Il faut, ou que le sang artériel qui passe par le cordon ombilical soit destiné à nourrir et à faire croître l'arrière-faix, ce que la matrice pourroit exécuter, puisqu'elle en a fait les premiers frais (1); ou que le but de son passage soit de préparer dans le placenta les humeurs maternelles qui y abordent, et de les y rendre plus analogues à celles de l'enfant dans lequel elles vont entrer. Il y auroit peut-être un saut trop brusque qui choqueroit ces nuances douces par lesquelles la nature marche ordinairement, si les humeurs animalisées dans le corps de la mère passoient subitement dans le fœtus. Il falloit peut-être qu'elles fussent modifiées dans le placenta par

(1) Comme nous l'avons dit ci-dessus.

le mélange du sang de l'enfant, pour paroître moins étrangères lorsqu'elles seroient reçues dans les foibles organes du dernier. Dans ce cas, le placenta serviroit d'estomac au fœtus, il digéreroit les sucs laiteux que la mère lui envoie; et le produit de cette digestion singulière seroit porté par la veine ombilicale dans le foie, comme dans les autres individus le chyle y est en partie porté par les veines mésaraïques.

Après l'exposé que nous venons de faire, on ne doit plus demander comment le fœtus est nourri dans le ventre de la mère; il est clair qu'il l'est par les humeurs que celle-ci lui fournit, digérées dans le placenta, et transmises à la veine-porte par la veine ombilicale. Il est étonnant qu'on ait mis en question si le fœtus prenoit sa nourriture par la bouche. Le fœtus a plusieurs organes dont il ne doit faire usage que lorsqu'il sera séparé de la mère, et qui sont inutiles à son existence actuelle. Sa bouche, son estomac, ses intestins sont sans exercice, comme ses poumons; toutes ces cavités sont seulement, en attendant, arrosées par une humeur qui en empêche la coalition, et qui s'y épaissit jusqu'à un certain degré. Dans les intestins elle se mêle avec la bile, et forme avec elle ce qu'on appelle le *meconium*. Ainsi, de-

communiquent nécessairement à celles de l'enfant. La grossesse et l'allaitement, fonctions incompatibles avec les travaux forcés, devant remplir le plus grand intervalle de la vie de la femme, déterminent le genre d'occupations le plus propre à chaque sexe ; et de cette diverse destination naissent vraisemblablement en partie les inclinations, les goûts, et la plupart des autres différences morales qui distinguent l'homme et la femme.

Un des plus grands biens que produise le travail, c'est de nous soustraire à l'empire des passions : c'est dans le calme et la tranquillité du corps qu'elles fermentent, et qu'elles exercent leur furie. Si elles troublent pour l'ordinaire les fonctions vitales, elles ne sont pas moins funestes à celle à qui la conservation de l'espèce est due. Elles sont la source de la plus grande partie des fausses couches qui arrivent : c'est pourquoi cet accident est plus commun parmi les femmes que les sociétés où elles vivent, ou que l'état où elles se trouvent placées, exposent aux secousses violentes des passions. Les fausses couches que font les femmes de la campagne, sont presque toutes causées par des efforts excessifs, ou par des chutes ; elles sont rarement chez elles dues à

des causes morales. Les animaux, qui sont encore plus à l'abri de ces dernières causes, ne sont sujets à l'avortement que lorsqu'il est sollicité par la violence des hommes.

Ce ne sont pas seulement ces accès des passions, qui sont d'autant plus terribles qu'ils sont plus courts, et qui bouleversent en un instant toute la machine, qu'on a à redouter; on doit aussi craindre les effets de cette morosité habituelle que certaines ames nourrissent, qui fait qu'elles s'indignent de tout, et que le moindre objet les blesse. Ce caractère irritable, toujours prêt à repousser tout ce qui le touche, est très-capable de déranger les opérations de la nature, occupée du soin du fœtus : il peut très-bien se faire que dans certains momens d'inquiétude, où tout semble l'importuner, elle perde de vue l'objet le plus cher, et le rejette au loin comme un fardeau qui la gêne. On a remarqué que les femmes les plus sujètes à faire de fausses couches sont délicates, sensibles, et faciles à irriter. Il y a cela de particulier que l'empire de l'habitude, dont il a été question ailleurs (1), se manifeste

(1) Page 154.

encore ici ; les femmes qui éprouvent plusieurs fois ce funeste accident, le subissent presque toujours à la même époque de leur grossesse.

Ainsi la modération, la sobriété et l'exercice doivent régler la conduite des femmes grosses. Elles y sont encore peut-être plus astreintes que quand elles ne sont point dans cet état. Cette conduite est d'autant plus essentielle pour elles, qu'elle peut les dispenser de recourir aux remèdes assez souvent employés dans les grossesses, en prévenant les causes qui les rendent nécessaires. Les saignées et les purgations sont plutôt des secours contre les suites d'un mauvais régime, que contre la grossesse qui n'est point une maladie : elle entre au contraire dans le système des fonctions de l'homme sain. Les femelles des animaux, et les femmes dont la constitution n'a point été dépravée par la mollesse, ne sont point malades, pendant la gestation. La grossesse n'est une maladie que pour les femmes en qui des organes énervés rendent toutes les fonctions pénibles ; que pour ces machines frêles et délicates, en qui chaque digestion est une courte maladie. Les autres parviennent pour l'ordinaire au terme de leur grossesse, sans

autre infirmité que la gêne inséparable de cet état.

CHAPITRE VI.

Du terme naturel de l'Accouchement.

La durée de la gestation varie dans les différentes espèces d'animaux. Dans l'une elle est de onze mois, dans l'autre de cinq, dans celle-ci de six semaines, dans celle-là d'un mois ; dans l'espèce humaine elle est communément de neuf mois. Ce seroit outrager la raison que de recourir à l'autorité d'Hippocrate et d'Aristote pour établir un fait aussi généralement admis, et qui frappe aussi fréquemment les yeux de la multitude. Si le sentiment de ces auteurs est de quelque poids et mérite quelque considération, c'est lorsqu'il s'agit de constater la réalité de quelque exception survenue dans l'ordre que la nature semble s'être assujétie à suivre constamment. Ces hommes et leurs semblables, plus exercés à suivre les diverses inflexions de sa marche, sont plus à même d'y apercevoir les écarts qui échappent aux yeux distraits du vulgaire; l'on peut, dans

ce cas, prêter à leurs décisions ce degré d'assentiment qu'on doit au rapport d'un homme clairvoyant et désintéressé, dans une matière qui n'admet que des probabilités, et pas une preuve physique. Lorsqu'Hippocrate, Aristote, M. Lieutaud, M. de Buffon, M. Petit, et tant d'autres écrivains capables d'en imposer par leur savoir et par la supériorité de leurs talens, nous disent que la durée de la grossesse quelquefois se prolonge jusqu'au dixième, au onzième, et au douzième mois, on peut les en croire, non point parce qu'ils l'ont dit, mais parce qu'un fait qui ne répugne point à l'esprit et qui ne choque point la justesse et l'ordre naturel des idées, avancé par des hommes instruits, doit être cru, si on n'a pas une preuve complète et démonstrative du contraire.

Ceux qui soutiennent l'impossibilité des naissances tardives, ont tout le désavantage qu'on a lorsqu'on défend une proposition négative. Aussi leurs raisonnemens se ressentent-ils de la foiblesse et de l'incertitude des principes sur lesquels ils établissent leurs prétentions. Tantôt ils disent que les lois de la physique s'opposent aux accouchemens tardifs ; que l'ordre de la nature qui a fixé la durée de la grossesse

à neuf mois dans l'espèce humaine, est invariable : tantôt, s'embarrassant peu si le fait existe ou non, et n'en envisageant que les conséquences, ils certifient que si le terme de l'accouchement pouvoit varier, le trouble et la confusion s'empareroient de la société. En changeant ainsi de question, en invoquant d'abord des lois de physique qu'on ne connoît point, et un ordre dont les ressorts nous sont cachés, et en voulant ensuite décider de la réalité d'un fait naturel par les suites morales qu'il pourroit avoir, ils ressemblent à des hommes qui, marchant sur un terrain infidèle et peu sûr, portent en tremblant leurs pas ça et là sans les fixer nulle part, ou à des ouvriers mal-à-droits qui, choisissant parmi de mauvais instrumens, rejettent successivement ceux qui se présentent, et finissent par prendre le pire de tous.

La plupart des médecins et des naturalistes anciens pensoient que le terme de l'accouchement n'est point aussi fixe dans l'espèce humaine que parmi les animaux; et en cela ils étoient vraisemblablement meilleurs observateurs et meilleurs philosophes que les modernes qui les contredisent, sous prétexte que le siècle où ils vivoient n'étoit point encore éclairé par

le flambeau de la physique. La physique nous a sans contredit appris beaucoup de choses ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle nous ait dévoilé la raison de ces périodes que les corps vivans affectent dans leurs opérations. Elle nous laisse encore ignorer pourquoi les accès des fiévres reviennent tous les jours, ou de deux jours l'un, à la même heure ; pourquoi les crises des maladies se préparent et se murissent dans un temps déterminé, pourquoi les dents viennent à un certain âge, pourquoi la faculté d'engendrer commence et cesse à des époques marquées : enfin, la physique ne nous a pas plus instruits sur la cause qui fixe la durée de la grossesse à neuf mois, que sur celle qui assigne vingt-un jours à l'incubation du poulet.

Les médecins qui combattent l'opinion favorable aux naissances tardives, ne sauroient indiquer une loi de physique, de laquelle il découle nécessairement que l'enfant doit venir au monde neuf fois après la conception. Si, de ce que cela arrive très-souvent, ils en concluent qu'il doit avoir toujours lieu, ils se trompent en tirant cette conséquence. La répétition fréquente d'un fait ne prouve point qu'il se répétera toujours ; il n'en sauroit ré-

sulter que des probabilités et des inductions morales toujours insuffisantes pour une démonstration.

Les autorités dont ils tâchent de renforcer leur opinion ne sont pas un secours moins impuissant, et la qualité des personnages qu'ils citent est tout-à-fait indifférente pour le fait qu'on veut prouver. M. Astruc, qui rejetoit les grossesses prolongées, n'a pas manqué de faire usage de son érudition dans une matière qui ne demandoit que de la logique. Selon la coutume des saavns, qui sont plus empressés à citer que délicats sur le choix de leurs citations, il produit sur la scène Ménandre, Plaute, Térence, Virgile, pour contre-balancer le sentiment des philosophes et des médecins anciens et modernes, qui soutiennent que l'accouchement peut quelquefois être retardé au-delà du dixième mois. Vraisemblablement Virgile ne prétendoit pas résoudre un problême d'histoire naturelle, lorsqu'il disoit en termes poétiques et harmonieux à un enfant, qu'il avoit coûté dix mois de dégoûts et de peines à sa mère (1) : mais eût-il eu cette intention, son

(1) *Matri longa decem tulerunt fastidia menses.* Eclog. IV.

témoignage n'en auroit pas plus de force, il n'en seroit pas plus compétent pour établir l'impossibilité des accouchemens tardifs.

M. Astruc (1) regarde surtout comme un argument sans réplique, la disposition des lois romaines qui ferment la succession aux enfans nés plus de dix mois après la mort du mari de leur mère. Mais on ne voit pas pourquoi des lois seroient plus décisives que le rapport des auteurs les plus graves: les lois etant l'ouvrage et l'expression de la volonté des hommes, elles ne sauroient avoir plus de valeur pour éclaircir une question de philosophie, que n'en ont tous les autres témoignages humains.

Ce n'est pas ici le cas de regarder une loi comme un oracle qu'on doive recevoir avec une soumission respectueuse. Si elle a un caractère sacré, ce n'est que pour les lieux et pour les temps pour lesquels elle a été faite, et que relativement à l'objet sur lequel elle statue. D'ailleurs, les motifs qui font établir une loi sont souvent moins fondés sur la vérité physique des choses que sur le rapport qu'elles peuvent avoir avec l'intérêt de la société. On a

(1) *Maladies des femmes*, Tome VIII, page 292.

voulu

voulu que les enfans qui naîtroient plus de dix mois après la mort de leur père, n'eussent pas de droit à sa succession. Cette loi peut être très-sage, parce qu'il est assez rare qu'une femme accouche après le dixième mois de sa grossesse, pour qu'on n'ait point à craindre beaucoup les effets de cette disposition. Au lieu que les inconvéniens qui résulteroient d'un terme indéfini pour l'accouchement, se répéteroient peut-être à chaque instant; l'incertitude sur l'origine des citoyens en jeteroit beaucoup sur leurs droits, semeroit la défiance dans le sein des familles, relâcheroit les liens du sang, et par conséquent ceux qui nous attachent à la patrie. Les législateurs ont mieux aimé s'exposer à commettre quelques injustices particulières, que laisser une carrière ouverte à la corruption des mœurs, et sacrifier quelques membres, que courir le risque de voir périr tout le corps. Ainsi, en décidant que le terme de l'accouchement seroit fixé à dix mois, ils n'ont pas prétendu que naturellement il ne puisse aller au-delà, mais que le bien de la société exige qu'il n'y ait d'accouchemens légitimes que ceux qui se font à ce terme.

Mais il s'est trouvé des gens plus sévères que la loi, qui ont décidé du haut de leur tribunal

que l'accouchement devoit se faire au terme précis de neuf mois révolus ; d'autres ont eu l'indulgence d'accorder dix jours au-delà. On sera toujours étonné que des hommes qui ignorent encore les causes physiques des fonctions les plus sensibles et les plus familières du corps humain, qui, peut-être, ne sauront jamais la véritable raison qui fait mouvoir leur pied, aient osé prendre le ton le plus décisif et le plus tranchant sur une matière qui laisse à peine quelque place aux plus modestes conjectures, prononcer dogmatiquement sur ce qui est ou n'est pas possible, assigner des bornes à la nature, comme s'ils en connoissoient parfaitement les ressorts, et l'assujétir à une précision mathématique qu'elle ne connoît peut-être point.

Ils s'appuient sur l'ordre apparent que suivent les diverses productions végétales et animales, et sur l'égalité prétendue des intervalles qu'elles mettent entre les différens degrés ou les différentes époques de leur développement. Mais, outre qu'il leur est très-difficile de faire voir une exacte égalité dans le temps que les individus de chaque espèce mettent à se développer, ce n'est que par le plus vicieux raisonnement qu'ils se sont servis de l'exemple

des végétaux et des animaux, pour décider une question relative à l'espèce humaine. Ils paroissent n'avoir pas mis assez de différence entre la vraisemblance qui résulte d'une simple analogie, et la force triomphante d'une preuve physique. Ils ont d'ailleurs manqué de faire une distinction essentielle qui a même échappé à leurs adversaires.

Tous les êtres qui composent l'univers sont liés entr'eux par des rapports généraux et des propriétés communes en vertu desquelles ils suivent des lois qui sont les mêmes pour tous. Mais quelques-uns ont des propriétés particulières qui leur donnent une tendance spéciale et propre; de sorte que, quoiqu'emportés par l'impulsion générale, ils sont soumis à une impulsion particulière, de laquelle il résulte en eux une marche, des mouvemens et des effets particuliers. Plus les corps ont de ces propriétés particulières qui les distinguent de la matière commune, plus ils paroissent indépendans des lois générales qui dirigent celles-ci. Les végétaux, par exemple, sont au-dessus d'elle par leur organisation, à laquelle ils doivent des qualités qui paroissent tenir peu aux attributs généraux de la matière brute et inerte; cependant, comme ils ont plus de rapport avec elle

que n'en ont les animaux qui diffèrent des végétaux par le mouvement progressif et par les différens degrés de moralité qui les caractérisent, ils sont subordonnés plus sensiblement à sa marche uniforme et constante. Les plantes, pour germer, croître, se développer et se reproduire, ont besoin de l'impulsion périodique et régulière du soleil, qui, en passant sur notre hémisphère, vient les arracher au sommeil profond dans lequel elles resteroient peut-être ensevelie sans lui; quoiqu'on puisse néanmoins observer que toutes leurs opérations et tous leurs mouvemens ne sont pas tellement proportionnés et liés à l'action de ce mobile, qu'elles n'aient des mouvemens propres, qui dépendent du degré de sensibilité dont elles sont douées. D'ailleurs, les plantes étant destinées à végéter toujours sur le même sol et dans le même climat, il s'ensuit que l'ordre de leur développement doit être assez régulier.

Les animaux semblent tout-à-fait indépendans du principe qui règle la marche des plantes; ils vivent, croissent et se reproduisent dans tous les climats et dans toutes les saisons. Cependant, ils suivent des lois assez constantes, leurs fonctions s'exécutent avec assez de régularité, parce que le principe vital qui les dirige

ne s'occupe que de cet objet, et que chacune de ces fonctions demandant un espace de temps déterminé, il mesure ses mouvemens en conséquence. Dans l'espèce humaine, le moral a quelquefois tant d'activité et tant d'empire sur les mouvemens physiques du corps, qu'il en arrête, accélère ou pervertit le cours; ce qui doit changer beaucoup l'ordre et la quantité de temps que les diverses fonctions vitales et animales exigent. La pensée et la volonté semblent détacher l'homme de la grande chaîne qui lie tous les autres êtres; et les fils imperceptibles par lesquels il y tient, sont assez lâches pour lui permettre quelquefois de s'éloigner un peu de la marche exacte et droite qu'ils sont obligés de suivre. Aussi a-t-on observé (1) que dans les hommes simples, et dont les passions sont calmes, tels que les habitans de la campagne, les crises qui sont une des grandes fonctions vitales de l'état de maladie, se font d'une manière exacte et conforme à ce que les anciens nous en ont dit. Dans les hommes occupés longtemps de fortes passions, le trouble et le déréglement de l'ame se communiquent

(1) *Baglivi praxeos medicæ*, Lib. II, c. 12.

au corps, en altèrent les fonctions, et le disposent à cette foule de maladies qui distinguent si cruellement l'espèce humaine de toutes les autres espèces (1). Les mouvemens vitaux doivent y être tantôt précipités et tantôt ralentis, selon la différente assiette où se trouve l'ame, et le différent caractère de la passion qui la domine.

La gestation est une fonction animale sujète aux mêmes accidens que toutes les autres fonctions ; elle peut être avancée ou retardée. En effet, l'avortement est plus commun dans l'espèce humaine que parmi les animaux, et il doit fournir une induction raisonnable pour les naissances tardives. Lorsqu'elles ont lieu, on pourroit avec bien plus de fondement les attribuer à l'irrégularité des mouvemens de la nature, ou assoupie, ou troublée par quelque affection désordonnée, qu'à des raisons tirées du volume ou de l'imperfection de l'enfant ; car il semble que dire que l'enfant naît à dix ou onze mois, parce qu'à neuf il n'avoit pas encore acquis tout l'accroissement et le volume qui le mettent en

(1) Sthal, *de frequentiâ morborum in homine præ brutis.*

état de solliciter la matrice à se débarrasser de lui, c'est se servir de la raison qu'allègue Rabelais pour la naissance de Gargantua qu'il fait naître à onze mois.

Cette raison ne sauroit être proposée sérieusement, d'autant plus que l'état des enfans qui naissent dans les différens temps de la grossesse ne la justifie point. Les accouchemens prématurés qui se font avant le septième mois ne présentent pour l'ordinaire que des résultats imparfaits, que des êtres dont les organes ne sont pas encore assez formés ou assez forts pour conserver la vie qu'ils ont reçue : on ne peut point par conséquent dire d'eux que le volume de leur corps a excité la matrice à se contracter et à précipiter l'accouchement. Les enfans qui naissent à neuf mois ne sont pas toujours bien conformés, bien sains et bien volumineux; il y en a parmi eux de si chétifs, qu'ils n'auroient dû voir le jour qu'au onzième ou douzième mois si la nature régloit sa marche sur la perfection que doivent recevoir ses ouvrages.

Le caractère de ses opérations est d'être exécutées à peu près dans des intervalles de temps déterminés, soit qu'elles réussissent, soit qu'elles se terminent mal; ce n'est pas leur suc-

cès qui décide de leur durée. Dans les crises des maladies la nature combat les principes de mort qui menacent la machine, et ce combat finit toujours à des jours marqués, soit qu'il tourne à son avantage, soit qu'elle y succombe. Il en est de même de l'accouchement, qui est une espèce de crise. Dans le cours ordinaire des choses, il se fait à la fin du neuvième mois de la grossesse, indépendamment de l'état où peut se trouver l'enfant à cette époque; mais comme les crises peuvent être troublées par l'effet d'un mauvais traitement, par l'inconduite, et surtout par les mouvemens déréglés de l'esprit des maladies, le terme de la grossesse peut aussi quelquefois être changé par des causes semblables. On conçoit qu'une sensibilité inquiète de la matrice et des mouvemens irréguliers de cet organe, excités par quelque passion vive, peuvent avancer l'accouchement, comme un défaut d'énergie de la part de ce même organe, produit par des causes morales ou autres, peuvent le retarder.

Nous sommes entrés dans une discussion qui n'intéresse la femme qui vit selon la nature, qu'autant qu'elle peut l'encourager à ne point s'en écarter; et comme la nature fait tout à temps et tout bien lorsqu'elle n'est point

interrompue, on doit s'attendre que la femme qui suit exactement ses lois accouchera au terme qu'elle a marqué pour cette opération, c'est-à-dire, à la fin du neuvième mois.

CHAPITRE VII.

De l'Accouchement naturel.

Nous avons dit que si des causes accidentelles et rares font quelquefois varier le terme de l'accouchement, on devoit plutôt les tirer, dans la femme, des déterminations propres du principe vital distrait ou troublé dans ses mouvemens ordinaires, que de la disposition actuelle de l'enfant, dont la vigueur ou la foiblesse, la grosseur ou la petitesse n'ont ainsi que toutes les autres circonstances extérieures trop souvent et trop gratuitement alléguées, qu'une très-légère influence sur l'acte qui produit l'accouchement.

L'erreur qui a fait chercher ailleurs les causes déterminantes de l'accouchement naturel a donné naissance à une infinité d'hypothèses, la plupart ridicules, mais toutes fausses. Les uns ont cru que la faim excitoit le fœtus

à se débattre et à s'échapper de la matrice ; les autres ont attribué sa sortie au besoin de respirer, quelques-uns au besoin d'uriner, quelques autres à la colique occasionnée par le *meconium ;* enfin chacun s'est mis à la place de l'enfant, et lui a prêté les affections qu'il a le plus redoutées dans une prison pareille à celle où le fœtus est enfermé. On sent le vide de toutes ces explications pour peu qu'on fasse attention que souvent l'enfant est mort dans le sein de la mère sans que l'accouchement se fasse avec plus de difficulté, et ce fait seul démontre que le fœtus est ou peut être absolument passif dans cette opération naturelle.

Elle dépend donc directement de l'organe dans lequel le fœtus est contenu. En effet, cet organe, au terme marqué par la nature, combine ses mouvemens de manière que l'enfant qu'il tient en dépôt, pressé de tous côtés, est nécessairement forcé d'en sortir par l'issue qui lui est offerte, comme feroit le noyau d'un fruit dont l'écorce auroit la faculté de se contracter dans tous les points de son étendue. La matrice, comme une écorce active et sensible, en s'agitant et en se contractant, rompt les foibles adhérences par lesquelles les membranes qui enveloppent le fœtus tiennent à sa partie con-

cave, et répète ses secousses non seulement jusqu'à ce que les membranes, l'enfant et les eaux dans lesquelles il nage soient sortis, mais encore jusqu'à ce qu'elle se soit débarrassée des humeurs désormais superflues dont elle se trouve encore engorgée après l'accouchement.

On veut savoir tout, et on demande quel est le principe qui détermine la matrice à se contracter de cette manière. Un auteur célèbre (1) prétend que ce viscère successivement distendu pendant tout le temps de la grossesse à mesure que le fœtus augmente de volume, et parvenu vers la fin du neuvième mois au dernier degré d'extension dont il est susceptible, réagit contre l'objet qui le distend et l'irrite, et que l'accouchement est le fruit de cette réaction. Quoique les décisions de ce médecin méritent beaucoup d'égards, il nous semble que si jamais la matrice doit être irritée par la présence du fœtus, ce doit être dans le commencement de la grossesse, lorsqu'elle est forcée pour la première fois de s'étendre, et que le corps étranger qui la presse commence à altérer ses dimensions naturelles; elle doit

(1) M. Petit, médecin de la faculté de Paris.

être alors d'autant plus sensible à la violence qu'elle souffre, qu'elle n'y est point encore accoutumée; c'est alors qu'elle doit réagir avec force et avec tout l'avantage que lui assure l'ouvrage encore mal affermi de la génération. Mais au lieu de réagir, elle se distend et s'épanouit. Les corps organisés ne se dilatent que pour le plaisir; ils vont au-devant des causes qui le produisent; ils étendent leur surface pour multiplier la sensation qui les flatte: au contraire ils se contractent et se resserrent pour se soustraire à la douleur; ils voudroient s'anéantir sous l'objet qui les blesse. La matrice se contracteroit donc dans les premiers temps de la grossesse, et les fruits qu'elle doit porter ne parviendroient jamais à leur maturité.

Quelques-uns disent que l'enfant, après avoir fait la *culbute*, tombe sur le col de la matrice, et y produit par son poids une irritation qui excite cet organe à s'ouvrir, et à lui offrir un passage. Par la raison que nous venons d'exposer, l'impression que fait l'enfant s'opérant immédiatement sur l'orifice interne de la matrice, cet orifice devroit plutôt se fermer davantage que s'ouvrir; et rien ne formeroit un plus grand obstacle à l'accouchement, que cette circonstance qu'on fait tant valoir pour

expliquer le mécanisme de cette opération.

Nous nous bornons à ces réflexions que nous pourrions pousser plus loin, pour faire voir combien les explications mécaniques sont hasardées, lorsqu'il s'agit d'exposer l'enchaînement de fonctions, qui constitue le système animal. Cet enchaînement offre sans contredit beaucoup d'effets secondaires et passifs qui sont une suite nécessaire de la disposition mécanique des organes. Dans la grossesse, par exemple, la compression qu'exerce l'enfant sur les différentes parties qui sont contenues dans le bassin, en gêne pendant quelque temps les fonctions; les secrétions et les excrétions y sont plus ou moins troublées, le cours des humeurs s'y trouve plus ou moins dérangé, mais, dans tout ce que les grandes opérations des corps vivans ont d'actif et de spontané, les idées de mécanisme sont plus propres à nous faire prendre le change, qu'à nous éclairer sur leur véritable nature; et on ne parviendra jamais à la connoître, sans recourir à un être indépendant des lois que suivent les corps animés, agissant avec choix et mesure, et de la manière la plus favorable à un but déterminé.

Les causes finales que quelques philosophes

voudroient bannir, comme un principe stérile, (ce qui est peut-être vrai en physique) sont, en médecine, le fondement des plus solides vérités que les anciens, et surtout Hyppocrate, nous aient transmises. On a peut-être cru qu'il étoit trop trivial et trop vulgaire de penser que l'agent qui préside à la formation de nos corps nous ait fait la bouche pour manger, les yeux pour voir, et les oreilles pour entendre. Nous ignorons s'il faut beaucoup d'efforts et de subtilité pour se dérober aux premières notions du sens commun; mais il nous semble que ceux qui rejettent tout-à-fait les causes finales, s'écartent peut-être autant du vrai que ceux quien ont le plus abusé; car il faut avouer que certains écrivains en ont fait un étrange usage. Pour ne pas sortir du sujet qui nous occupe, nous pourrions citer M. Astruc, qui dit (1) que les enveloppes du fœtus, en s'engageant en même temps que lui dans l'orifice de la matrice, servent à tapisser ce passage, et à le défendre contre les froissemens du fœtus *et des doigts de la sage-femme.* Croire quela nature, en disposant les objets

(1) *Maladies des femmes*, Tome V, p. 375.

qui doivent seconder l'accouchement, ait pensé à la mal-adresse des accoucheurs et des sages-femmes, c'est lui supposer une prévoyance qui malheureusement ne seroit que trop nécessaire, mais qu'elle n'a guère pour les fautes que nous pouvons commettre : elle a tout fait pour le mieux en notre faveur ; tant pis pour nous, si nous gâtons son ouvrage. *Il falloit*, dit le même auteur, *que son visage* (du fœtus) *fût tourné du côté de l'os sacrum, pour empêcher que son nez ne fût écrasé par les os du pubis, et qu'il ne fût étouffé par l'irruption des eaux de l'amnios* (1). Un enfant qui vient de vivre neuf mois dans l'eau, être étouffé lorsqu'il en sort, par quelques gouttes d'eau ! O Astruc ! y avez-vous bien pensé ?

Sans prêter donc à la nature des craintes frivoles, ou l'astreindre à des détails qu'elle dédaigne, on peut raisonnablement croire qu'après avoir fait prendre aux différens organes destinés à concourir à la génération, les modifications les plus convenables à la conception de l'enfant, et à sa conservation pendant la grossesse, elle leur donne aussi celles qui

(1) *Maladies des femmes*, Tome V, p. 361.

peuvent le faire sortir avec le moins d'inconvénient du sein de la mère. Aux approches du temps où doit se faire l'accouchement, il s'opère une révolution sensible dans l'état physique et moral de la femme : son ventre s'affaisse et présente moins de saillie. On prétend que ce changement est l'effet de la culbute de l'enfant, qui, après avoir été pendant tout le temps de la grossesse situé la tête en haut, le visage tourné vers le ventre de la mère, et les membres ramassés en forme de peloton, tombe, à la fin du neuvième mois la tête, en bas, et la face dirigée vers le dos de la mère, sur la partie de la matrice qui doit s'ouvrir pour le laisser passer. Il y a apparence que cette espèce de chute de l'enfant est plutôt le produit des premières oscillations de cet organe qui commence à s'ébranler, et qui, semblable à un vase agité, change nécessairement la situation des objets qu'il contient, qu'une suite des lois de l'hydrostatique dont il seroit aussi difficile de trouver ici l'application, que de toutes les autres lois de mécanique qu'on invoque souvent si mal-à-propos. Soit que de cette chute il résulte une secousse qui, de la matrice, se communique à toute la machine, soit que les premiers mouvemens de cet organe

gane aillent de proche en proche réveiller la sensibilité de tous les autres, la femme souffre alors moins de gêne et de mal-aise qu'auparavant; elle éprouve au contraire ce sentiment de légéreté, de courage et de force qu'on montre pour les commencemens d'une grande entreprise.

Mais cette heureuse disposition s'évanouit aux premières atteintes (1) de la douleur. Elles sont la suite des premiers efforts un peu considérables de la matrice et des autres parties auxiliaires qui influent sur l'accouchement. A mesure que ces efforts augmentent, les tiraillemens et les contorsions qu'ils nécessitent, faisant aux fibres une violence proportionnée à leur délicatesse, la douleur, qui n'est peut-être de la part de l'ame qu'une crainte extrême de les voir détruire, redouble, devient plus vive et plus continue: elle devient quelquefois si forte, que la femme succomberoit à l'épuisement qui l'accompagne, si la nature ne

(1) Les accoucheurs appellent *mouches* les premières douleurs, parce qu'elles sont assez passagères et peu vives. On donne le nom de *fausses* à celles qui, bornées dans la région des reins, ne s'étendent point encore jusqu'à la partie inférieure de l'hypogastre.

le prenoit parti de la faire cesser de temps en temps, en suspendant les efforts qui la produisent ; elle leur fait même quelquefois succéder les douceurs du sommeil, pour réparer plus efficacement les forces perdues. Ce sommeil néanmoins est bientôt interrompu par de nouvelles douleurs, qui annoncent que la nature reprend son ouvrage.

Pendant ces alternatives de travail et de repos plus ou moins répétées, le sac membraneux où le fœtus est enfermé, et dont la nature sollicite l'expulsion, s'engage dans l'orifice de la matrice : se trouvant de plus en plus comprimé par les secousses combinées du fond et des parois de cet organe, il se rompt, les eaux qu'il contient s'échappent du moins en partie, et sont bientôt suivies de l'enfant. O Rubens ! je laisse à ton pinceau le soin de rendre cet état touchant, où les dernières impressions d'une douleur qui s'éteint se mêlent encore dans la femme à la sérénité de la joie la plus pure ; où l'abattement, produit par des souffrances qui viennent de cesser, n'est point encore effacé par les plus doux sentimens qui puissent remplir l'ame ; où la crainte, assez naturelle quand on souffre, de perdre le jour,

vient de faire place au plaisir délicieux de l'avoir donné à un nouvel être !

Mais pourquoi faut-il que cet état soit le prix d'une suite d'incommodités, et d'une gradation de douleurs souvent insupportables ? et pourquoi sommes-nous encore ici réduits à envier le sort des animaux, chez lesquels la grossesse est sans embarras, et l'accouchement presque sans souffrance, ou du moins exempt des suites fâcheuses ou funestes qu'il a si souvent dans l'espèce humaine ? On auroit tort cependant de taxer la nature d'injustice. On trouve encore des peuples en qui son empreinte primitive n'a point été détruite par les abus d'une société raffinée, et chez lesquels les femmes jouissent presque des mêmes privilèges que les femelles des animaux. « Les femmes » des Ostiaks, est-il dit dans l'*Histoire générale des Voyages* (1), n'ont aucune inquiétude sur le temps de leur accouchement, et « ne prennent aucune de ces précautions que » la délicatesse des Européennes leur rend » presque indispensables. Elles accouchent partout où elles se trouvent, sans être embar-

(1) Tome XVIII, page 527.

» rassées ; elles, ou les personnes qui les aident, plongent le nouveau-né dans l'eau » ou dans la neige ; et les mères reprennent » aussitôt leurs occupations ordinaires, ou » continuent leur marche si elles sont en » voyage. ». Comme ce peuple est voisin des Samoïedes, et se trouve situé entre le 59e. et le 60e. degrés de latitude septentrionale, on ne manque pas d'attribuer cette constitution vigoureuse à la rudesse du climat.

Cependant dans la même histoire (1) on lit que les femmes des habitans de l'île d'Amboine, vers le 3e. degré de latitude méridionale, sont dans le même cas ; et l'auteur ou le compilateur de cette histoire, en rapportant ce fait, en trouve la cause dans la chaleur du climat, qui rend, dit-il, les membres des femmes souples et capables de se prêter sans peine aux efforts de l'accouchement. On peut voir par-là combien sont versatiles les explications qu'on tire du *froid* et du *chaud* ; et comment, dans le jargon des mécaniciens, des causes tout-à-fait opposées peuvent servir avec plus de vraisemblance que de vérité à

(1) Tome XVII, page 90.

rendre raison du même effet. Nous le répétons encore, on ne considère pas assez souvent ce que peuvent les mœurs et l'habitude. Dans tous les climats, la nature a donné aux hommes et aux animaux les facultés nécessaires pour remplir les fonctions de la vie avec aisance. Les premiers, bien souvent en pervertissent l'usage, en comptant plus sur les secours étrangers que sur elles, et en croyant que la mollesse, les soins et l'abondance de toutes choses, puissent les suppléer.

Sans aller chercher des exemples aussi éloignés que ceux que nous venons de rapporter, on se désabuseroit peut-être d'une erreur si dangereuse, si on comparoit sans prévention, même dans nos climats, les femmes de la campagne avec celles des villes. Les premières, continuellement distraites par des occupations nécessaires, se trouvent souvent au milieu de leur grossesse sans presque s'en être aperçues; et c'est déja beaucoup de gagné. Ce nouvel état, sans rien changer dans le cours de leur santé ni dans leur manière de vivre, ne les oblige qu'à quelques ménagemens plus nécessaires pour l'enfant que pour elles. Parvenues à la fin du neuvième mois, comme elles ne sont point pressées d'accoucher, elles

n'aggravent point les peines qui accompagnent cette fonction, par les inquiétudes d'une attente chagrinante. La nature les surprend quelquefois au milieu des travaux rustiques qui les ont occupées pendant leur grossesse, et qui n'ont fait que les disposer à mieux supporter celui de l'accouchement. Trouvant en elles des organes robustes et une ame calme, elle opère sans contradiction, et les délivre par conséquent avec moins de souffrance et plus de célérité. Les suites de l'accouchement, qui sont en partie une maladie réelle pour le plus grand nombre des femmes de la ville, et en partie une espèce d'étiquette et de convention, qui les assujétit, pendant un temps déterminé, au régime des malades, lorsqu'elles ne le sont plus, ne sont presque rien pour les femmes de la campagne. La nature n'ayant ni caprice, ni excès à combattre en elles, ne s'occupe que de leur rétablissement; et comme elles ne donnent rien à l'opinion ni à l'usage, elles jouissent aussitôt qu'il leur est possible des bienfaits de la nature. Elles n'ont pas le temps de se traîner méthodiquement, pendant plusieurs semaines, d'un lit sur une chaise longue; elles ont presque toujours ce courage qui multiplie les forces, et que la nécessité donne quelquefois même

aux femmes de la ville. Parmi celles-ci, il n'est pas rare de voir des femmes d'ouvriers peu aisés, qui s'en vont à pied chez une sage-femme au moment de leurs couches, et qui s'en retournent de même le lendemain, libres et exemptes des accidens que la femme riche n'évite pas toujours au milieu des précautions étudiées qu'on prend pour elle : leur fortune ne leur permet pas d'être incommodées plus de trois ou quatre jours. Il semble que la nature nous donne des forces en proportion du besoin que nous avons d'en faire usage. Nous avons connu une jeune fille qui trouva le moyen de dérober à la connoissance de tous ses parens les marques humiliantes d'une foiblesse, et l'opération qui l'en délivra. Comme sa grossesse n'avoit point été légitime, elle n'eut pas le droit d'être malade.

Qant à la plupart des femmes de la ville, et surtout des femmes riches, au lieu du courage capable d'anéantir le sentiment du mal, tout concourt à nourrir en elles la pusillanimité qui le rend plus vif. L'avide curiosité avec laquelle on tâche de découvrir si elles sont enceintes, le nouveau régime auquel on les soumet lorsqu'elles sont déclarées telles, les égards, les soins empressés, les alarmes feintes ou vraies

qui règnent autour d'elles, le nombre de gens qui les assiége, l'inaction à laquelle on les condamne, doivent leur donner une idée effrayante de leur état, et semblent les dispenser de se servir de leurs propres forces, et par-là les rendre nulles. La foiblesse et l'inertie de leur ame passant jusqu'à leurs organes, ne peuvent que les disposer à une grossesse orageuse, et leur préparer un accouchement douloureux, et quelquefois fatal. L'instinct qui veille à la conservation de nos jours, qui sait si bien se ménager des ressources dans les maux les plus graves, doit s'affoiblir et se perdre dans la foule des secours dont on accable quelquefois les malades. Qu'auroit-il à faire lorsque tant de gens agissent pour lui?

L'accouchement est une fonction animale dont vraisemblablement la nature n'a pas voulu faire une maladie. Cette fonction s'exerce presque sans douleur et sans danger dans les animaux. Dans tous les lieux où les moyens de la seconder n'ont point été réduits en art, les femmes ont pour l'ordinaire des couches moins pénibles et plus heureuses que dans les endroits qui fourmillent d'accoucheurs et de sages-femmes. D'où viendroit cette différence, si ce n'est de celle des mœurs et de la différente

manière dont les unes et les autres sont traitées, ou de l'abus qu'on fait, dans ces derniers lieux, d'un prétendu savoir ?

Si la délicatesse qui résulte d'une vie molle et inactive rend les mouvemens de la matrice plus douloureux, on doit imputer l'irrégularité qui les rend quelquefois funestes pour la mère et pour l'enfant, à une sensibilité égarée qui l'excite à des efforts presque toujours mal dirigés, et presque toujours exécutés à contre-temps. C'est dans ce désordre que l'enfant prend ces situations désavantageuses dont les accoucheurs et les sages-femmes exagèrent sans contredit le péril, pour mettre plus de prix à leur manœuvre, mais qui rendent en effet l'accouchement plus long et plus laborieux; désordre entretenu et augmenté par l'embarras que doit naturellement faire naître la présence d'une multitude de personnes, les unes chères, les autres odieuses, quelques-unes inconnues, qui remplissent pour l'ordinaire la chambre d'une femme qui accouche ; par les tourmens d'une pudeur trop peu ménagée ; par un air d'importance trop affecté, que les assistans, et ceux qui doivent opérer, mettent à la chose dont ils sont occupés. Tous ces objets doivent exciter dans la femme différens senti-

contenance assurée ; et à une sage-femme dont le sang-froid, la patience, la réserve et la sécurité, lui servissent de garant pour se tranquilliser : il n'est pas douteux, dis-je, qu'on ne secourût plus utilement une femme par ce moyen que par l'assistance tumultueuse d'un grand nombre de gens effarés, tristes, impatiens, dont les soins multipliés et souvent déplacés grossissent à son imagination le mal qu'elle peut souffrir et le danger qu'elle craint, et surtout par l'aspect imposant d'un homme toujours prêt à opérer, toujours armé d'instrumens suspects, et redoutable par son sexe.

Il faut l'avouer, quoique la fonction d'accoucheur tienne à l'art de guérir, elle n'étoit pas faite pour être exercée par des hommes. Le caractère de cette fonction, les connoissances peu étendues qu'elle demande, la confiance plus entière et plus absolue que doivent naturellement avoir les unes pour les autres, des personnes du même sexe ; enfin tout y appelle les femmes : cet emploi semble leur être propre ; elles ont tous les avantages nécessaires pour le remplir avec succès. On sait avec quelle adresse et quelle dextérité leurs mains, petites et souples, se glissent, s'insinuent partout sans inconvénient, savent pénétrer jusqu'à la source

du mal sans l'augmenter, et porter le remède sur une partie malade sans y réveiller des douleurs assoupies. Ce sont ces talens précieux, ainsi que cette attention délicate qui sait deviner les besoins qu'on n'a pas la force d'exprimer, et cette sensibilité éclairée qui sait respecter jusqu'aux caprices de la maladie, qui ont donné lieu à ce proverbe (1) honorable pour le sexe, que partout où il y a un être qui souffre, ses soupirs appellent une femme pour le soulager.

On nous dira qu'il faut des études sérieuses et longues, savoir la physique, la mécanique, et même les mathématiques, pour se rendre habile dans l'art d'accoucher. Eh! où est-ce qu'on n'a pas mis, surtout depuis quelque temps, la physique et les mathématiques? Tout ce qui est matériel, tout ce qui est du ressort des sens, tient sans doute à la physique et à la mécanique; on ne peut point faire un pas, on ne peut point remuer un fétu, sans que cela s'opère par les lois de la physique: mais chacun fait des opérations mécaniques, comme le Bourgeois-Gentilhomme fait de la prose, c'est-à-dire sans s'en douter. Il est une méca-

(1) *Ubi non est mulier, ibi ingemiscit æger.*

nique naturelle que non seulement tous les hommes, mais encore tous les animaux, savent sans l'avoir apprise. Tous font, sans y avoir été dressés, des actions où brille la plus fine mécanique; tous savent d'eux-mêmes, et sans y avoir été exercés, prendre les situations les plus commodes que leurs différens besoins demandent. Ceux qui font des traités d'accouchemens détaillent fort au long la position que doit avoir la femme en couche, et celle qui convient à l'accoucheur. Les jambes de celui-ci, dit-on, doivent faire un angle de *quarante-cinq degrés*. Un opérateur, pour donner du lustre à son art, peut bien appeler cela de la mécanique et de la géométrie, mais il ne doit pas dire que c'est au-dessus de la capacité des femmes. La seule différence qu'il y a peut-être entr'eux, c'est que la femme, en s'abandonnant à sa dextérité naturelle, en s'affranchissant de la contrainte d'une position déterminée, et en faisant plutôt les mouvemens que les circonstances exigent, que ceux que demande la règle, manœuvrera mieux que l'accoucheur gravement affourché sur son *angle de quarante-cinq degrés*.

L'art des accouchemens, dépouillé des préceptes indifférens ou inutiles, et du vain éta-

lage dont on l'a affublé, se réduit à un très-petit nombre de principes simples (1), faciles à saisir, et très à la portée des femmes. On a bientôt appris quelles sont les positions vicieuses que l'enfant peut prendre dans la matrice; quelles sont celles qu'on peut rectifier, et celles qui, ne pouvant point être corrigées, ne lais-

---

(1) Dans le temps que cet ouvrage s'imprimoit, il a paru un *Cathéchisme* dans lequel M. Dufot, médecin, qui en est l'auteur, se propose d'instruire les sages-femmes de la campagne, et leur expose, d'une manière nette, claire et précise, les principes de l'art des accouchemens. Il seroit à desirer que ces notions, qui sont suffisantes, se répandissent. Elles mettroient le public en état de se passer du secours des hommes dans une fonction où leur ministère semble devoir compromettre les mœurs. Cet objet, auquel il n'appartient qu'à quelques hommes de faire toute l'attention qu'il mérite, est ce qui a excité, sans doute, quelques Intendans à s'occuper de l'instruction des sages-femmes. On vient d'apprendre par la Gazette de France, du 25 Septembre 1776, que la dame Ducoudrai, brévetée et pensionnée de Sa Majesté, avoit, par les soins de M. Fontette, Intendant de Caen, formé plus de cent cinquante sages-femmes dans deux cours publics qu'elle a faits. Cet exemple, sans doute, ne sera pas perdu pour les provinces. Quel que soit le prix du savoir, il tient de si près à la tentation d'en abuser, que j'ose à peine

sent à l'adresse de l'artiste que le sage parti d'en diminuer, autant qu'il est possible, les inconvéniens. Encore faut-il considérer que ces principes n'ont leur application que dans les cas où la nature, ne pouvant point se suffire à elle-même, demande l'appui d'une main étrangère; car, de l'aveu des accoucheurs mêmes, l'accouchement naturel, qui est et doit être le plus commun, peut se faire sans l'intervention de l'art. On peut donc conclure avec certitude que les accoucheurs qui manœuvrent, qui instrumentent tant qu'ils peuvent, le font le plus souvent sans nécessité, et par cette raison même

---

former quelques vœux pour ma patrie. Dans tout le comté de Foix, où je suis né, les accouchemens sont confiés à des femmes du bas peuple, qui n'ont jamais eu la moindre idée d'anatomie, et dont tout l'art se réduit à quelques pratiques routinières et traditionnelles. Mais elles mettent du zèle, de la patience et de la droiture, où les autres ne s'attachent qu'à faire briller le phantome de la science; et elles n'en réussissent que mieux. Je ne me souviens d'avoir vu périr dans ma petite ville qu'une seule femme des suites de couches: il est vrai que, contre l'usage, elle avoit été accouchée par un homme. L'événement fut si malheureux, qu'on eût tout lieu de croire que la nature réprouvoit une innovation si funeste.

nuisent

nuisent au succès de l'opération. On peut aussi par-là réduire à leur juste valeur les détails exagérés qu'ils font des prétendus obstacles qu'ils ont eu à vaincre, de l'adresse et de l'habileté qu'il leur a fallu pour les surmonter; détails qui semblent tendre à faire voir que l'accouchement a été leur ouvrage, ou que du moins ils y ont mis beaucoup du leur et la nature très-peu du sien.

Ou, du temps des Grecs, les femmes accouchoient avec plus de facilité qu'aujourd'hui, ou ils ont mieux jugé que nous du véritable degré d'influence que la sage-femme ou l'accoucheur a dans cette fonction. Par le nom qu'ils donnoient à leurs sages-femmes, il paroît qu'ils la bornoient au soin de couper le cordon ombilical; ils les appeloient ὠμφαλοτόμους coupeuses de cordon ombilical. Les femelles des animaux font cette opération avec leurs dents; et comme le cordon ombilical peut chez eux se passer de ligature, il y a des auteurs qui doutent que, dans l'homme, elle soit aussi essentielle que bien des gens le prétendent. Il y a des observations pour et contre. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question; mais nous croyons qu'on pourroit bien se tromper, si on envisageoit le cordon ombilical comme une

simple continuation des vaisseaux de l'enfant ou de la mère, et qu'on ne le considérât pas comme une pièce de rapport qui ne doit servir qu'un certain temps comme un point de communication établi entre la mère et l'enfant, que la nature maintient tant qu'elle en a besoin, mais qu'elle laisse dépérir et tomber lorsqu'il ne lui est plus utile. Après l'accouchement elle contracte, resserre et ferme la partie de l'enfant à laquelle il s'abouche; et, en y interceptant le sang et la vie qui le faisoient végéter, elle le met dans le cas de s'oblitérer et se dessécher bientôt sans aucun préjudice pour l'enfant.

Quoique la facilité de l'art d'accoucher pût être chez les anciens un motif pour le confier à des femmes, ils avoient sans doute aussi égard à la convenance naturelle qu'il y a que l'enfant, en venant au monde, soit reçu dans les mains d'une sage-femme pour passer dans celles d'une nourrice, et des mains d'une nourrice dans celles d'une gouvernante qui le dispose à recevoir l'éducation mâle des hommes. Un dépôt si foible et si délicat eût peut-être trouvé, dans la tendresse austère et roide de ceux-ci des secours moins convenables à son état; il lui falloit un appui doux, flexible, et

qui sût se plier comme lui pour le mieux défendre. Enfin le soin de l'enfance est la destination des femmes ; c'est une tâche que la nature leur a assignée. C'est une femme qui doit porter l'enfant pendant neuf mois dans son sein ; c'est une femme qui doit lui faciliter les moyens d'en sortir ; c'est une femme qui doit lui fournir la première nourriture dont il a besoin ; enfin, c'est une femme qui doit veiller sur les premiers développemens de ses organes et de son ame, et le préparer aux leçons qui doivent l'élever à l'état d'homme.

Mais la principale raison qui ne permettoit pas aux anciens de penser que la fonction d'aider l'accouchement pût convenir à d'autres personnes qu'à des femmes, excepté dans les cas très-rares où tout cède à un pressant danger, c'est le grand intérêt des mœurs. C'est un objet que les anciens gouvernemens ne perdoient jamais de vue ; ils savoient qu'elles sont la base de toute législation, et qu'en vain feroit-on de bonnes lois si de bonnes mœurs n'en assuroient l'exécution. La cruauté des opérations chirurgicales d'Archagathus firent chasser les médecins de Rome (1) ; elle bannit aussi de son

(1) Aulu-Gel. Lib. 13

sein les sophistes et les orateurs Grecs qu'on accusoit d'y avoir introduit et d'y nourrir le goût des arts et des vices de la Grèce : vraisemblablement elle n'y eût pas laissé subsister longtemps un art qui, exercé par des hommes, auroit été, sous une vaine apparence d'utilité, menacer le sanctuaire du mariage, et qui, en portant atteinte à la principale sauve-garde des familles, eût bientôt attaqué les ressorts de l'Etat; un art qui, à force d'alarmer la pudeur des femmes, les eût bientôt accoutumées à ne plus rougir de rien, et leur eût peut-être fait perdre jusqu'au souvenir de cette vertu sévère qui leur avoit mérité l'estime et la vénération des Romains, et qui avoit été jadis le principe des plus grandes révolutions. Caton, qui dégrada un sénateur pour avoir embrassé sa femme en présence de sa fille, Caton, toujours attentif à repousser la corruption du cœur des citoyens, n'eût jamais permis que leurs femmes, en donnant des enfans à la république, ternissent ce bienfait par l'oubli de la première de toutes les bienséances.

Toutes les nations (1) se sont assez accor-

(1) Il faut en excepter les Athéniens, à cette époque où ils avoient interdit tout exercice de la médecine et de

dées, jusques vers le milieu du dernier siècle, à ne point admettre le ministère des hommes dans les accouchemens. M. Astruc (1) prétend que ce n'est qu'en 1663 qu'on a commencé à la cour à se servir d'accoucheur; et ce fut,

---

la chirurgie aux femmes. Comme les Athéniennes avoient beaucoup de répugnance pour se soumettre à une loi qui violoit leur pudeur, en les forçant de se faire accoucher par des hommes, une d'entr'elles, plus courageuse, et comme un autre Curtius, se dévouant pour son sexe, se travestit en homme pour avoir le droit, à la faveur de ce déguisement, d'exercer la profession d'accoucheur. Toutes les femmes qui étoient du secret eurent recours à elle, et les autres accoucheurs perdirent leurs pratiques. Une grande réputation est un crime aux yeux de l'envie. Elle arma donc bientôt contre Agnodice (c'étoit le nom de l'accoucheur femelle) tous les jaloux que la fortune lui faisoit. Elle eut recours à ses armes favorites, à la calomnie. Heureusement ses imputations sont pour l'ordinaire concertées avec plus de méchanceté que d'adresse; et celles qu'elle employa contre Agnodice étoient de nature à pouvoir être aisément démenties. On l'accusa de séduire les femmes des citoyens. Par le seul aveu de sexe, elle confondit l'imposture. Les Athéniens virent les inconvéniens de leur loi, et prirent le sage parti d'en modifier les dispositions.

(1) *Maladies des femmes*, Tom. VII, *Hist. sommaire de l'art d'accoucher.*

dit-on, dans une de ces occasions (1) où l'honneur en danger ne prend conseil que du trouble qui l'égare, et viole une partie des règles pour sauver l'autre. Qui le croiroit! ce fut la honte qui fit pour la première fois recourir à des hommes. Un roi qui connoissoit le pouvoir de l'exemple sur le trône, et qui vouloit cacher ses foiblesses, et ménager la délicatesse de celle qui les partageoit, crut ne point pouvoir remettre en de meilleures mains un intérêt si

(1) Ce fut, dit M. Astruc, aux premières couches de mademoiselle de la Valière, et pour mieux s'assurer du secret. On craignit que la présence d'une sage-femme, dans le palais où les soupçons régnoient déjà, ne fournît un nouvel aliment à la maligne curiosité des courtisans : on se servit, pour leur donner le change, d'un chirurgien que son ministère attachoit à la Cour. Au surplus, on ne peut pas disconvenir qu'il n'y ait eu dans tous les temps des hommes qui ont étudié ou enseigné l'art des accouchemens. Nous avons des traités d'accouchemens très-anciens, faits par des médecins.

Les chirurgiens, en s'exerçant aux autres opérations chirurgicales, ne négligeoient pas celle de l'accouchement. Mais l'usage habituel et journalier des accoucheurs n'étoit point établi, comme il l'est à présent ; ils n'intervenoient que dans les cas difficiles, où l'on croyoit avoir besoin d'un opérateur exercé.

cher. C'est ainsi que Jupiter confioit quelquefois à des dieux subalternes, plutôt qu'à des déesses, son embarras et le soin de dérober aux yeux de Junon les fruits de ses infidélités. Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas sans doute dans un moment tranquille qu'une femme dut, pour la première fois, se résoudre à s'abandonner à la merci d'un homme pour accoucher. Les premiers exemples ayant été donnés par ces personnes, dont le rang et l'état forcent l'opinion, l'usage des accoucheurs s'est étendu et répandu depuis avec cette rapidité qu'ont toutes les inventions du luxe, quoique des médecins mêmes (1) se soient efforcés d'en faire voir les inconvéniens (2).

---

(1) Il y a un ouvrage de M. Hecquet, intitulé, *De l'Indécence qu'il y a aux hommes d'accoucher les femmes.*

(2) Il y a cependant encore des femmes qu'il seroit impossible de résoudre à se faire accoucher par des hommes, on ne dit pas, dans les lieux où cet emploi est confié aux femmes, mais dans les villes où les accoucheurs sont le plus en vogue. Il y a, dit-on, une grande reine en Europe qui a un accoucheur dont elle ne se sert jamais. Des femmes l'accouchent, et l'accoucheur est dans l'antichambre, comme un témoin du tribut qu'on rend encore à un usage auquel on a renoncé.

Revenons à la femme qui a accouché. Lorsque l'enfant est dehors, le travail est bien quelques momens suspendu, mais n'est pas encore fini. Le placenta et les membranes qui enveloppoient l'enfant, restent pour l'ordinaire encore attachés à la matrice après l'accouchement. Cet organe s'agite donc encore pour en procurer l'expulsion, mais moins fortement que pour opérer la sortie de l'enfant. Après s'être débarrassé de l'arrière-faix, il travaille à évacuer toutes les humeurs qui lui deviennent inutiles; ce qui produit pendant quelques jours des écoulemens qui changent successivement de nature à mesure que les vaisseaux de la matrice se rétrécissent, et dont la cessation annonce que cet organe a repris entiérement son premier état.

CHAPITRE VIII.

De l'Allaitement.

Comme l'enfant; ainsi que les petits dans beaucoup d'espèces d'animaux, est incapable, immédiatement après sa naissance, de faire usage des alimens solides dont la mère se nour-

rit, il falloit qu'il trouvât encore en elle des organes propres à lui fournir une nourriture analogue à celle qui l'avoit substenté pendant qu'il étoit dans son sein. Ces derniers organes, avec un appareil tout différent, n'exercent à cet égard que la même fonction dont la matrice s'acquittoit pendant la grossesse. Après l'accouchement, celle-ci n'a plus rien à faire qu'à écarter les débris de l'échafaudage qui y soutenoit l'enfant, et à reprendre sa première assiette. Cela fait, la nature semble transporter toute son activité, et diriger la somme des forces qu'elle y employoit, vers les organes qui doivent lui succéder dans sa principale tâche. Enfin les mamelles deviennent alors le seul objet de son attention, parce que c'est d'elles qu'elle a essentiellement besoin pour le soutien du nouveau-né.

La position extérieure et élevée de cet organe dans la femme, étoit la plus convenable à un nourriçon qui, ne pouvant plus puiser sa subsistance au-dedans de la mère, ni la prendre de lui-même au-dehors, étoit destiné à être porté vers elle : position admirable, qui, en tenant l'enfant sous les yeux et dans les bras de la mère, établit entr'eux un échange intéressant de tendresse, de soins et de caresses in-

nocentes, qui met l'un à portée de mieux exprimer ses besoins, et l'autre de jouir de ses propres sacrifices, en en contemplant continuellement l'objet.

Cet organe est double, et symétriquement disposé sur la partie antérieure de la poitrine. Il entre essentiellement dans l'idée de la beauté; de sorte qu'en consommant et en perfectionnant l'ouvrage de la génération, il sert en même temps à parer la femme et à augmenter ses attraits naturels. Cela vient à l'appui du principe que nous avons établi ailleurs (1), que la beauté n'est que l'aptitude à bien remplir un objet utile et grand, fondée sur des rapports exacts et sensibles. Cela est d'autant plus incontestable par rapport à l'organe dont il s'agit ici, que la forme que le seul agrément feroit rechercher en lui, est aussi celle qui est la plus propre à effectuer les intentions de la nature. Un trop grand volume, une forme applatie ou trop petite (2), s'éloigneroient éga-

(1) Seconde partie, chapitre premier.

(2) Roderic. à Castro. *Univers. mulieb. morb. Medicina, Pars I.* Lib IV. cap. 13.

lement des justes rapports que sa destination exige.

La nature n'attend pas le terme de l'accouchement pour disposer les mamelles à la fonction qui leur est propre ; elle y forme ou transporte du lait quelque temps avant que cette époque arrive, par une espèce de prévoyance : mais lorsque l'accouchement est tout-à-fait terminé, elle y conduit par torrens, quelquefois (1) assez impétueux pour y causer du gonflement et de la douleur, cette liqueur précieuse, aussi agréable à la vue que flatteuse au goût. Sa blancheur qui la rapproche du chyle, l'a quelquefois fait regarder comme une émanation immédiate de ce fluide, ou du moins comme un résultat très-voisin de la première digestion. Il est certain que le lait est, après le chyle, celle de toutes les liqueurs du corps humain, que l'action vitale a le moins dénaturée, et qui conserve le plus des qualités sensibles des alimens qui en ont fourni la matière. Mais il présente, soit dans sa formation, soit dans ses effets, des phénomènes qui doivent

(1) Ce mouvement fébrile qui accompagne l'abord du lait dans les mamelles, et qu'on appelle la fièvre de lait, n'a pas lieu dans toutes les femmes.

le faire considérer comme un fluide particulier. Une raison qui prouve invinciblement que du lait n'est pas du chyle, c'est que le lait qu'on détourne de sa destination naturelle, et qu'on repousse dans les routes communes des autres humeurs, ne s'amalgame point avec elles, et prend le caractère d'une humeur étrangère qui devient nuisible, si la nature ne parvient point à la chasser par les différens couloirs; au lieu qu'on ne s'est jamais avisé de dire que le chyle fût un fluide dangereux qui ne sympathise point avec les humeurs, puisqu'il sert au contraire à les renouveler toutes.

Le lait est une production animale, due à un travail de la nature, qui n'a et ne peut avoir lieu qu'un certain temps. Si le lait étoit un effet passif de l'organisation et du cours ordinaire du sang, les femmes et les femelles des animaux en auroient toujours, parce qu'elles ont toujours la matière et les instrumens avec lesquels la nature le produit. Il faut donc que la nature, excitée par un but important, les mette en œuvre, et en tire ce qu'ils ne sauroient jamais produire d'eux-mêmes.

L'abord plus ou moins tumultueux du lait dans les mamelles, après l'accouchement, ne

dépend point non plus du simple refoulement des humeurs que la matrice renvoie. La communication prétendue des vaisseaux et des nerfs de ces deux parties n'est pas assez marquée, pour justifier l'opinion de ceux qui lui attribuent le reflux des humeurs et du lait vers le sein : il y a beaucoup de parties voisines de la matrice, auxquelles il seroit peut-être plus aisé de s'en emparer. S'ils se rendent de préférence aux mamelles, c'est l'effet d'une direction particulière de la part de la nature ; c'est plutôt l'effet d'une convenance morale, que celui d'une nécessité physique. Enfin la nature le conduit vers le sein, parce qu'il n'y a que lui qui puisse le transmettre à l'enfant commodément.

Il y a sans contredit entre cet organe et la matrice un commerce manifeste de sensibilité, qui fait qu'ils se partagent ou se communiquent réciproquement leurs affections ; mais ce commerce est moins fondé sur les liens physiques qui les unissent, que sur l'objet de destination commune qui les assujétit tous deux à des fonctions presque semblables, et en vertu duquel l'un ne sauroit éprouver une sensation, sans exciter une sensation analogue dans l'autre. Ils paroissent tous les deux propres à former du

lait, et lorsque l'un en est surchargé ou n'en a plus que faire, ce qui peut arriver de plus avantageux c'est que l'autre s'en saisisse. Aussi la nature bien ordonnée, et qu'on ne contrarie point, lui permet-elle rarement de s'égarer dans les autres organes, où il seroit plus étranger et plus nuisible que dans ceux qui sont destinés à le produire.

Il ne faut pas seulement une action immédiate du principe vital pour conduire ou former le lait dans les mamelles, il faut encore qu'une secousse de sa part en opère l'excrétion ou la sortie. Le lait ne couleroit jamais dans la bouche du nourriçon, ni ne céderoit jamais aux autres moyens par lesquels on sollicite son écoulement, sans une disposition active de la part de l'organe, qui se dresse et se roidit pour exprimer la liqueur qu'il contient (1). On peut déterminer cette disposition par des frottemens proportionnés à la sensibilité de la partie. L'instinct, l'expérience ou le hasard apprennent à l'enfant à chatouiller avec sa tête ou avec ses mains la mamelle qu'il suce, pour en tirer une plus grande abondance de lait. Les irrita-

(1) M. de Bordeu, *Recherches sur les glandes*.

tions légères, et même agréables, produites par là sur cet organe, se trouvant répétées plusieurs fois le jour, y entretiennent et fixent pendant tout le temps de l'allaitement un courant d'humeurs, qui fait diversion pour l'ordinaire aux autres évacuations particulières à la femme. Cette diversion est nécessaire, et montre combien il seroit préjudiciable au nourrison que la mère écoutât des desirs capables de rappeler ailleurs une influence dont il ne peut point se passer. Il est d'ailleurs contre la nature qu'elle puisse s'occuper avantageusement de plusieurs objets à la fois, et qu'elle entreprenne un nouvel ouvrage, avant d'avoir mis la dernière main à celui qui captive actuellement son attention.

La continence n'est pas la seule vertu convenable à une nourrice; toutes les passions vives ou tristes ont plus ou moins de pouvoir sur l'élaboration du lait. Pour en éprouver moins l'activité, il faudroit, autant qu'il seroit possible, que les femmes qui nourrissent se retirassent à la campagne: la tranquillité et le sommeil qui leur sont spécialement nécessaires, fuient le tumulte et le bruit des villes. Les avantages d'un air pur, celui d'une nourriture plus fraîche, qu'offrent à la campagne les végétaux

de toute espèce, devroient aussi faire préférer ce dernier séjour. Il suffit que la nourriture d'une nourrice soit abondante; il seroit inutile, et peut-être même nuisible, qu'elle fût recherchée. Ce qu'il y a de plus essentiel pour le nourriçon, c'est qu'elle ait un tempérament sain et une ame paisible.

Quant à la patience qui doit lui faire supporter sans murmure les fréquentes importunités de l'enfant, la nature y a pourvu en lui donnant un fonds de tendresse qui ne se rebute jamais. Ici se manifestent d'une manière bien sensible le but et les effets de ce caractère *mobile* qu'on a dit être particulier à la femme, et qui semble si peu fait pour admettre des sentimens exclusifs. Elle est destinée à produire plusieurs enfans, à les nourrir, et à les défendre contre toute atteinte. Chacun exige les mêmes soins, la même vigilance, la même sollicitude, parce qu'ils sont tous également foibles. Si la femme eût été trop susceptible de ces attachemens durables qui ne permettent point à l'ame de perdre un instant leur objet de vue, qui se roidissent contre les obstacles, et que le temps même fortifie, cette disposition eût peut-être contrarié cet instinct qui veut qu'après avoir prodigué la tendresse dont elle est capable à

l'un

l'un de ses enfans, elle la transporte successivement sans partage à tous les autres, et qu'elle montre pour chacun cette sublime chaleur de sentiment, qu'il semble qu'on ne puisse avoir qu'une fois (1).

Le moyen que la nourrice emploie le plus souvent pour appaiser les cris de l'enfant qui pleure, c'est de lui présenter sa mamelle, parce qu'elle craint toujours que ce ne soit la faim qui le fait pleurer. A la vérité, il a souvent besoin de tetter. Un corps qui se développe et qui tend à son accroissement, dont tous les émonctoires sont ouverts, et dont les excré-

(1) Il ne faut pas croire que l'affection qu'on a pour ses enfans, lorsqu'ils sont grands, soit de la même nature que celle qu'une mère a pour l'enfant qu'elle nourrit. La première est un sentiment factice, fondé sur l'habitude, et surtout sur l'amour propre qui nous fait envisager ceux qui doivent hériter de nos biens et de notre nom, comme une extension de notre être, et une continuation de nous-mêmes, qui semble, en quelque sorte, nous soustraire au trépas. La tendresse d'une mère pour son nourrisson, ne doit rien à la réflexion, et porte dans sa sainte énergie les traits de ce délire qui caractérise toutes les impulsions naturelles. Cette tendresse, comme celle que les poules et d'autres animaux ont pour leurs petits, doit finir avec les besoins de l'enfant.

tions sont peut-être relativement plus abondantes que celles des personnes adultes, demande une nourriture considérable. Mais ce n'est pas toujours la faim qui est le principe de ses pleurs ; quelquefois il se tait lorsqu'il tient le mamelon, et ne le suce point. Comme l'existence d'un enfant nouvellement né est toute sensitive, s'il ne dort point, il veut sentir et être affecté ; c'est le besoin de sensations qui lui fait souvent chercher la mamelle : le silence et l'obscurité semblent l'effrayer ; il est dans le mal-aise, il semble craindre le néant, lorsque rien n'amuse ses yeux ou ne frappe ses oreilles. Le mamelon est alors dans sa bouche un simple objet de distraction. On pourroit souvent soulager la nourrice, en substituant au mamelon des objets colorés ou sonores, capables de fixer quelque temps l'enfant. Les couleurs vives attachent singuliérement sa vue ; il écoute avec plaisir les chansons et le babil de sa nourrice et de toute autre personne. Il y a cet avantage, en l'amusant ainsi, que ses sens, qui sont les instrumens de toutes les connoissances qu'il doit acquérir, sont plutôt développés. Ses cris cèdent aussi à un balancement doux qui remue son corps. C'est un des moyens de lui faire sentir son existence, dont on abuse

quelquefois, mais qui n'est point nuisible quand on en fait un usage modéré. En berçant avec précaution l'enfant, on lui procure un exercice salutaire, dont il n'étoit pas même tout-à-fait privé dans le sein de sa mère. En distinguant donc bien en lui la faim d'avec le besoin d'être distrait, on parviendroit peut-être à régler le temps qu'il doit tetter chaque jour.

Quoique le terme de l'allaitement soit marqué par la nature même, dans l'entière et parfaite éruption des dents, on peut l'avancer sans inconvénient, en faisant succéder peu à peu le lait des animaux à celui de la nourrice, et en accoutumant l'enfant, par gradation, à des alimens plus solides. Nous disons ceci pour les mères qui n'ont pas beaucoup de lait, ou pour qui une santé délicate rend le joug de l'allaitement trop onéreux.

Pour ce qui regarde celles qui s'en sont tout-à-fait affranchies, nous pourrions, comme on l'a déjà souvent fait, montrer qu'on ne viole pas impunément les lois de la nature, et présenter la liste des maux qui suivent cette infraction. Nous les ferons assez pressentir, en rappelant que nous avons considéré (1) le lait

(1) Dans la première partie.

retenu dans le corps comme un principe de corruption pour toutes les autres humeurs. Sans compter ces maladies trop graves et trop sensibles pour n'en pas apercevoir la cause, auxquelles les femmes qui ne nourrissent point sont les plus sujètes, elles tombent quelquefois, même longtemps après leurs couches, dans un état de langueur ou de dérangement qui annonce que quelque humeur hétérogène trouble en elles l'exercice ordinaire de la sensibilité, et qui, leur enlevant leur fraîcheur, leur éclat, et les autres agrémens qu'elles vouloient conserver, les prive du fruit même de leur faute.

On sent bien cependant que l'obligation de nourrir ne s'étend point à celles qui ne peuvent donner à leur enfant qu'une nourriture insuffisante ou mal saine. Celles qui manquent de lait, ou, ce qui est encore plus commun dans les grandes villes, qui l'ont mauvais, ne sauroient mieux faire que d'envoyer leurs enfans à la campagne; ils y trouveront peut-être, dans un lait assaisonné par la tempérance et la frugalité, qu'une paysanne robuste leur fournira, un remède à des maux produits par les vices opposés à ces vertus; ils se dépouilleront dans cette source pure des levains infects qu'on

leur a transmis avec la vie. Ils y recevront une existence plus solide que celle qu'ils doivent à des parens énervés, et à peine en état de soutenir la leur; il peut même résulter de-là des effets moraux, capables de tempérer un peu celui de l'inégalité des conditions. Le riche, nourri chez des paysans, sera moins disposé à en mépriser l'honorable pauvreté, lorsqu'il sera livré aux prestiges et aux plaisirs de l'opulence, et que tout conspirera à lui faire oublier qu'il est homme. Dans un de ces momens où l'ame est plus facile à émouvoir, et où la nature rappelle même l'homme vicieux à ses semblables, en voyant l'humble chaumière du villageois, il se dira avec attendrissement: Voilà mon premier séjour, voila mon berceau; la frivole dissipation et le tracas brillant qui remplissent ma vie, ne valent pas les jeux innocens que j'y goûtois dans mon enfance: ceux qui l'habitent ne me devoient que des soins, et ils me prodiguoient cette tendresse que la nature ou l'innocence des mœurs peuvent seules inspirer: c'est là que se forment ces hommes vigoureux dont la sueur fait germer les substances qui me nourrissent, et dont les bras défendent les foyers où je m'endors dans la mollesse: que dis-je? s'il coule dans mes veines une goutte

de sang qui soit exempte de corruption, s'il reste encore dans mon ame un sentiment honnête, je l'ai peut-être sucé avec le lait qu'ils m'ont donné.

Si des raisons tirées de notre organisation et de l'enchaînement naturel de nos fonctions, obligent toute femme qui n'est point malade à nourrir, les raisons morales qui semblent l'y astreindre ne sont pas d'un moindre poids pour celle dont l'ame est sensible et droite. Un nourrîçon abandonné aux soins mercenaires d'une nourrice, les dangers d'un lait qui ne doit pas toujours être analogue à sa constitution, qui peut même, selon quelques médecins (et ce n'est pas tout-à-fait sans fondement), influer sur ses mœurs et sur son caractère; les maux physiques dont il peut l'infecter; enfin, la tendresse de l'enfant, dévolue à une autre qu'à sa mère qui, n'en remplissant pas les fonctions, ne doit pas s'attendre à en recevoir le prix, sont des motifs bien puissans pour faire proscrire un abus si contraire à l'ordre naturel. Tous les animaux faits pour nourrir leurs petits, ne se reposent point d'un soin si cher sur d'autres; une espèce dans laquelle le père et la mère ne montreroient de l'ardeur que pour engendrer, et se déroberoient à l'obligation d'en nourrir

les fruits, seroit une dissonnance dans la nature.

Cela ne choque pas moins l'ordre de la société, où chacun a ses fonctions à exercer, et où chaque sexe est lié par des obligations particulières. Il semble donc qu'une femme n'a droit à tous les avantages qu'elle procure à ses membres, que quand elle en a rempli tous les devoirs; et elle n'a fait que la moitié de sa tâche lorsqu'elle ne nourrit point l'enfant qu'elle a mis au jour. Elle n'est bien digne du rang qu'elle y occupe, que lorsqu'après en avoir fait l'ornement par ses charmes, elle a contribué à en augmenter la force, en lui donnant des citoyens vigoureux et sains, qui aient reçu d'elle, avec le lait, l'exemple d'un inviolable attachement aux devoirs sacrés qu'elle impose.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Différences générales qui distinguent les deux Sexes.

CHAPITRE PREMIER.

IDÉE GÉNÉRALE de l'Homme et de la Femme. Page 1

CHAPITRE II.

Des Parties solides qui servent de base au corps de la Femme. 6

CHAPITRE III.

De la Nature des parties solides et sensibles qui composent les organes de la Femme. 11

CHAPITRE IV.

Des Effets immédiats qui paroissent dériver de l'organisation des Parties sensibles de la Femme. 16

CHAPITRE V.

Des Rapports naturels qui sont entre les Parties solides et les Parties fluides du corps de la Femme, et du tempérament propre au sexe. 37

CHAPITRE VI.

Des Changemens et des Altérations nécessaires qu'éprouve le tempérament de la Femme. 52

CHAPITRE VII.

Des Moyens naturels qui conservent, et des Causes accidentelles qui peuvent changer ou faire dégénérer le tempérament de la Femme. 66

SECONDE PARTIE.

Des Différences particulières qui distinguent les deux Sexes.

CHAPITRE PREMIER.

Des Organes et des Moyens particuliers par lesquels la Femme concourt à la génération. 100

CHAPITRE II.

Du Flux périodique et menstruel auquel le Sexe est assujéti. 134

CHAPITRE III.

De l'Influence de la Femme dans l'œuvre de la génération. 156

CHAPITRE IV.

Des Effets de l'imagination de la mère sur l'enfant. 194

CHAPITRE V.

De la Grossesse. 202

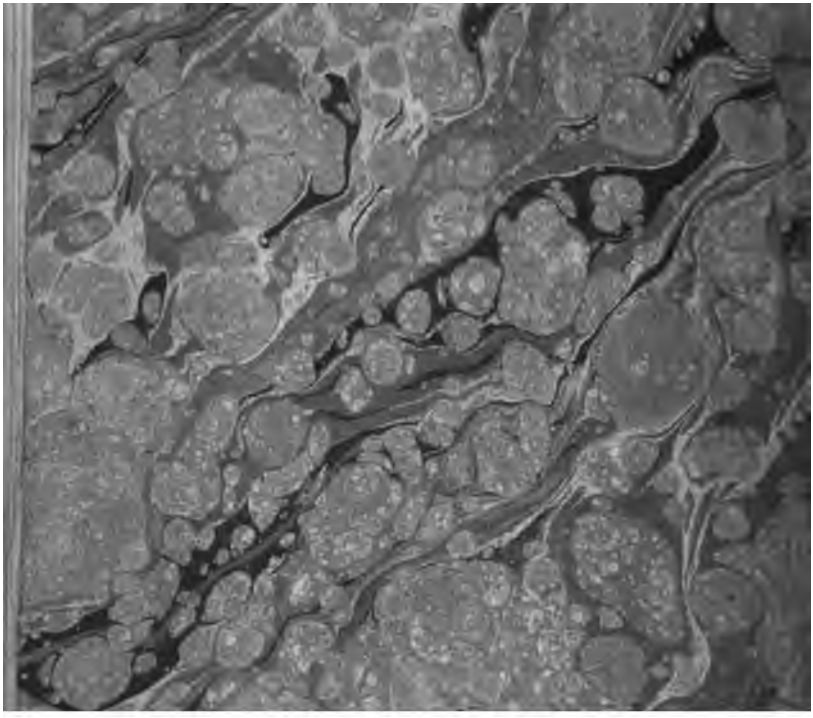
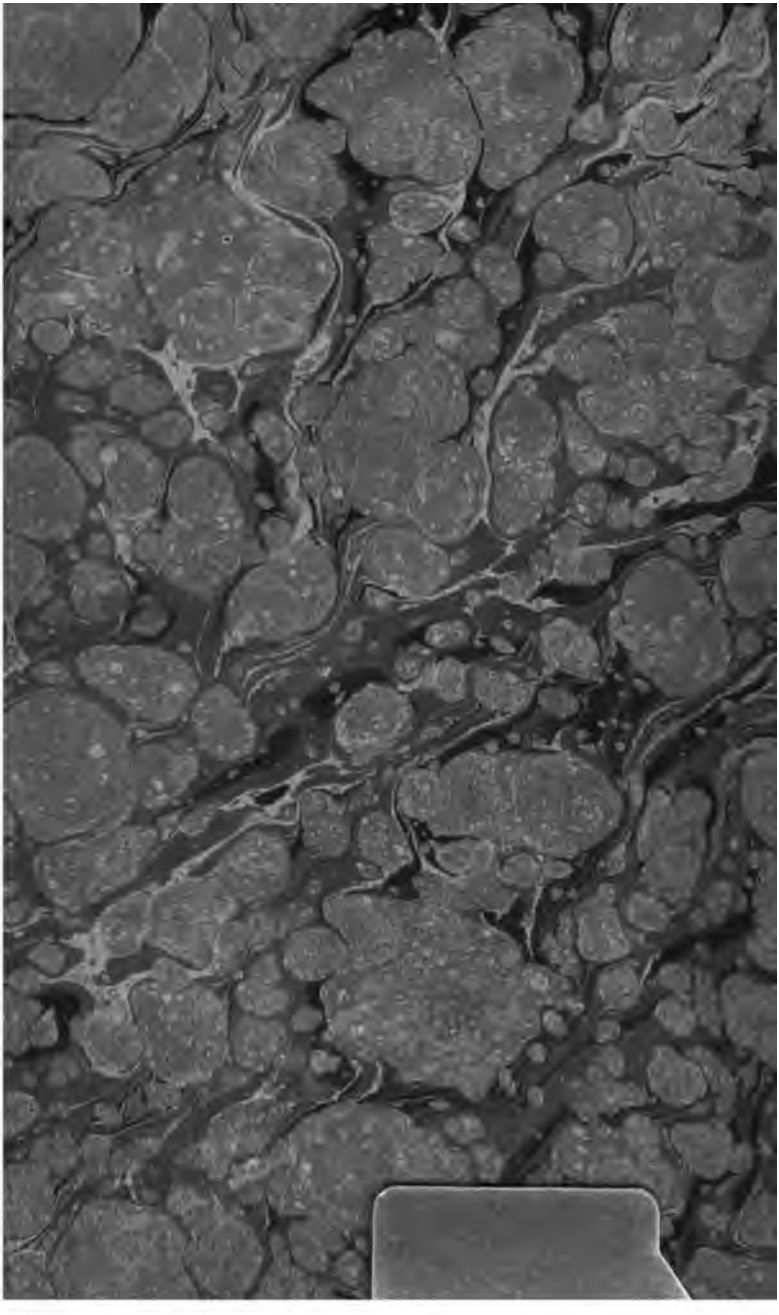
CHAPITRE VI.

Du Terme naturel de l'Accouchement. 219

CHAPITRE VII.

De l'Accouchement naturel. 233

CHAPITRE VIII.

De l'Allaitement. 264

Fin de la Table.